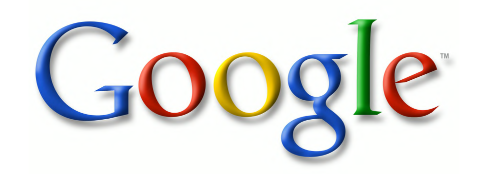
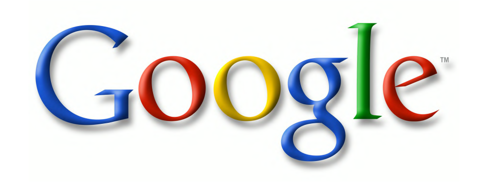




SE TAIRE FAIRE

Par l'abbé Lecren

PRINCIPES
DE CERTITUDE,
OU
ESSAI
SUR LA LOGIQUE.

Difficile est propriè communia dicere...
Horat. Art. Poet.



A PARIS,
Chez DESSAIN *Junior*, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bonne Foi.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Permiſſion.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES.

ONSEIGNEUR,

Les plus belles facultés de l'ame sont celles de penser & de sentir ; l'une née avec Vous, & comme Propre de votre Maison, n'a besoin pour se fortifier que des exemples que vous avez sans cesse sous les yeux ; l'autre est un germe précieux qui demande le secours des

Préceptes pour développer son activité.

Dans la grande carrière où votre destinée vous appelle, MONSEIGNEUR, *j'ose dire que cet Essai pourra vous être utile ; la vérité dont il vous découvre les principes avec la chaîne qui les lie, lui assure des droits sur votre esprit & votre cœur. C'est à ce seul titre que je prends la liberté de vous l'offrir, comme un foible gage du très-profond respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur. L. C. D. K.



AVERTISSEMENT.

DANS ce petit Ouvrage, qui mérite à tous égards le nom d'*Essai*, je n'ai eu d'autre dessein que d'exposer avec plus d'ordre & de simplicité qu'on ne l'a fait jusqu'ici, des vérités qu'il importe à tout le monde de connoître. Au lieu d'entrer dans des discussions métaphysiques, toujours abstraites, souvent inutiles, quelquefois même dangéreuses, j'ai préféré la multiplicité des exemples, & je les ai variés autant qu'il a été possible, soit pour

éviter la monotonie didactique, soit pour rendre sensible par plusieurs applications ce qui peut-être ne l'eût pas été par une seule.

En suivant le même plan & la même division générale que dans tous les Traités faits sur cette matière, je m'en suis écarté en quelques endroits, dans la vue de rapprocher davantage les objets qui se tiennent, de lier plus immédiatement les notions, de mieux menager les progrès, & suivre plus exactement la gradation des connoissances; j'ai cherché à présenter tellement les choses, que ce qui précéde suffit toujours pour entendre ce qui suit, que ce qui suit n'est jamais nécessaire pour entendre ce qui précede,

& qu'à chaque pas l'esprit peut s'arrêter ou aller plus loin, sans être obligé ni de sauter ni de rétrograder. Ainsi dans la premiere Partie où il s'agit des idées, dans la seconde où il s'agit du jugement, dans la troisieme où il s'agit du raisonnement, j'examine d'abord la nature de toutes ces opérations pour en déduire les qualités, & passer ensuite aux différentes especes. Ainsi dans la premiere Partie, à l'article des idées & des termes, j'explique la différence qu'il y a entre leur compréhension & leur étendue ; explication d'où dépend tout ce qui est dit dans la seconde Partie sur l'affirmation & la négation, & par conséquent ce qui est dit dans

la troisieme sur les loix du raisonnement. Il doit résulter de là une précision & une clarté qui font tout l'avantage & le mérite de pareils Ouvrages ; celui-ci est terminé par une récapitulation abrégée, ou pour mieux dire un tableau général de tous les genres de connoissances, & des moyens d'en bannir l'erreur ; s'il s'en trouve quelqu'une dans ce que j'avance, il y auroit de l'injustice à me la reprocher : j'ai cru ne dire que des choses communes, j'ai seulement tâché de les dire d'une maniere qui ne l'est pas.



PRINCIPES



PRINCIPES DE CERTITUDE, *OU* ESSAI SUR LA LOGIQUE.

PENSER, juger, raiſonner, c'eſt à quoi ſe réduiſent les opérations de l'eſprit, & la Logique n'eſt autre choſe que l'art de regler ces opérations; elles influent trop ſur le bonheur de l'homme, pour qu'il ne cherche pas à éviter les défauts qui peuvent s'y gliſſer.

Il ſemble que la raiſon ſeule ſuffiſe pour ſe garantir de ces défauts; l'amour propre, toujours ſatisfait des

lumieres de la nature, croit n'avoir besoin d'aucun autre secours, & la paresse saisit ce prétexte pour négliger un assemblage de préceptes, dont la combinaison lui paroît superflue & difficile. Cependant, soit que cette lumiere naturelle qui donne tant de confiance, ne soit pas aussi vive & aussi pure par elle-même que l'on se l'imagine, soit qu'elle ait été altérée par les préjugés, & qu'elle soit sans cesse affoiblie par les passions; l'expérience nous apprend qu'il n'y a que les génies supérieurs, dont les opérations, lors même qu'ils sont dirigés par les préceptes, soient toujours exactes. S'il étoit possible de douter de la nécessité de ces préceptes, au moins on ne sçauroit disconvenir de leur utilité; combien d'ocasions où ils servent à lever des difficultés, qui ne causent souvent d'autre embarras que celui de faire sentir la fausseté.

Il est encore certain que ces préceptes sont autant de vérités, dont la connoissance enrichit, perfectionne

& contente l'esprit. Ceux qui raisonnent le mieux, devroient regretter de ne le faire, en quelque sorte, que méchaniquement; l'habitude de faire une chose n'ôte pas la crainte de la faire mal, à moins que l'on n'ait devant les yeux une regle infaillible qui soutienne & qui dirige; quelque sûr que l'on soit d'arriver au terme, il y a toujours du plaisir, & quelque chose de plus, à connoître le chemin qu'on prend pour y parvenir.

L'idée est la premiere opération de l'esprit; elle sert d'élément aux autres; le jugement ne fait que lier ou séparer les idées; le raisonnement ne fait qu'unir ou séparer les jugements. Nous suivrons en traitant de ces opérations le même ordre que l'esprit observe en les formant.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Idée.

ON peut considérer trois choses dans l'idée ; sa nature, ses qualités, ses especes. Nous ne parlons point ici de son origine, qui est plutôt du ressort de la Métaphysique ; nous nous bornons à examiner ce qu'elle est en elle-même ; cette connoissance sera la base de tous les principes que nous devons établir sur cette matiere.

ARTICLE PREMIER.

De la nature de l'Idée.

LE terme d'*idée* est si clair & si simple, qu'il s'offre toujours le premier quand il s'agit de définir toute autre chose. Pour en avoir une notion,

il ſuffit de reflêchir ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de nous ; nous y découvrirons que l'idée n'eſt autre choſe qu'une image qui repréſente un objet à l'eſprit.

C'eſt peut-être faute de la regarder comme telle, que quelques perſonnes la confondent avec les ſenſations & l'imagination; elle en eſt pourtant bien différente, & avec un peu d'attention, il eſt aiſé de ne pas s'y méprendre.

Par les ſenſations nous connoiſſons l'état de notre ame, nous ſçavons ce qui eſt dans nous; par l'idée nous connoiſſons l'état des choſes qui ſont au-dehors. On peut ſe former l'idée d'un objet abſent ou éloigné, on peut la replier & la tourner à ſon gré, l'analiſer & la décompoſer, s'en diſtraire & l'écarter, la reproduire & la conſerver, l'étendre & l'approfondir, la tranſmettre & la communiquer; il ne faut même quelquefois qu'un mot pour en faire naître une foule, & les faire paſſer à une infinité d'autres perſonnes.

Il n'en eſt pas ainſi des ſenſations. Qu'on diſe, en effet, ce que repréſente la joie, la douleur, le ſon, l'odeur &c; ces impreſſions ſont bien ſouvent accompagnées d'idées, mais elles n'en ſont pas elles-mêmes. Il eſt aiſé de ſe repréſenter un inſtrument ou une fleur qui nous a flatté; on feroit des efforts inutiles pour renouveller le plaiſir qui y étoit joint; il ne peut revivre que par la préſence de l'objet qui en a été la cauſe. La connoiſſance d'un objet agréable ou fâcheux, bleſſe à la vérité ou rejouit notre ame, mais cette affection eſt l'effet de l'idée plutôt que l'idée même; il arrive fort ſouvent qu'elles ſont ſéparées l'une de l'autre, & que l'eſprit commande à celle-ci, tandis qu'il eſt eſclave & victime de celle-là.

Il y a plus; en y regardant de près, non-ſeulement on voit entre elles une diſtinction réelle, une indépendance abſolue, on y trouve encore quelquefois une oppoſition manifeſte. Jettez les yeux ſur deux rangs

d'arbres paralleles, la ſenſation vous dira qu'ils ſe rapprochent par l'extrémité, l'idée vous montrera au contraire que leur diſtance eſt partout la même.

Le premier effet que la plûpart des objêts produiſent dans l'ame, eſt une ſenſation qui perſevere même après que les objets ont diſparu; cette ſenſation amene une idée ou une connoiſſance qui ſurvit à la ſenſation; & dans l'inſtant où la connoiſſance reſte ſeule, l'ame s'oublie en quelque ſorte, ſe remplit de l'objet, ou plutôt de ſon image, en conſidére à ſon gré toutes les faces, en ſaiſit les rapports, ſoit avec elle-même, ſoit avec d'autres objêts, les calcule & les combine, ôte l'exiſtence pour ne voir que la poſſibilité, dépouille, pour ainſi dire, de pluſieurs de ſes parties pour mieux examiner les autres, en un mot exerce ſur lui l'empire le plus général & le plus abſolu.

Tout ce travail pénible, & en même temps agréable, ſe fait par le

moyen de l'idée, & peut avoir pour objet les ſenſations mêmes. C'eſt donc ſe tromper que de les prendre pour des idées; c'eſt encore une plus grande erreur de confondre celles-ci avec l'imagination.

Les phantômes & les chimères que cette derniere enfante, la marche vive & impétueuſe qu'elle ſuit, les écarts où elle tombe, & les écueils où elle ſe briſe, ſont des caracteres diſtinctifs auxquels il eſt aiſé de la reconnoître.

L'idée beaucoup plus ſimple, plus conſtante, plus réguliere, eſt en même-temps bien plus étendue. Que l'on préſente en effet à l'imagination trente-ſix mille hommes entourant un eſpace quarré, elle s'arrêtera tout court; l'idée ſans s'effrayer de ce nombre, les diviſera en quatre parties de neuf-mille hommes chacune, pour chaque côté du quarré. A cette différence on peut encore en ajouter d'autres; l'imagination n'offre jamais que des êtres ſenſibles & matériels, elle ne les offre pas

toujours de la même maniere à tous les hommes, parce qu'elle n'eſt pas la même dans tous ; l'idée qui ne varie point, & qui s'étend à tout, a découvert preſque dans tous les temps & dans tous les lieux les mêmes vérités, & a fait faire auſſi à-peu-près les mêmes raiſonnements. Enfin perſonne n'ignore que la plûpart des erreurs & des vices viennent du déréglement de l'imagination, & que l'on en trouve le remede dans l'attention à conſulter & ſuivre les idées.

Quoique l'idée ne ſoit pas une ſenſation proprement dite, elle ne laiſſe pas de ſe faire ſentir. S'il y en a pluſieurs dont on s'apperçoit avec peine, ou que l'on oublie dans l'inſtant; cela vient de ce que leur impreſſion n'a pas été aſſez vive pour fixer l'attention, ou que leur ſentiment a été abſorbé par pluſieurs autres idées ſurvenues en même-temps, qui avoient plus de rapport avec nos beſoins ou avec nos diſpoſitions habituelles. En liſant un livre de poéſie ou d'élo-

quence, où les passions sont rendues avec force, il semble que l'on n'ait l'idée que des mouvements qui y sont exprimés, il semble que l'on n'ait été nullement affecté des mots, des syllabes, des lettres; ce sont cependant celles-ci qui ont conduit l'esprit aux phrases, des phrases aux idées, & des idées aux objets; la connoissance des derniers suppose nécessairement celle des autres.

ARTICLE II.

Des qualités de l'Idée.

LES qualités de l'idée sont la vérité, la clarté, la distinction. Une idée vraie est celle qui représente un objet tel qu'il est; une idée claire est celle dont on distingue l'objet de tout autre objet; une idée distincte est celle que l'on distingue aisément de toute autre idée. Ces trois choses que l'on distingue communément

l'une de l'autre, me paroissent se réduire à deux; je ne vois pas la différence qu'il y a entre distinguer une idée d'une autre, & distinguer l'objet d'une idée de l'objet de l'autre idée. Au moins est-il vrai que si les objets sont aisés à distinguer, les idées le sont par-là même, & conséquemment si la clarté & la distinction, l'obscurité & la confusion des idées ne sont pas la même chose, elles sont inséparables, fondées sur les mêmes principes, & soumises aux mêmes loix.

Toutes les idées sont elles vraies? Toutes les idées sont elles claires & distinctes? Les Philosophes ne seroient pas divisés sur ce point, s'ils convenoient de bonne foi de l'état de la question; tous sont d'accord que la vérité de l'idée est une vérité de représentation qui n'affirme & ne nie rien. Il s'agit donc de décider quel objet doit être représenté par l'idée; si c'est l'objet extérieur, il s'en faut bien qu'il le soit toujours, puisque nous avons sans cesse sous

les yeux un objet différent de celui que l'esprit apperçoit.

Mais sur quoi peut-on fonder la nécessité de représenter cet objet extérieur ? Il n'est que l'occasion de l'idée, & si elle ne nous montre pas ce qu'il est en lui-même, la connoissance d'un autre qu'elle nous donne en sa place, est également propre à remplir le but de la nature qui est de nous éclairer. Si un Peintre n'a pas réussi à représenter ce qu'il vouloit, c'est une erreur de sa part; il n'y en a point de la mienne à voir dans l'image qu'il me présente des traits de proportion & de régularité. Que le triangle dont j'ai l'idée existe ou n'existe pas, peu m'importe; je serai toujours certain que dans quelque état qu'on le suppose, ses trois angles sont égaux à deux angles droits. Il y a loin de moi une tour quarrée, je la vois comme ronde; dès-lors je ne doute plus que son contour ne soit à-peu-près triple de son diamétre, & qu'elle ne résiste plus qu'une autre, toutes choses éga-

les d'ailleurs, puiſque ſa forme augmente ſa force, & que ſes parties ſe ſoutiennent mieux réciproquement.

En ſe bornant ainſi à conſulter exactement l'idée, on ne court aucun riſque de ſe tromper, parce que l'on ne juge alors que ce que l'on voit, & que l'on ne ſçauroit voir que ce qui eſt. Ceux qui ont avancé qu'il étoit poſſible de joindre des idées incompatibles, n'ont pas fait réflexion que l'eſprit, ainſi que les yeux, ne change rien dans les objets, qu'il ne ſçauroit détruire l'oppoſition attachée à leur nature, ni par conſéquent y ſubſtituer la convenance & la ſociabilité; ce feroit unir deux & deux avec cinq, ou voir un tout plus petit que ſa partie. On peut bien avoir une idée plus ou moins étendue, connoître plus ou moins de rapports dans un objet; mais il eſt impoſſible de connoître avec plus ou moins de vérité, avec plus ou moins de clarté.

Cette opinion, ou plutôt cette erreur, vient de l'habitude de confondre l'idée avec le jugement, qui en eſt la

ſuite, ou avec les mots qui en ſont les ſignes. En réfléchiſſant ſur la notion que nous avons donnée de l'idée, en ſe ſouvenant que c'eſt une image, il ne reſte plus aucun doute ſur ſa vérité, ſa diſtinction & ſa clarté. Que l'on imagine, s'il eſt poſſible, un portrait qui ne reſſemble pas à ſon modèle, ce ne ſera plus un portrait; il ne peut mériter ce nom que par ſa conformité avec l'objet qu'il repréſente. L'idée d'un cercle ne peut repréſenter un cercle autrement qu'il eſt; l'idée de la juſtice ne ſçauroit me repréſenter les caracteres de la cruauté, ni celle du courage les traits de la lâcheté. Une idée fauſſe ſeroit une idée nulle, & ſi je pouvois découvrir dans quelque objet que ce ſoit ce qui ne lui convient pas, je pourrois auſſi ſentir de la douleur qui ne ſeroit pas dans mon ame, c'eſt-à-dire avoir de la douleur & n'en pas avoir.

Ces raiſons prouvent également qu'il eſt toujours facile de diſtinguer les idées entre elles. Si l'on

applique mal-à-propos à un objet ce que l'idée nous fait appercevoir dans un autre, la méprise n'est pas dans la représentation, elle est dans le jugement, & elle vient de la précipitation qui nous emporte au-delà de l'idée. Lorsque celle-ci n'offre que des attributs communs à plusieurs objets, l'esprit est assez hardi pour les déterminer lui-même ; lorsqu'elle n'offre que des traits de ressemblance entre plusieurs êtres, l'esprit passe à l'identité ; enfin lorsqu'elle montre des parties qui ne s'accordent que séparément, l'esprit prononce sur la convenance & l'harmonie du tout. Ce qu'il comprend est clair & réel, ce qu'il affirme de plus est un défaut de connoissance, & non pas une obscurité, parce que ne pas voir clairement, c'est ne point voir du tout.

ARTICLE III.

Des especes de l'Idée.

IL y a plusieurs sortes d'idées ; & leur différence vient de leur objet ou de la maniere de le représenter. Il y a bien peu, & peut-être n'y a-t-il point d'objets si simples que nous ne puissions les décomposer en plusieurs parties, qui à la vérité n'existent pas separément, mais que l'esprit se représente l'une sans l'autre. L'idée d'un cercle est en apparence très-simple, lorsque l'on n'y renferme ni sa grandeur, ni sa matiere, ni sa couleur ; cependant à en faire l'analyse, indépendamment des accessoires que je viens d'indiquer, on y trouve l'idée de la figure, & l'idée de la rondeur ; cette derniere en contient plusieurs autres, telles que la distance du centre au point commun, & l'égalité de cette distance.

On en peut dire autant de toute autre

autre idée, & la raiſon en eſt qu'il n'y a point d'objet qui n'ait des rapports eſſentiels avec les autres êtres exiſtants & poſſibles, des attributs communs par leſquels il leur reſſemble, & quelque attribut particulier par lequel il en differe. L'attribut ou la qualité commune à pluſieurs êtres s'appelle *genre*, & il eſt plus ou moins prochain, ſelon qu'il eſt commun à plus ou moins d'objets. L'attribut particulier qui ſpécifie un être, s'appelle *différence*, & elle eſt plus ou moins propre, ſelon qu'elle eſt la ſource de plus ou moins d'autres attributs, car il y a une génération dans les attributs & dans la nature de chaque être, comme il y en a une entre les êtres différents.

En développant les attributs, on apperçoit qu'ils ſont toujours de plus en plus étendus, & en les parcourant ſucceſſivement on parvient à un d'entre eux qui eſt comme le principe des autres; quand j'ai l'idée d'une roſe, je me repréſente ſa forme & ſon odeur, & par-là je la diſ-

tingue des autres fleurs; si je ne considérois que sa couleur, cette couleur est un genre, parce qu'elle peut convenir à d'autres fleurs; si je la considére simplement comme fleur, ce titre la met dans une classe bien plus étendue; elle le sera encore davantage, si je la dépouille, pour ainsi dire, de la qualité de fleur, pour ne plus la regarder que comme une simple portion de matière; enfin elle parviendra au rang le plus général & le plus nombreux, si je la place parmi les substances & les êtres: elle ne peut exister sans être substance, matière, figurée, colorée, odoriférante; mais je peux détourner les yeux de toutes ces qualités, pour ne les fixer que sur une.

Ce pouvoir que l'esprit a de séparer ainsi des choses liées ensemble, s'appelle *abstraction*, quoiqu'il n'aille pas jusqu'à découvrir le premier de tous les attributs d'où sortent tous les autres, il suffit qu'il nous découvre celui d'où est dérivée la plus grande partie de ceux que nous con-

noissons. Ces attributs dérivés s'appellent *propriétés sécondaires*, & suivant que l'on en connoît plus ou moins, l'idée est plus ou moins parfaite.

La qualité de genre & de différence est une qualité rélative : chaque attribut est différence par rapport à des attributs plus généraux & plus étendus, & genre par rapport à des attributs qui le sont moins. L'idée de fleur est une différence qui restreint l'idée de matière, & l'idée de matière est une différence qui restreint l'idée de substance ou d'être, parce qu'il y a plus d'êtres que de matière, & plus de matière que de fleurs.

En descendant ainsi, chacun de ces attributs détermine l'autre, & le fixe à un certain dégré, jusqu'à ce que l'on arrive à un qui ne puisse plus être restreint.

En remontant au contraire, chaque attribut se généralise jusqu'à ce que l'on en trouve un qui ne puisse plus être augmenté. L'idée d'un cheval, par exemple, se résout en l'idée d'a-

nimal, qui eſt plus étendue, puis dans celle d'être matériel, puis dans celle d'être ſimplement.

En partant de cette derniere, il faut toujours limiter les intermédiaires par où l'on paſſe pour arriver à celle du cheval, ou de tout autre individu, dont la différence eſſentielle & primitive conſiſte le plus ſouvent, & peut-être toujours, dans la réunion particuliere de pluſieurs choſes qui ſont communes. Un perroquet n'eſt pas perroquet parce qu'il a le bec crochu, les ailes, les pattes, les yeux d'une certaine façon; tout cela pris ſeparément ſe trouve de même ailleurs, c'eſt l'enſemble qui le rend perroquet, & qui le diſtingue de tout autre objet.

De ces principes il eſt aiſé de déduire les différentes eſpeces d'idées que l'on peut avoir. Quand l'eſprit conſidére un objet, en le dépouillant de toutes ſes qualités, il ne reſte plus que le fond ſur lequel elles portent; c'eſt l'idée de la ſubſtance: telle ſeroit l'idée d'un louis ou d'un écu,

dont on sépareroit la couleur, la dureté, la pésanteur, la forme, & dans lequel on ne verroit plus que ce *quelque chose* qui reçoit toutes ces qualités, & auquel on les attribue. Lorsque l'esprit au contraire laisse là le fond dans lequel ces qualités se trouvent, & ne considére qu'elles, c'est l'idée du mode : c'est ainsi que je me représente le rouge ou le verd, sans faire attention s'il appartient à une fleur ou à une étoffe.

Il est aisé de remarquer que tout cela est l'ouvrage de l'esprit, & que réellement il ne peut exister ni sujet ou substance sans mode, ni mode sans substance. S'il arrive que telle substance ne puisse exister sans telle qualité ou tel mode, & de même que tel mode soit inséparable de telle substance, & soit la source de ses principales qualités connues, l'idée que l'on s'en forme alors est l'idée de l'essence; toutes les fois que l'on se représente un mode nécessairement uni à une certaine substance, mais émanant d'un autre mode, on a l'idée

lités d'un objet, il en auroit une idée complete; mais ses limites étant encore plus étroites que celles de tout ce qu'il apperçoit, il ne sçauroit rien connoître en entier, & par conséquent l'idée qu'il s'en forme, est partielle & incomplete; dès qu'elle représente le fond d'un objet, c'est une idée principale, mais si elle se borne à quelque qualité non nécessaire, ou moins essentielle, c'est une idée accessoire.

Dans l'un & dans l'autre cas, lorsque l'esprit pense à tous les êtres auxquels cette qualité convient, c'est une idée universelle; s'il ne s'occupe que d'une partie, l'idée devient particuliere; & s'il s'arrête à un seul être déterminé, c'est une idée singuliere. Un seul exemple suffit pour faire sentir toutes ces nuances. A la vue d'un beau château j'ai dans l'esprit toutes ces sortes d'idées; l'objet me fournit les unes, la réflexion m'en procure ensuite plusieurs autres. Par les sens je connois les figures, les qualités, les dimensions; par l'atten-

tion je connois les proportions, la fin, les rapports; cette idée que je dois à l'auteur de la nature, contient l'accessoire & le principal; elle est imparfaite, il dépend de moi de la laisser telle qu'elle est, ou de la multiplier en l'appliquant à plusieurs autres châteaux semblables.

Ce n'est pas assez de sçavoir à quelle classe chaque idée appartient, il faut étudier dans soi-même la marche de la nature, & observer l'ordre qu'elle suit pour leur formation. Dans le moment où je me promene dans une belle galerie, je suis assailli d'une foule de sensations & d'idées; toutes ensemble font une sensation & une idée composée, je la développe par la réflexion, je la divise dans toutes ses parties, je discerne celles que j'ai déja eues, je mets à part celles qui sont nouvelles, je rassemble celles qui sont analogues, je sépare celles qui ne le sont pas. J'examine les différentes faces des objets, je les approfondis, je les compare, j'en découvre les rapports,

& de toutes ces opérations il résulte un tableau général, plus ou moins conforme à la réalité, selon que j'ai plus ou moins de pénétration à saisir, plus ou moins de justesse à rapprocher, plus ou moins d'exactitude à retenir.

Toutes les idées prises séparément sont particulieres, & s'il falloit les retenir telles qu'elles sont, l'esprit se fatigueroit à en conserver même un petit nombre. Pour nous épargner ce travail, & multiplier nos connoissances, l'Auteur de la nature nous a donné la faculté de les généraliser. Nous ne voyons pas hors de nous un homme ou un arbre en général, il n'existe pas; nous appercevons un chêne ou un tilleuil, Pierre ou Paul; que deviendroit notre esprit, s'il falloit donner une place à l'image de chacun de ces êtres? Il fait mieux, il ne fait qu'une idée de ce qu'il y a de commun à plusieurs autres idées, & il enferme par ce secret un nombre infini de choses dans un petit espace.

La distribution de cet espace est une chose fort importante, & il est plus difficile que l'on ne pense de mettre chaque image ou chaque objet précisément dans le rang qu'il doit occuper. J'apprends que deux hommes riches & puissants ont soulagé deux familles malheureuses que les revers avoient plongées dans l'indigence; chacune de ces actions m'annonce d'abord le même caractere de bienfaisance & de générosité; je suis tenté de les admirer également : j'aurois tort ; peut-être l'un de ces prétendus amis de l'humanité, pour une famille à laquelle il donne du secours, en a-t-il ruiné plusieurs; peut-être fait-il tort à plusieurs autres à qui il ne paye pas ce qu'il leur doit; cette action qui alloit surprendre mes éloges, n'est donc de sa part qu'une nouvelle injustice, ou tout au plus une restitution équitable qui ne mérite pas mon admiration : il faut donc la distinguer de ce que fait & de ce que mérite l'autre, qui ne devant rien à personne, & ses richesses qui à

son travail, ne donne que ce qui lui appartient, & par conséquent exerce un acte de pure bienfaisance.

La plûpart des erreurs où l'on tombe, & des inconveniens où l'on s'expose, ne viennent pas du défaut d'idées; c'est souvent de leur abondance, & plus souvent encore du peu de soin que l'on prend d'assigner à chacune la place & la valeur qui lui conviennent. Alexandre avec une poignée d'hommes a conquis une graude partie de l'Univers; c'en est assez pour être parmi les Guerriers ambitieux, intrépides & heureux. En est-ce assez pour être parmi les héros & les grands hommes? Il faudroit de plus qu'il n'eût pas fait une guerre injuste, qu'il n'eût pas souillé ses mains dans le sang de son meilleur ami, qu'affectant les honneurs divins, & voulant s'élever au-dessus de l'homme, il ne se fût pas mis au-dessous par son intempérance & tous les excès auxquels il se livra, qu'il eût eu moins de défauts & plus de vertus, causé

moins de maux, & fait plus de bien.

Il y a dans chaque idée deux choſes principales qu'il eſt eſſentiel de bien remarquer; la premiere eſt la collection des qualités qui compoſent cette idée, ce qui s'appelle en terme de l'école, la *comprehenſion*; l'autre eſt la collection des êtres auxquels cette idée ou ſes qualités peuvent convenir, & elle ſe nomme l'*extenſion*. L'activité, la prudence, le zèle, la bonté, le déſintéreſſement, l'équité, toutes les autres perfections néceſſaires à un grand Roi ou à un grand Miniſtre, entrent dans la compréhenſion de ſon idée; tous les bons Rois ou les bons Miniſtres qui ont exiſté ou qui exiſtent, font ſon extenſion; on ſent tout d'un coup que ces deux choſes ſont différentes, & même qu'elles ne ſont pas toujours égales. Quand une idée fait partie d'une autre idée, elle a une extenſion bien plus grande: ainſi l'idée de raiſonnable, qui fait partie de celle de l'homme, eſt bien

ARTICLE IV.

Des signes de l'Idée.

DANS ce tout qu'on appelle *homme*, il y a deux parties d'une nature toute différente, qu'on appelle *ame* & *corps* ; on ne sçait ce qui les unit, ou pour mieux dire, en quoi consiste leur union ; on sçait seulement que cette union existe, & que par elle il y a une correspondance établie entre les ames & les corps. Une ame est affectée, l'impression qu'elle sent en produit une d'une autre nature dans le corps qui lui est uni ; celui-ci en occasionne une dans un corps étranger, lequel en cause à son tour à l'ame à laquelle il tient, & cette communication forme une chaîne qui lie ensemble toutes les parties de la nature.

Parmi les impressions que l'ame reçoit, il y en a qu'elle peut cacher, d'autres

autres qu'elle manifeste nécessairement; mais il n'y en a point ou presque point qu'elle ne puisse manifester; le visage d'un enfant qui souffre, ou qui a des sensations agréables, est un miroir fidele dans lequel tout le monde voit sa situation; l'empressement qu'il montre pour un objet qui l'a flatté, l'aversion qu'il témoigne pour un objet contraire, même dans le cas où les sensations ne peuvent se renouveller, tout cela fait connoître ses idées; s'il n'en peut faire connoître qu'une partie, c'est que les signes indiqués par la nature ont plus de rapport aux sensations, & que celles-ci entrent plus dans les besoins. Un enfant n'exprime le plus souvent ses connoissances que par les gestes, & en montrant les objets; voilà son langage, jusqu'à ce qu'il ait appris celui dont les hommes sont convenus entre eux, qui consiste dans des sons articulés.

C'est un prodige incompréhensible, que par un certain mouvement de la langue, qui n'a aucune liai-

ſon par lui-même avec ce qui ſe paſſe au dedans de nous, nous puiſſions en inſtruire ceux qui nous entendent, & qu'ils puiſſent en faire autant: ce prodige exiſte pourtant, & ce mouvement de la langue, qui produit la parole ou les termes, ſuffit pour tranſmettre dans un inſtant toutes nos impreſſions. Les termes ſont l'image de l'idée, comme l'idée l'eſt de l'objet; ils ſont donc par rapport à elle ce qu'elle eſt par rapport à lui, ſimples, compoſés, généraux, particuliers, déterminés, ſuivant ce qu'ils expriment; dans tous les cas ils doivent être clairs & intelligibles, ſans équivoque & ſans confuſion. L'équivoque n'eſt autre choſe qu'une double ſignification, & la confuſion conſiſte dans l'embarras de ſçavoir à laquelle s'en tenir; le moyen de l'éviter, eſt d'employer toujours les termes dans le ſens que l'uſage y a attaché; il dépend à la vérité de chacun d'y en attacher un autre, pourvu que l'on en avertiſſe auparavant.

Il n'y a point de terme auquel ne réponde quelque idée dans l'eſprit de celui qui le prononce, & dans l'eſprit de celui qui l'écoute, à moins que tous les deux ne ſoient inſenſés, ſtupides, ou ignorants dans la langue. Le but que l'on ſe propoſe eſt que cette idée ſoit la même, & cependant le contraire n'arrive que trop ſouvent, même parmi les gens qui croient & devroient s'entendre. Que l'on diſe dans un cercle que telle perſonne eſt aimable, qu'elle a de l'eſprit, qu'elle a le ton de la bonne compagnie, ces paroles exciteront des idées différentes, peut-être même oppoſées dans l'eſprit de chacun de ceux qui compoſent le cercle; la raiſon de cette différence eſt que l'idée d'homme aimable eſt une idée compoſée & factice, dans laquelle chacun fait entrer les idées particulieres qu'il adopte par préférence: s'il s'agiſſoit d'un être fixe, réel, tel qu'une roſe ou une perdrix, tout le monde entendant le même mot auroit la même idée; en-

coré faudroit-il que ce mot n'exprimât pas une idée où il y eût quelque chose d'arbitraire, comme celui de belle fleur ou de bon ragoût.

C'est un grand malheur que dans chaque langue il y ait si peu de termes qui expriment uniformement & invariablement la même idée; mais ce malheur est compensé par les avantages qui en résultent : & au fond si l'on ne s'accorde pas toujours à rendre les mêmes idées par les mêmes termes, c'est la faute de ceux qui parlent ou de ceux qui écoutent; toutes les fois que les uns & les autres auront bien saisi les principes du vrai & du beau qui sont dans la nature, ils n'auront plus de peine à convenir de la maniere de les exprimer & de les reconnoître.

Il y a deux choses principales où il faut éviter l'équivoque & la confusion, parce que ces deux choses sont de la plus grande importance; c'est la définition & la division. Définir une chose, c'est en faire con-

noître la nature ou l'essence; nous avons dit que l'essence consiste dans des qualités communes & dans des qualités particulieres; il faut exprimer les unes & les autres, non pas toutes à la vérité, mais celles qui peuvent contribuer le plus à faire distinguer un objet de tout autre objet. En disant que le vin est une liqueur, je ne le fais pas assez connoître: si j'ajoute que c'est une liqueur faite du suc de raisins, alors on ne la prend plus pour les autres liqueurs, telles que l'eau, &c. avec lesquelles on pourroit la confondre, si l'on s'en tenoit à la premiere qualité qui est commune. Une définition qui ne rempliroit pas les deux conditions prescrites, seroit nécessairement défectueuse, parce qu'elle ne donneroit pas une idée exacte de ce qui forme l'objet que l'on veut désigner; ainsi quand j'appellerai Dieu un Etre éternel & spirituel, on pourra me répondre, & m'objecter qu'il y a des êtres spirituels, & qu'il peut y en avoir d'éternels, selon quelques

Philoſophes, qui pourtant ne ſont pas Dieu; quand bien même je dirois encore que c'eſt un Etre tout-puiſſant & infini, on le reconnoîtroit bien à ces traits, mais on me demanderoit pourquoi il eſt tout-puiſſant & infini: je pourrois en trouver la cauſe dans la néceſſité de ſon exiſtence, qui eſt par conſéquent ce que nous connoiſſons de plus radical en lui, & qui nous donne par-là une idée plus approfondie de ſa nature.

Il eſt inutile d'ajouter ici que toute définition où il y a des termes obſcurs, s'éloigne du but que l'on ſe propoſe, & a beſoin elle-même d'une autre explication; que celle dont les termes rentrent les uns dans les autres, en contient d'inutiles, & qui ne peuvent que produire de l'embarras: on ſent bien ſans beaucoup de réflexion que pour faire connoître une choſe, il faut dire préciſément ce qu'elle eſt, & ne rien dire de plus.

Quand on veut bien définir, il faut avoir la plus grande attention à diſtinguer les différentes ſortes d'eſſen-

ces. Les attributs ou qualités qui composent tous les êtres, sont réellement unis ensemble pour former un tout, ou-bien peuvent seulement être unis pour le former; s'ils n'ont entre eux qu'un rapport de convenance, qui rend leur union simplement possible, c'est ce que l'on appelle*, l'*essence métaphysique*; si leur union est réelle, c'est l'*essence physique*. Il est aisé de connoître la premiere, parce qu'elle ne nous représente que des especes ou des objets généraux, & que ces especes consistent dans un assemblage d'idées que notre esprit a réunies; cette sorte d'essence est en quelque façon notre ouvrage; nous connoissons ce que c'est que l'or, son image ne nous offre qu'une collection de qualités qui peuvent, à la vérité, être séparées, mais que nous considérons ensemble: rien de plus facile que de distinguer cet objet de tout autre; mais il ne faut pas raisonner de même de deux pieces d'or parfaitement semblables que nous avons sous les yeux: elles sont bien distin-

guées, l'une n'eſt pas l'autre; mais comment & pourquoi? c'eſt par l'eſſence phyſique qui nous eſt abſolument inconnue, excepté quand il s'agit de Dieu, dont les eſſences phyſique & métaphyſique ſont la même, parce que les qualités ou perfections qui ſont poſſibles en ſoi, ſont réelles dans lui.

De-là il s'enſuit que nous n'avons aucune idée de tel objet en particulier, ou au moins que ſi nous en avons l'idée, elle eſt incommunicable: toute idée que je tâcherois d'exprimer, ne conviendra pas plutôt à tel objet qu'à tel autre de même eſpece; en vain je voudrois définir & faire connoître un homme que j'ai vu: je ferai bien le portrait de ſon viſage, de ſon eſprit, tout cela n'eſt point lui préciſément; mille autres peuvent avoir tout ce que je lui ſuppoſe; ſi l'on ne le voit pas, on n'en aura jamais une idée exacte. Au reſte cette idée, ou pour mieux dire la poſſibilité de la rendre, ne ſeroit peut-être ſatisfaiſante que pour la

curiosité ; la nature nous l'a refusée, parce que sans elle nous pouvons remplir nos véritables besoins.

Quoique les essences métaphysiques dont nous avons parlé, dépendent en apparence de notre esprit qui en rassemble les parties, il ne faut pas s'imaginer qu'elles soient arbitraires, & que nous puissions les changer ; elles consistent dans des rapports nécessaires & attachés au fond des objets ; que ce soient des rapports de convenance, de répugnance, de connexion, de ressemblance, ils sont également invariables. Il m'est bien permis de joindre ensemble l'idée de figure & l'idée de rondeur, pour en composer l'essence d'un tout que j'appelle *cercle* ; mais quand j'aurai uni ces deux idées, je ne pourrai plus y joindre celle de la quadrature, parce qu'elle est incompatible avec l'une des deux autres. Je ne pourrai non plus y ajouter aucune idée qui répugne avec celles que renferme une des deux que j'ai d'abord mises ensemble ; il

faudroit pour cela changer ces idées; & l'entendement humain qui ne fait que les considérer, n'a pas cette faculté.

Il est assez étonnant que Loke, qui raisonne si bien d'ailleurs, ait adopté ce paradoxe; il ne faisoit pas réflexion qu'en donnant ce pouvoir à l'esprit humain, ou même à l'Etre suprême, on anéantit toute vérité, toute certitude, on introduit un Pyrrhonisme universel, puisqu'il ne reste plus de principe fixe & constant d'où l'on puisse partir. Quiconque me dira que l'esprit humain peut voir une ligne perpendiculaire plus longue que l'oblique tirée du même point à la même ligne, la vertu comme haïssable, le vice comme aimable, enfin le *oui* & le *non* comme sociables sur le même objet, je n'ai plus rien à lui dire, car il me soutiendroit de même qu'en le réfutant, je ne lui dis rien en effet.

Cela n'empêche pas que l'on ne doive être fort attentif & fort réservé quand il s'agit de prononcer sur ces rapports, mais principalement sur les rapports de connexion ou d'incom-

patibilité. Lorſque j'apperçois une pierre ſe précipiter au fond de l'eau, je fais entrer dans ſon idée celle d'une plus grande péſanteur que n'en a le fluide, & comme je vois par les ſens cette péſanteur toujours unie aux autres qualités ſenſibles dont l'enſemble forme la pierre, je juge qu'elle en eſt inſéparable: c'eſt une erreur; la pierre ſurnageant à la ſurface de l'eau, ne m'en paroîtroit pas moins pierre que lorſqu'elle eſt au fond; j'en dirois autant d'une infinité de choſes que l'on ſe perſuade ne pouvoir pas être autrement, parce que l'on ne développe pas aſſez les idées qui en compoſent l'eſſence.

En général, excepté les attributs de Dieu, la diſtinction de l'ame & du corps, les vérités de la morale, les rapports des nombres, des figures mathématiques, & quelques autres encore, il faut être bien hardi pour avancer que telle qualité répugne ou convient néceſſairement à tel objet; le plus ſouvent on ne juge ainſi que parce que l'on ne voit pas le con-

traire : or tout le monde ſçait par expérience qu'on ignore plus de choſes que l'on n'en voit ; auſſi arrive-t-il fréquemment preſque à tout le monde de revenir de ces ſortes de jugements, & de finir quelquefois par n'en porter aucun.

Il y a des Philoſophes qui croient voir de l'oppoſition entre l'idée de la matière & celle des atômes ou corpuſcules indiviſibles ; il y en a qui après y avoir réfléchi long-temps & ſans prévention, n'oſent prononcer ſur leur incompatibilité ; il ſemble qu'en accumulant des êtres inétendus, quelque grande qu'en ſoit la quantité, il ne peut jamais en réſulter de l'étendue, de même que des zeros ajoutés l'un à l'autre à l'infini ne ſçauroient faire un nombre. Il ſemble auſſi que des êtres réels, des parties poſitives & ſubſtantielles, doivent avoir chacune leur exiſtence propre, & ne pas ſe borner à celle du *tout* qu'elles compoſent. La géometrie enſeigne qu'entre la circonférence d'un cercle & ſa tangente, il n'eſt pas poſſible de faire paſ-

ser aucune ligne droite ; n'est-ce pas là un espace réduit à un point indivisible ? Elle enseigne en même temps qu'entre les côtés d'un angle il est possible de tirer une infinité de diagonales, dont aucune ne touchera ni ses voisines ni les côtés de l'angle ; voilà donc un espace immense & inépuisable. Qui peut savoir & assurer si les termes de *tout*, de *pluralité*, de *composition*, d'*étendue*, expriment quelque chose de réel surajouté aux individus qui se trouvent ensemble, ou bien s'ils signifient simplement un rapport extérieur opposé à celui de la distance & de l'éloignement, en un mot si ce n'est pas une opération de l'esprit qui considére ces objets à la fois, comme il considére une multitude d'hommes dont l'assemblage forme une armée, & n'est cependant rien de réel distingué de chaque soldat qui en fait partie ? Plus on veut approfondir ces questions dont l'objet est continuellement sous nos yeux, plus on est arrêté par les difficultés & enveloppé par les nuages ; que sera-ce donc des autres

choſes dont la nature eſt encore bien davantage au deſſus de notre portée?

On voit par-là quel cas il faut faire de la juſteſſe & de la pénétration de ceux qui nient la poſſibilité de certains faits, en ſoutenant qu'ils ſont contraires à la nature. Apprécions au juſte la valeur de ce terme; ſignifie-t-il les rapports néceſſaires que nous préſentent les idées, ou ſeulement le cours ordinaire des événements? C'eſt ce qu'il faut décider; je vais le faire par un exemple. Nous avons l'idée d'une portion de matière tellement arrangée, que ſes mouvemens & ſon organiſation ſont ce que l'on appelle *la vie*; cette idée nous montre-t-elle que ce mouvement & cette organiſation ſont inſéparables de cette portion de matière? On ne le dira pas, puiſque tous les jours nous les voyons ſéparées; cette idée nous montre-t-elle qu'après la ſéparation ces choſes ne peuvent plus être réunies? Vous qui le dites, faites donc voir la cauſe de cette impoſſibilité; un morceau de cire qui a ceſſé d'être rond, peut

le devenir une seconde fois, parce que la rondeur ne lui est pas essentielle, & qu'il peut la recouvrer comme il a pu la perdre. Quelle différence y a-t-il entre la rondeur, à l'égard d'un morceau de cire, & l'organisation ou le mouvement, à l'égard de la portion de matière dont il s'agit? L'une & l'autre ne sont qu'un arrangement de parties; la cause qui avoit établi l'organisation une premiere fois, ne peut-elle pas l'établir une seconde, & les effets qu'avoit produit cette organisation ne peuvent-ils pas renaître avec elle? Si ce renouvellement est rare, il n'est pas pour cela impossible, & la possibilité admise, ne connoîtra-t-on pas l'exécution par les mêmes voies qu'on l'avoit déjà connue? Il y a donc de l'illusion ou de la mauvaise foi à prendre l'habitude pour la nature; celle-ci fait que le quarré de la diagonale d'un quarré est double du quarré d'un des côtés; que la probité mérite l'estime même des méchants; l'autre fait que le soleil parcourt l'horison d'un mouve-

ment uniforme, mais qui peut être retardé ou acceléré.

Comme la définition nous fait connoître l'essence d'un objet, la division fait connoître les parties d'un tout; pour qu'elle soit exacte, les membres qui la composent, doivent être séparés, c'est-à-dire ne pas renfermer les mêmes choses ni se contenir réciproquement; ils doivent aussi être tels que toutes les parties de la chose divisée se rapportent à quelqu'un d'entre eux, que leur jonction égale le tout, & que leur généralité distingue la division de l'énumération, laquelle entre dans les détails de toutes les parties, & les examine séparément. Une armée se divise en officiers & en soldats, en infanterie & en cavalerie, & cette division générale renferme toutes les soudivisions que l'on peut faire; on divise le travail d'un Chymiste en compositions & décompositions, & les corps sur lesquels il travaille, en végétaux, minéraux & animaux.

Tout ce qui regarde la premiere opération

opération de l'esprit, se réduit donc à dire que ce n'est point une sensation, mais une image; que cette image nous représente l'état des objets placés hors de nous; qu'elle le représente toujours tel qu'il est, sans nuage & sans erreur; que l'état des objets qu'elle nous représente, consiste dans des rapports immuables; que l'esprit peut en laisser de côté une partie, mais non pas les supprimer ou en substituer d'autres; que c'est le plus ou le moins de rapports présents à l'esprit qui fait la différence des objets apperçus; que ces rapports étant liés les uns aux autres, c'est par l'attention que l'esprit les développe & les approfondit; que c'est faute d'examiner & de voir ces rapports, qu'il se trompe & trompe les autres; qu'une idée ou une connoissance peut passer d'un esprit à l'autre par le moyen des termes; que ces termes qui ne signifient rien par eux-mêmes, peuvent tout signifier, si l'on veut; que leur valeur dépend de l'usage & des conventions; qu'elle peut être variée & modifiée à l'in-

fait par l'air, le ton, les circonstances du temps, du lieu & des personnes; que la combinaison de toutes ces choses est nécessaire pour distinguer les nuances de l'expression, & saisir la véritable idée dont elle est l'image; que comme il est peu d'idées simples, il y a encore moins de termes qui le soient, qu'il faut bien les connoître pour bien définir & bien diviser un objet; en un mot, qu'il faut plus de dispositions & de culture que l'on n'imagine pour sçavoir comment on pense, & pour bien penser.



CHAPITRE SECOND.

Du Jugement.

IL n'y a personne qui ne sente la différence qu'il y a entre considérer un objet, & se dire à soi-même ou aux autres qu'il a tel & tel rapport avec un autre objet : cette opération s'appelle *jugement* & *proposition* ; elle consiste à lier ou séparer deux idées ou deux termes.

Lorsque l'esprit lie les deux idées ensemble, c'est un jugement affirmatif ; lorsqu'il les sépare, c'est un jugement négatif.

Lorsque les idées que l'esprit lie ensemble se conviennent, ou que celles qu'il sépare ne se conviennent pas, le jugement est vrai ; lorsque les idées que l'esprit lie ensemble ne se conviennent pas, ou que les idées qu'il sépare se conviennent, le jugement est faux.

La propofition, q i n'eft qu'un jugement manifefté au dehors, emprunte toutes fes dénominations & fes qualités du jugement qu'elle exprime: dire que la *douceur eft aimable*, c'eft exprimer un jugement affirmatif & vrai; dire que l'*orgueil eft une vertu*, c'eft manifefter un jugement affirmatif & faux; dire que *Verfailles n'eft pas auffi grand que Paris*, c'eft exprimer un jugement négatif & vrai; dire que *Boffuet n'étoit pas éloquent*, c'eft manifefter un jugement négatif & faux. Tout ce qu'on peut dire fur les propofitions, regarde auffi les jugements.

ARTICLE PREMIER.

Des parties de la Propofition.

DANS toute propofition il y a trois chofes à diftinguer, les deux idées jointes ou féparées, & ce qui les joint ou les fépare.

Le terme qui répond à l'une de ces idées s'appelle, *sujet de la proposition*; le terme qui répond à l'autre idée, se nomme, *l'attribut*; le terme qui les unit, s'appelle, *copule*, & quand il est accompagné d'une particule négative, au lieu de les unir, il les sépare.

Lorsque je dis que le *sage est heureux*, on voit bien que l'idée ou le terme de *sage*, est celle à laquelle je joins l'idée de *bonheur*, que l'idée de *bonheur* est celle que je joins à l'idée de *sage*, & que leur union est rendue par le terme *est*: si je disois que l'*inoculation n'est pas dangereuse*, on sentiroit de même que l'idée d'*inoculation* est celle de laquelle je sépare l'idée de *danger*. Il n'est point de phrase qu'on ne puisse réduire en propositions, & point de proposition dans laquelle on ne trouve ces trois choses.

Le grand point, & souvent assez difficile, est de les assigner; quelquefois un seul terme les renferme toutes: ainsi quand on dit, *je chasse*,

je médite, c'est comme si l'on disoit; *je suis chassant*, *je suis méditant*; & cette derniere façon de s'exprimer montre à découvert le sujet, qui est *je*, l'attribut qui est *chassant*, & la copule *suis*. Pour parler rigoureusement, il faudroit dire, *moi est chassant*, & alors on ne voit plus de différence entre la forme de cette proposition, & la forme de celle-ci, *la terre est ronde*.

Dans toutes les langues, ce qu'on appelle un *verbe*, renferme toujours une proposition, parce qu'il exprime un état ou une action, & qu'il n'est point d'état ou d'action sans un sujet sous-entendu, à qui elle convienne.

ARTICLE II.

De la vérité & fausseté de la Proposition.

POUR bien établir & comprendre les principes dont dépend la vérité ou la fausseté d'une proposition, il faut bien saisir ce qui entre dans l'affirmation & la négation, ce qui forme la liaison ou la séparation des idées ; & pour bien saisir ce point, il faut se rappeller ce que nous avons dit sur la compréhension & l'extension d'une idée ou d'un terme.

Une proposition vraie doit lier des idées qui se conviennent, & séparer celles qui ne se conviennent pas : que faut-il pour cette convenance ou cette répugnance ?

Pour la convenance, il est nécessaire que dans la compréhension d'une idée, c'est-à-dire dans la collection des qualités qui la composent, il ne s'en trouve aucune qui soit opposée

à quelqu'une des qualités renfermées dans la compréhension de l'autre idée.

Il ne faudroit qu'une seule de ces qualités opposée à une autre, pour détruire la liaison ou la convenance, quand bien même toutes les autres parties se conviendroient d'ailleurs; en liant l'idée de *promenade* avec l'idée d'*agréable*, en assurant que ces idées se conviennent, j'affirme que rien de ce qui peut déplaire ou incommoder, c'est-à-dire, rien de ce qui est opposé à agréable, ne se trouve dans l'idée de promenade. Que je me trouve dans la meilleure société, dans le plus beau lieu du monde, si au moment que l'on entre dans une allée délicieuse, il survient un orage effrayant, ou une pluie affreuse, on ne pourra pas dire que la *promenade est agréable*.

La répugnance des idées étant directement le contraire de leur convenance, elle suit aussi des loix opposées; quand deux choses se conviennent ou sont semblables, elles

le sont en tout, mais quand elles se répugnent, elles peuvent ne se répugner qu'en partie, & cela suffit pour séparer leurs idées.

En les séparant on ne dit donc pas que toutes leurs parties se détruisent & se combattent; pour dire avec fondement qu'*une voiture n'est pas bien faite*, il n'est pas nécessaire que les roues, le train, la caisse, les peintures, tout cela soit mal fait; il suffit qu'une de ces choses principales soit manquée: un homme peut fort bien avoir la taille fine, & les traits du visage agréables; s'il a les jambes & les pieds mal faits, en voilà assez pour dire que *ce n'est pas un bel homme*: ceux qui le disent, n'ont pas intention de lui refuser tout ce qui concourt à faire *un bel homme*; ou s'ils en avoient l'intention, ils devroient non-seulement nier que ce soit *un bel homme*, mais encore ajouter qu'il manque absolument de tout ce que représente cette idée: alors ils formeroient un autre jugement, & l'expri-

meroient par une propofition bien différente de la premiere.

Il eſt aiſé d'inférer de-là que dans toute propoſition affirmative, c'eſt-à-dire qui unit deux idées, on renferme & on exprime toute la compréhenſion de ces deux idées en vertu de l'affirmation ſeule, ou ſi l'on veut, en vertu de la liaiſon; que par conſéquent pour affirmer avec vérité, pour unir légitimement ces deux idées, il eſt néceſſaire que toute la compréhenſion de l'une convienne à toute la compréhenſion de l'autre.

Par la même raiſon il eſt encore aiſé d'inférer que dans toute propoſition négative, c'eſt-à-dire, qui ſépare deux idées, la négation ou la ſéparation de ces idées ne regarde pas néceſſairement toute la compréhenſion de l'une ou de l'autre; que par conſéquent pour les ſéparer avec fondement, il ne faut pas que tout ce qui compoſe l'une de ces idées, ſoit incompatible avec tout ce qui compoſe l'autre. Si après avoir bien

examiné le mouvement & les propriétés de la lune, j'apperçois une analogie pleine & entiere avec toutes les circonstances du flux & du reflux de la mer, j'unis ces deux idées, & j'en forme une proposition affirmative qui sera vraie, *la lune cause le flux & le reflux de la mer*; mais si après avoir bien étudié les apparences & les variations de la marche des planettes, je vois qu'une partie des phénomenes & des observations s'explique assez bien, en supposant la terre immobile au centre, mais que le reste ne peut pas quadrer avec cette hypothèse, je sépare de l'idée de la terre, l'idée du centre du systême planétaire, & j'en forme une proposition négative qui est vraie, *la terre n'est pas immobile au centre*.

Dans une proposition, le sujet a une extension déterminée par quelque chose qui l'accompagne, & cette extension peut varier sans que l'affirmation ou la négation soit changée; il est assez indifférent que je dise,

tous les livres ne ſont pas amuſants, ou bien, *quelques livres ne ſont pas amuſants*, ces deux propoſitions ſont également négatives ; & ſi je n'avois pas employé les termes de *tous* ou *quelques*, la nature de la propoſition négative n'indiqueroit pas duquel il s'agit.

On doit raiſonner tout autrement de l'étendue de l'attribut ; comme il joue le grand rôle, puiſque le but que l'on ſe propoſe eſt de le joindre au ſujet ou de l'en ſéparer, c'eſt la liaiſon ou la ſéparation qui décide de l'étendue qu'il a.

Nous avons dit que pour ſéparer l'idée de l'attribut, de l'idée du ſujet, il ſuffiroit qu'il y eût dans cette idée quelque choſe d'oppoſé à l'idée du ſujet ; par-tout où ſe trouve ce quelque choſe oppoſé à l'idée du ſujet, il y a une véritable ſéparation ; elle tombe donc ſur tous les êtres auxquels l'idée de l'attribut peut s'appliquer, puiſqu'en leur appliquant cette idée, on leur applique quelque choſe d'oppoſé à l'idée du ſujet,

Mais quand je joins l'idée de cet attribut à l'idée du ſujet, je ne joins pas pour cela tous les êtres auxquels cette idée peut s'appliquer; elle peut s'appliquer en effet à des êtres dont elle ne fait qu'une partie, & qui d'ailleurs ont quelque choſe d'oppoſé à l'idée du ſujet.

Voilà la grande différence qu'il y a entre une idée jointe à une autre idée, & une idée ſéparée d'une autre idée; cette différence eſt univerſelle, & regarde tout à la fois l'étendue & la compréhenſion.

L'idée que l'on ſépare eſt ſéparée dans toute ſon étendue, & ne l'eſt pas dans toute ſa compréhenſion; l'idée que l'on joint eſt jointe ſelon toute ſa compréhenſion, & non pas ſelon toute ſon étendue. On demande à quelqu'un de quelle couleur eſt l'habit qu'il vient d'acheter; il répond *qu'il eſt rouge*, cela ſignifie qu'il a toutes les qualités du rouge; mais cela ſignifie-t-il qu'il eſt couleur de roſe, couleur de feu, de cériſe? Quelqu'un voyant du fruit demande

ce que c'est, on répond que ce *n'est pas une pêche*; c'est comme si on répondoit que ce n'est ni un brignon, ni un pavie, ni toute autre sorte de pêche, mais on ne veut pas dire que ce fruit n'a rien de commun avec la pêche; il pourroit avoir la même forme & la même couleur sans avoir le même goût, & par conséquent sans être le même fruit.

La raison fondamentale de cette différence, est que pour joindre une idée, il faut beaucoup plus que pour la séparer; j'assurerai sans peine qu'un *louis* que je reçois, *n'est pas d'argent*; je serois plus embarrassé pour assurer que c'est véritablement de l'or.

Pour mieux faire sentir la vérité de ces réflexions, il suffit de mettre le sujet d'une proposition à la place de l'attribut, & d'observer le changement qui en résultera; il est bien clair qu'il ne s'en fait aucun dans la compréhension; *les François sont braves*, ou les *hommes braves sont François*, marquent toujours que dans l'idée du

François il n'y a rien qui soit contraire à l'idée de *brave*.

Il est clair aussi qu'il ne s'en fait aucun dans l'étendue des termes, lorsque la proposition est négative; deux idées séparées entraînent la séparation des êtres individus auxquels elles s'appliquent; *tout ce qui est matière ne pense pas*, *tout ce qui pense n'est pas matière*, sont des propositions entierement semblables, & dont la vérité ou la fausseté se tiennent. Il n'en est pas ainsi de la proposition affirmative; de vraie qu'elle étoit, elle deviendra fausse, si l'on met l'attribut en place du sujet en le prenant dans toute son étendue. En disant que *toutes les connoissances sont utiles*, je dis une très-grande vérité, mais en retournant la phrase pour avancer que *tout ce qui est utile, est dans les connoissances*, j'avance une chose absurde; car la vertu est encore plus utile que les connoissances, celles-ci mêmes sont pernicieuses sans celle-là.

Concluons que la vérité d'une pro-

position affirmative n'exige pas que son attribut soit pris dans toute son étendue ; qu'ainsi il n'est pas tel en vertu de l'affirmation seule, ou en vertu de la liaison des idées, puisque celle-ci peut subsister, quoique l'attribut soit restraint à une partie de son étendue.

Il peut néanmoins arriver que cét attribut soit pris dans toute son étendue, mais alors cela vient de la matière sur laquelle la proposition est établie, & non pas de la proposition même, qui devient souvent par-là identique, c'est-à-dire, dont les deux termes sont absolument les mêmes, & ne forment plus une véritable proposition ; je dis *souvent*, car il est possible que les deux termes aient la même étendue, sans pour cela qu'ils soient les mêmes. Dans ces deux propositions, *une tangente au cercle est perpendiculaire à l'extrémité du raïon*, & *une perpendiculaire à l'extrémité du raïon est tangente au cercle*, dans ces deux propositions, dis-je, les deux termes sont égaux quant à l'étendue,

l'étendue, & ne ſont pas cependant le même terme; auſſi ces ſortes de propoſitions, dont la géométrie fournit quantité d'exemples, ſont-elles ſimplement inverſes,& non pas identiques, comme ſeroit celle-ci, *tout cercle eſt rond, tout ce qui eſt rond eſt cercle*, dans leſquelles il n'y a, à proprement parler, qu'une idée, ſavoir celle du cercle.

ARTICLE III.

De l'étendue de la Propoſition.

L'ÉTENDUE d'une propoſition ſe meſure uniquement par l'étendue du terme qui en eſt le ſujet. En allant rendre viſite à un de mes amis, je le trouve dans ſon lit, le pouls agité, le viſage enflammé, tout le corps briſé; je me dis à moi-même, *un tel eſt malade*, voilà une propoſition ſinguliere: on envoie chercher le Médecin, qui eſt ſorti pour aller chez un

autre; je vois par-là *qu'il y a plusieurs malades*, voilà une proposition particuliere : le Médecin arrive, & comparant l'état où il trouve mon ami avec la santé brillante dont il jouissoit il y a quelques jours, Vous devez, me dit-il, reconnoître par ce changement que *tous les hommes peuvent à chaque instant tomber malades*, voilà une proposition universelle : toutes ces propositions ont le même attribut, elles sont toutes affirmatives & vraies ; il n'y a de différence que dans le sujet, qui a tantôt plus, tantôt moins d'étendue, & qui la communique à la proposition.

La moindre étendue possible d'un sujet est un individu déterminé, que l'on désigne par le mot *Pierre*, *Jean* : celle qui vient ensuite se borne à un individu non déterminé, ou en embrasse plusieurs : on l'exprime par *quelqu'un* ou *quelques-uns* : enfin la plus grande ne souffre aucune restriction, & se rend par le terme *tout*.

Lorsqu'il ne peut souffrir aucune

ſorte d'exception, il exprime une univerſalité métaphyſique, & c'eſt ce qui arrive quand l'attribut convient néceſſairement au ſujet, comme quand je dis que *tous les hommes s'aiment eux-mêmes.*

Lorſqu'il ne peut ſouffrir aucune exception, à moins que le cours des événements ne ſoit troublé, ſans néanmoins que l'attribut convienne néceſſairement au ſujet, l'univerſalité eſt phyſique ; telle eſt cette propoſition *toute pierre jettée en l'air retombe* ; la chûte n'eſt pas eſſentielle à la pierre, elle ne fait point partie de ſon idée, mais elle y eſt toujours unie.

Enfin ſi le terme *tout* ſouffre des exceptions, mais qu'elles ne s'étendent pas au plus grand nombre des individus, c'eſt une univerſalité morale ; ſi en parlant des guerres j'avance que *toutes ſont injuſtes*, & en parlant de paix, que *tous les traités ſont violés*, mon intention n'eſt pas de dire que jamais on n'ait eu raiſon de faire l'un, & que l'on n'ait jamais obſervé l'autre ; je me borne à pro-

tester que l'intérêt ou l'ambition, ou quelque autre motif, fait plus souvent prendre les armes que l'équité, & que l'on manque aux conventions plus souvent que l'on n'y est fidele.

Il est encore d'autres propositions qu'on nomme *indéfinies*, parce que leur sujet n'est accompagné d'aucune marque qui en spécifie l'étendue : pour la connoître, il faut examiner le rapport de l'attribut au sujet.

Lorsque leurs idées sont nécessairement liées, la proposition indéfinie rentre dans la classe des propositions métaphysiquement universelles; j'entends dire que *les menteurs sont méprisables*, je devine sur le champ que l'on parle de tous sans exception, & je n'ai garde de douter de cette vérité.

Mais si les idées du sujet & de l'attribut ne sont pas essentiellement liées ensemble, la proposition indéfinie n'est plus que moralement universelle; on répete sans cesse dans le monde que *les courtisans ne sont pas sinceres*, ce propos ne tend pas cer-

tainement à exclure de la Cour les ames droites qui n'ont rien perdu de la franchise avouée par la raison ; on a seulement dessein d'en faire sentir le petit nombre.

Cette espece de proposition, que l'on nomme *indéfinie*, est celle qui mérite le plus d'attention, parce qu'elle est plus usitée que toutes les autres. Dans tout ce qui appartient aux moeurs, aux usages, aux passions, aux affaires, en un mot dans tout ce qui concerne le cours ordinaire de la vie, rien de plus commun que de se servir de termes indéfinis, & par conséquent rien de plus important, & en même temps rien quelquefois de plus difficile, que d'en estimer la valeur, & d'en discerner le faux ou le vrai.

Il faut pour cela entrer dans des détails, peser des circonstances, remonter aux causes, accumuler des effets, combiner toutes ces choses ensemble pour s'en faire des principes, ou juger de ceux que l'on avance; sans cela il est à craindre que l'on

n'établiſſe comme des regles générales, ce qui eſt au rang des cas particuliers, que l'on ne prenne la plus légere probabilité pour une vraie certitude, & que l'on ne tombe ainſi dans des erreurs dangéreuſes ou ridicules.

La pareſſe cherche à éviter le travail, & empêche d'acquérir des notions ſuffiſantes; la vanité ſe pare des plus ſuperficielles, & croit cacher ſon ignorance par des maximes, des opinions & des ſyſtêmes dont les fondements s'écroulent auſſitôt qu'on les examine de près. Croire que ce qui arrive quelquefois, arrivera toujours, ſans être certain de la maniere dont les choſes ſe paſſent, & ſans prévoir aucun des obſtacles qui peuvent les changer; regarder comme inſéparables des idées qui ont été quelquefois liées enſemble; regarder comme incompatibles celles qui ne ſe trouvent pas éternellement unies; aſſûrer que les ſociétés de Paris ſont charmantes ou ennuyeuſes, parce que l'on en a vu de telles; donner les

femmes dévotes pour des hypocrites & des ames fausses, parce qu'il s'en trouve quelques-unes qui le sont; n'en pas admettre qui ne soient insupportables, parce que l'on n'en connoît pas; ce sont autant de méprises où personne ne tomberoit, si chacun avoit soin quand il parle ou quand il juge, de consulter avec réflexion & sans préjugé ses idées, & de ne pas se livrer légerement à son humeur ou à son imagination.

Faute de prendre ces précautions, on voit continuellement la même proposition indéfinie opiniâtrément soutenue, & refutée même de bonne foi, sans que l'on puisse décider qui a tort ou raison, ou plutôt avec raison & tort de part & d'autre; *les Italiens sont jaloux & perfides*, dira celui-ci, & il le prouve par quantité d'exemples que sa mémoire ne manque pas de lui fournir; quelle injustice! s'écrie celui-là, un trait ou deux supposent-ils toujours ce caractere affreux, & quand il convien- droit aux personnes que vous citez,

faudroit-il pour cea l'étendre à toute la nation ? N'ai-je pas vu dans cette nation des esprits droits & tranquilles, fideles à leurs engagements, amis de la paix & de l'humanité, vivant heureusement dans l'intérieur de leur famille, & ne la troublant jamais par des soupçons odieux & mal fondés ? Une telle dispute & quantité d'autres semblables ne seroient ni si longues ni si vives, si l'on étoit plus réservé à hazarder des jugements, & si l'on ne les portoit qu'après avoir considéré mûrement & de sang froid toutes les faces de ce qui en est l'objet.

Il y a donc deux écueils qu'il faut également éviter par rapport aux propositions indéfinies, de les croire & de les avancer, ou de les contredire & de les désavouer trop précipitamment. Un homme qui lit l'histoire remarque que quelques Princes ont perdu ou pensé perdre leur autorité pour avoir sacrifié leurs Ministres à la vivacité, à la haine & à la prévention de leurs Sujets; aussitôt voilà une

maxime établie dans sa tête, *les Souverains doivent être fermes*. On lui fait observer qu'il y a eu aussi des Princes qui n'ont appaisé des orages violents qu'en abandonnant leurs Ministres; la premiere base de sa politique est renversée, il change de systême, & passe à l'autre extrémité. Combien de gens qui prennent une confiance aveugle dans un remede, parce qu'il a réussi quelquefois entre les mains d'un Charlatan; & qui crient partout contre une méthode conforme aux principes de l'art, parce qu'elle n'a pas guéri quelques maladies compliquées!

Toutes les fois qu'il s'agit des caracteres, des vices, des vertus, en un mot du cœur humain, presque tous les discours, & peut-être tous les Livres portent à faux, parce qu'ils sont remplis de propositions indéfinies qui renferment pour l'ordinaire une exagération: elle plaît à l'enthousiasme & à la malignité, qui ne présentent jamais les choses comme elles sont; mais les Philosophes,

c'est-à-dire, les gens sensés & les belles ames n'adoptent pas aisément ces sortes de généralités; ils s'en tiennent aux faits bien avérés & bien approfondis, qui ne fournissent que des propositions particulieres où il est rare de se tromper, & où l'on ne se trompe que bien volontairement.

L'expérience & l'observation multiplient ces propositions particulieres; il en résulte à la fin des propositions universelles ou des principes; le nombre en est très-petit, & il ne regarde que les objets de la physique ou les fondemens de la morale; dans l'une & dans l'autre on ne fait presque point usage des propositions indéfinies; la morale est appuyée sur des notions invariables, la physique sur des loix qui ne souffrent guères d'exception: il est rare de s'y décider par le plus grand ou le plus petit nombre des événemens.

Il faut mettre dans la classe des propositions indéfinies, celles dont le sujet est singulier en apparence, mais ne présente pourtant rien de

déterminé, parce que c'est un terme qui renferme un grand nombre ou une collection. Dans la rélation détaillée d'une affaire, on trouve qu'*un tel Régiment a fait des merveilles, & a été détruit*; il n'y a personne qui ne comprenne qu'il s'agit de la plus grande partie des soldats & des officiers, & que la réputation de ce corps n'en seroit pas moins brillante, quand bien même un des officiers subalternes se seroit mal conduit, ou que quelques soldats poltrons auroient tourné le dos à l'ennemi.

Il en faut dire autant du résultat de tout ce qui s'appelle *Assemblée*; les états d'un Royaume ou d'une Province, les membres d'un Conseil ou d'un Parlement ont pris un parti; on dit simplement, *la Province a statué; le Conseil a decidé, le Parlement a jugé*; tout cela montre bien quel a été l'avis dominant, & celui qui l'a emporté; mais on ne peut pas en inférer que c'étoit une opinion générale, & qu'elle a été celle de tel ou tel qui a

donné la sienne, & qui peut-être en avoit une toute opposée.

Il faut pourtant excepter de cette regle les occasions où une Compagnie n'est censée avoir pris une détermination, qu'après une unanimité absolue; mais ces circonstances sont si rares, qu'elles ne peuvent détruire ce que nous avons dit.

Il faut aussi observer qu'il y a certains termes collectifs dont les rapports sont fondés, non sur chaque individu qui entre dans la collection, mais sur l'assemblage & la réunion de tous; qu'il y en a d'autres dont les rapports sont fondés sur chaque individu considéré séparément, & indépendamment de son union avec les autres; d'autres enfin dont les rapports sont opposés aux individus qui composent la collection.

Ces différents termes collectifs, en devenant tour à tour le sujet d'une même proposition, la rendroient tout-à-fait différente quant à l'étendue.

Par les uns elle seroit véritablement universelle: ainsi quand je dis

que l'*Univers est destructible*, ce terme collectif est comme universel, parce qu'il n'a d'autre rapport avec l'attribut que celui de chaque individu auquel il s'applique, & comme tous ces individus ont le même rapport, leur multitude est comptée pour rien, elle est réduite à l'unité.

Par d'autres elle seroit indéfinie : en disant que l'*Univers est en mouvement*, ce terme, quoique collectif, n'emprunte pas son rapport avec l'attribut de la réunion ou de la division des individus auxquels il s'applique ; ces individus considérés l'un après l'autre m'offrent plus de mouvement que de repos, & cela suffit pour la proposition que j'avance.

Par la troisieme sorte de termes collectifs, une proposition singuliere est opposée à ce qu'elle étoit par les autres termes ; si je dis qu'*une armée est en marche*, je puis la diviser en plusieurs parties, & dire de chacune, qu'elle marche, ce n'est même que la marche de ces parties qui fait la marche de l'armée ; mais si je dis que

l'*armée françoise est de cent mille hommes*, je ne puis plus en retrancher un bataillon, ni le considérer à part, sans nuire à la vérité & sans changer la nature de la proposition; son sujet est un tout pris en quelque façon d'une maniere indivisible; sa plus petite portion, comme sa plus grande, auroit avec l'attribut un rapport tout-à-fait contraire; il n'est pas là question de tel ou tel, du plus ou du moins, il est question de tout ou rien.

ARTICLE IV.

Des Propositions composées & complexes.

SI une proposition n'a qu'un sujet & qu'un attribut, si ce sujet & cet attribut n'ont qu'un rapport entre eux, la proposition est simple; il en est d'autres qui ont plusieurs sujets ou plusieurs attributs, on les nomme *propositions composées*; d'autres

dont le sujet ou l'attribut, ou le rapport entre eux, est modifié de quelque façon; elles s'appellent *propositions complexes*: toutes renferment plusieurs propositions & y sont équivalentes.

Lorsque dans une proposition qui a plusieurs sujets, ses sujets sont joints ensemble par un rapport commun avec l'attribut, la proposition se nomme *copulative*; par exemple, quand on dit, *les Russes & les Autrichiens ont pris Berlin*, cette proposition renferme deux sujets liés ensemble par le même rapport qu'ils ont avec l'attribut, & elle signifie autant que deux propositions séparées qui auroient un sujet différent, & dans lesquelles le même attribut seroit répeté. On peut dire la même chose d'une proposition qui auroit deux attributs, & n'auroit qu'un sujet, telle que celle-ci, *le Maréchal de Saxe a battu les Anglois & les Hollandois*.

Lorsque dans une proposition qui a plusieurs sujets, l'un d'eux est joint avec l'attribut, & que l'autre en est sé-

paré, c'est une proposition *discrétive*; ainsi le Joueur dit dans la comédie que *la fortune peut le faire perdre, & non pas le faire payer*. Si dans la proposition l'un des deux sujets est joint avec l'attribut, & l'autre séparé, sans déterminer lequel des deux est joint, & lequel des deux est separé, c'est une proposition *disjonctive*: par exemple; quand on dit, l'*impulsion ou l'attraction des corps est la cause du mouvement*; la vérité de cette proposition exige une division ou une énumération exacte des choses, & une espece d'opposition entre elles. Lorsqu'à la vue d'un beau cheval j'affirme qu'*il est Danois ou Persan*, je ne dis pas lequel des deux il est, mais seulement qu'il est l'un des deux, qu'il n'est pas les deux ensemble, & qu'il n'est ni Espagnol, ni Limousin, ni de quelque autre pays ou espece que ce soit. D'où il s'ensuit que cette proposition sépare le sujet de tout ce qui n'est pas l'un des deux attributs, & qu'elle contient autant de propositions négatives, qu'il y a d'autres attributs possibles.

Lorsqu'il

Lorsqu'il y a une dépendance entre les deux attributs d'une proposition, & que cette dépendance est comme de l'effet à la cause, c'est une proposition *causale*; celle-ci par exemple, *le commerce est utile aux Etats, parce qu'il les enrichit.* Cette proposition dit trois choses : 1°. Elle joint l'idée du *commerce* avec l'idée du *bien des Etats*. 2°. Elle joint l'idée du *commerce* avec l'idée des *richesses*. 3°. Elle exprime que l'union de l'idée du *commerce* avec l'idée des *richesses*, est la cause de l'union de l'idée du *commerce* avec l'idée du *bien des Etats*. La vérité de chacune de ces trois choses est nécessaire pour la vérité de la proposition; & elle deviendroit fausse, dès qu'il se trouveroit quelque chose de faux dans l'une de ces trois parties.

S'il y a entre les deux attributs un rapport & une dépendance de simple condition; c'est une proposition *conditionnelle*, & elle affirme ou nie beaucoup moins de choses que la proposition causale. Lorsque je dis que *si une armée de François passoit en Angle-*

terre, *elle prendroit aiſément Londres*; je ne prononce ni ſur la deſcente de l'armée, ni ſur la priſe de la Ville. Je me borne à exprimer la liaiſon que je vois ou crois voir entre la deſcente de cette armée, & la priſe de Londres. Il faut donc bien moins pour la vérité de cette propoſition, que pour la vérité de la précédente; l'une n'exprime qu'une liaiſon en général entre les deux attributs; l'autre exprime non-ſeulement une liaiſon en général, mais une telle liaiſon en particulier, c'eſt-à-dire, la liaiſon d'une cauſe avec ſon effet. Elle exprime de plus la liaiſon de chaque attribut pris ſéparément avec le ſujet.

Il ſembleroit d'abord que les deux eſpeces de liaiſon ou dépendance que nous venons de diſtinguer, ne ſont pas différentes; cependant quand on y réfléchit, on voit bien qu'elles le ſont; il eſt aiſé de le faire ſentir par un autre exemple. Si je diſois, *on découvre clairement tout ce qui eſt dans cette galerie*, *parce que les fenêtres ſont ouvertes*, cette propoſition cauſale eſt

fausse; l'ouverture des fenêtres n'est pas la cause qui me fait découvrir les objets, c'est la lumiere ou le jour; mais lorsque je dirai simplement, *on verroit ce qu'il y a dans cette galerie, si les fenêtres étoient ouvertes*, la proposition est vraie, parce qu'elle ne signifie plus que les fenêtres ouvertes sont la cause de ce que je vois, mais seulement que leur ouverture est nécessaire pour voir clair; ou que la lumiere étant supposée, il y a une liaison entre son entrée dans la galerie, & l'ouverture des fenêtres.

Dans les propositions complexes on peut distinguer deux sortes d'attributs, celui de la proposition, & un autre qui est uni tantôt au premier, tantôt au sujet, tantôt à la copule; ce second attribut introduit dans la proposition une seconde proposition appellée *incidente*, parce qu'elle n'est pas l'objet principal dont il s'agit, & quelquefois sa vérité ou sa fausseté ne fait rien à celle de la proposition. Par exemple, quand je dis qu'*Henry IV, le meilleur des Rois, a été cruelle-*

ment assassiné, mon but est d'exprimer l'attentat commis contre sa personne sacrée. Quand bien même il ne seroit pas vrai que ce Prince eût été aussi bon qu'il l'étoit, la proposition seroit toujours vraie, à moins que la suite & les circonstances du discours ne supposent que j'ai intention de faire sentir l'horreur de ce crime par l'opposition des grandes qualités du Prince sur lequel il a été exécuté. Si je disois qu'il a été assassiné tel jour, en tel endroit, de telle maniere, ces particularités seroient bien autant d'attributs unis à l'idée d'assassinat, qui est lui-même l'attribut de la proposition, mais la vérité ou la fausseté n'en dépendroit pas, au moins quant au fond, quoique à parler rigoureusement il suffise qu'il y ait quelque chose de faux dans une proposition, pour qu'elle ne soit plus vraie, d'autant que ces circonstances n'étant pas ou ne devant pas être placées inutilement & sans dessein, il faut y avoir égard comme au reste, sur-tout quand il est question

de faits, & de faits intéressants.

Si le sujet d'une proposition complexe est un terme universel dont tous les individus sont unis avec l'attribut, & si l'un d'eux en est en même temps séparé, la proposition se nomme *exceptive*; en disant qu'*Alexandre détruisit la ville de Thebes, & n'épargna que la maison de Pindare*; c'est comme si je disois, toutes les maisons des Thébains, mais non pas celle de Pindare, furent détruites par Alexandre: supposé que la maison de Pindare eût été détruite, ou que quelque autre ne l'eût pas été, la proposition cesseroit d'être vraie.

Lorsque dans une proposition le sujet est tellement uni avec l'attribut, que tout autre sujet en est séparé en vertu de la proposition, elle se nomme *exclusive*; ainsi quand Virgile fait dire à Didon qu'*Enée seul pouvoit lui faire oublier la résolution où elle étoit de ne point s'unir à un second mari*, il affirme deux choses; l'une qu'Enée pouvoit effectivement la faire changer de dessein; l'autre, que le reste

des hommes ne le pouvoit pas : Il falloit que tout cela fût exact, pour qu'il n'y eût rien de défectueux dans sa proposition.

En examinant attentivement la nature des deux dernieres sortes de propositions, on voit bientôt qu'elles sont toujours renfermées l'une dans l'autre, qu'il n'est point d'exclusion sans exception, ni d'exception sans exclusion, & que toute la différence qui s'y trouve, c'est que par l'exclusion le grand nombre des individus est séparé ; par l'exception, au contraire, il est uni ; par l'exclusion il n'y a qu'un ou quelques-uns des individus d'unis ; par l'exception il n'y en a qu'un ou quelques-uns de séparés.

Il y a encore plusieurs autres especes de propositions complexes, dont il seroit inutile de faire le détail. Il suffit de sçavoir qu'elles ne sont complexes que par une modification qui tombe sur le sujet ou l'attribut, ou la copule ; que le vrai moyen d'en juger sainement, est d'observer d'abord ce que l'on affirme & ce que

l'on nie; de quoi l'on affirme & de quoi l'on nie; ensuite de détacher la modification, & de voir si elle convient ou ne convient pas à la partie à laquelle on l'a unie.

ARTICLE V.

Des Propositions opposées ou contradictoires.

IL y a des propositions qui paroissent opposées, & qui ne le sont pas; il y en a qui paroissent plus opposées qu'elles ne le sont en effet. Pour ne pas s'y méprendre, il faut bien connoître en quoi consiste la véritable opposition, & quelles en sont les suites.

Rien n'est véritablement opposé que le *oui* & le *non*, & ils doivent tomber sur le même objet. On dira que *Pierre a de l'esprit*, je ne détruirai pas cette opinion en soutenant qu'*il est un lâche*; ce ne seroit pas mê-

me la combattre, que d'assurer qu'*il a une mauvaise tête*, parce que tout cela peut s'allier ensemble, si l'on prend l'esprit pour le talent de dire agréablement des frivolités, & de bien tourner des riens. Mais si après être bien convenu de ce que signifie un terme uni à un autre, je les sépare dans le même sens dans lequel ils étoient joints, voilà un démenti en forme & une contradiction manifeste. Elle exige donc que l'on n'affirme ni plus ni moins d'un côté, que ce qui étoit nié de l'autre; ce plus ou ce moins que l'on affirmeroit, & qui n'auroit pas été nié, empêche que ce ne soient les mêmes idées que l'on sépare & qui avoient été unies; ce sont des idées différentes par l'accroissement ou la diminution qu'elles ont éprouvé.

De là il résulte que deux propositions véritablement opposées ne sçauroient être vraies ni fausses en même temps, puisque c'est un principe avoué par tout le monde, qu'une chose ne sçauroit être & ne pas être

tout à la fois ; & que s'il est vrai que deux idées se conviennent, il ne peut être vrai qu'elles se combattent ; ou s'il est faux qu'elles se conviennent, il ne peut être faux qu'elles repugnent l'une à l'autre.

Il en résulte encore que deux propositions particulieres, dont l'une est affirmative & l'autre négative, ne sont nullement opposées. On avance devant moi qu'*il y a des Médecins habiles*, je réponds qu'*il y en a d'ignorants* : tout cela peut être en même temps vrai, parce que les propositions n'ayant pas un sujet déterminé par lui-même, peuvent être entendues de différentes personnes, & ne pas s'appliquer aux mêmes individus.

On ne peut pas dire tout-à-fait la même chose de deux propositions universelles ; elles sont bien opposées en ce qu'elles contiennent des propositions singulieres, qui ayant le même sujet se contredisent véritablement : mais si on les prend dans toute leur étendue & sans les détailler, l'unité du sujet disparoît, elles peu-

vent être toutes deux fausses, & par-là cessent d'être véritablement opposées : ce sont deux extrémités entre lesquelles se trouve un milieu. Si quelqu'un étoit persuadé que *tous les grands sont heureux*, seroit-il besoin pour le détromper de lui faire voir que tous sont à plaindre? Non sans doute, ce seroit aller trop loin. Si quelqu'un s'imaginoit qu'*aucun homme n'est capable d'amitié*, faudroit-il pour le contredire parcourir toute l'espece humaine, & montrer de la sensibilité dans tous les êtres qui la composent? Ce seroit encore passer les bornes. Je dirois plutôt au premier: Vous croyez que *tous les grands sont heureux*; vous mettez donc de ce nombre Denis le tyran, Néron, Cromwel, &c? Choisissez de ces trois celui que vous voudrez, considerez-le de près, & vous ne serez plus dans l'erreur. Je dirois au second: Vous séparez donc l'idée de l'*amitié* de tous les individus de l'*homme*? Mais entre ceux-ci j'apperçois Pilade & Damon, dont l'idée me présente celle de la

tendresse la plus active & du sentiment le plus sincère. Je ne puis penser comme vous; à parler strictement, je fais même un pas de trop en déterminant les individus: je pourrois me contenter de dire simplement: *il y a quelque infortuné parmi les grands, il y a quelque ami parmi les hommes.*

En supposant seulement quelque grand infortuné, & quelque ami parmi les hommes, on ne pourra dire ni que tous les grands sont malheureux, ni qu'aucun n'est infortuné; on ne pourra dire ni que tous les hommes sont capables d'amitié, ni que tous en sont incapables; ce seroient autant de faussetés. Il est donc possible d'imaginer un cas où deux propositions universelles, dont l'une affirme & l'autre nie, soient toutes deux fausses; mais il n'est pas possible de les imaginer toutes deux vraies: la raison en est, que la vérité d'une proposition universelle entraîne la vérité de toutes les propositions particulieres qui y sont contenues, & que la vérité de ces propositions particulieres dé-

tuait la vérité de la proposition générale opposée. S'il est vrai que *tous les avares sont insensés*, il est donc vrai que tel ou tel reconnu pour avare, est insensé ; & il n'en faut pas davantage pour empêcher de dire qu'*aucun avare n'est déraisonnable*.

On n'aura pas de peine à comprendre pourquoi deux propositions universelles opposées peuvent être toutes deux fausses, & ne peuvent pas être toutes deux vraies, lorsque l'on se rappellera ce que nous avons dit ci-devant, qu'une proposition pour être vraie doit l'être dans toutes ses parties, chose impossible dans les propositions dont il s'agit, puisque les parties de l'une détruisent les parties & par conséquent la totalité de l'autre ; qu'au contraire, pour qu'une proposition soit fausse, il suffit qu'elle le soit dans un point, chose très-facile dans les propositions énoncées plus haut, puisqu'une proposition mitoyenne détruit quelques parties & par conséquent la totalité des deux autres.

Comme les propoſitions rigoureuſement oppoſées ne peuvent être toutes deux en même temps vraies, ni en même temps fauſſes, il eſt un moyen ſimple de juger d'une propoſition en examinant la propoſition oppoſée, ſouvent beaucoup plus facile à approfondir que l'autre. Si on diſoit devant moi, qu'*aucune femme n'eſt propre au gouvernement*, ſans m'arrêter à diſcuter cette propoſition en détail, & à developper les idées qu'elle renferme, je citerois ſur le champ le regne d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre, & par-là je détruirois ce que l'on auroit avancé.

Mais cette méthode n'a pas toujours lieu, parce qu'il eſt quelquefois plus mal-aiſé que l'on ne penſe de trouver la propoſition oppoſée à celle que l'on examine. Il faut, pour y réuſſir, un point de juſteſſe & de préciſion qui cauſe dans de certaines occaſions beaucoup d'embarras à le ſaiſir. Qu'un courtiſan ſoutienne que parmi les Souverains qui regnent en Europe, *il y a quelques grands hom-*

mes, & qu'un frondeur assure *qu'il n'y en a aucun*, on croit d'abord que ces deux hommes se contredisent ; ils peuvent cependant tous deux avoir tort. Pour le leur démontrer, un troisieme assurera qu'il *n'y a que tel Souverain qui soit digne de cet éloge* ; ce troisieme peut se tromper en même temps que les deux autres : tous ceux qui citeroient des exemples comme lui, pourroient se tromper également. Ceux qui avanceroient des propositions plus étendues, y seroient encore moins opposés, & il faudroit peut-être chercher long-temps avant de trouver une proposition qui ne dise précisément que ce qu'il faut pour détruire les autres que nous avons alleguées, & dont la vérité les rendroit nécessairement fausses. Elles disent toutes trop ou trop peu pour être véritablement opposées ; il n'y a cependant point de proposition à laquelle ne réponde une proposition contradictoire, puisqu'il n'y a point de vérité qui ne détruise quelque fausseté.

Les propositions peuvent être opposées, ou par le sens ou par la forme; elles le sont par le sens, quand à la place d'une idée on en met une qui la détruit; par exemple, si après avoir dit que *les Hanovriens sont lâches*, je dis qu'*ils sont courageux*; par la forme, quand après avoir uni une idée à une autre, je les sépare sans substituer une autre idée; c'est ainsi que l'on disoit il y a quelque temps: *nous touchons au moment de la Paix*, & que l'on a dit ensuite: *nous ne touchons plus au moment de la Paix*. Mais de quelque façon qu'elles se combattent, soit par le sens, soit par la forme, les propositions universelles sont détruites par les particulieres d'un genre opposé, les singulieres en ajoutant ou en ôtant une particule négative; quant aux propositions indéfinies & aux propositions particulieres du nombre pluriel, on n'a pas trouvé encore d'autre moyen de les contredire, qu'en mettant à la tête ces paroles, *il n'est pas vrai que*, *&c.*; formule qui montre bien que l'on étoit

dans l'erreur, mais qui n'indique pas la vérité qu'il faut mettre à la place.

Il y a des gens qui croient que l'on ne sçauroit contredire les propositions qui regardent les choses futures, sur-tout celles qui sont libres. Ce qui fait penser qu'elles ne sont pas susceptibles de contradiction, c'est que l'on ne regarde pas leur objet comme déterminé. Il l'est pourtant dans le fond, quoique nous l'ignorions, & qu'il puisse être autrement qu'il n'est. En effet, ce que l'on nomme *futurition*, n'est autre chose que l'existence dans un instant précédé par d'autres instans. Elle consiste dans un rapport purement extérieur d'un objet avec d'autres objets, ou avec ceux qui le considérent; la même chose est future par rapport à nous, & passée à l'égard de ceux qui la suivront, comme une chose qui est passée à notre égard, étoit future pour ceux qui nous ont précédés. La France sauvée à Dénain par le Maréchal de Villars, est une vérité bien déterminée en elle-même, soit qu'on la regarde de

de l'instant où l'on se préparoit à la bataille, soit que l'on se place au moment où la victoire se déclara pour nous, soit que l'on se transporte au temps où les ennemis abandonnerent tout ce qu'ils avoient pris jusques-là. Les événements qui se succedent, sont comme les hommes qui marchent sur la même ligne : ils sont en eux-mêmes ce qu'ils sont, indépendamment des rapports extérieurs ; l'un a cinq pieds, l'autre en a six, pour ceux qui le voient par devant, comme pour ceux qui sont derriere : la distance & la position n'y changent rien. Cette notion, la plus claire qu'on puisse donner du présent, du passé, de l'avenir, nous fait comprendre la possibilité de connoître l'un, comme celle de se souvenir de l'autre, & en même temps que ces différences du temps ne sont établies que pour les êtres successifs & limités. Le plus ou moins d'idées des choses dont l'existence est considérée dans des instans qui la suivent, forme la mémoire ; le plus ou le moins d'idées des choses

dont l'existence est considérée dans les instans qui la précédent, forme la prévoyance & le pressentiment ; aussi-tôt que l'une ou l'autre de ces opérations est accompagnée d'un certain dégré de vivacité, leur objet ne différe presque pas des objets présents.

CHAPITRE TROISIEME.

DU RAISONNEMENT.

ARTICLE PREMIER.

De la nature du Raisonnement.

SI l'on connoissoit exactement toute l'étendue de deux idées ou de deux objets, on découvriroit tout d'un coup leurs différens rapports; mais cette connoissance directe est souvent incompatible avec les bornes de l'esprit humain. Il est obligé à chaque instant de comparer deux idées avec une troisieme, & le rapport qu'elles ont avec cette troisieme idée, sert à connoître le rapport qu'elles ont entre elles; c'est ce que l'on appelle *raisonner*; & ce talent qui paroît d'abord un très-grand avantage, n'est à le bien prendre qu'un dé-

faut & une imperfection. On me demande la hauteur d'une tour à laquelle je ne puis monter : je plante près d'elle un piquet qu'il m'est aisé de mesurer ; je ne vois pas immédiatement le rapport de l'une à l'autre. Je saisis le moment d'un beau soleil, je mesure leurs ombres & je les compare ; le résultat de la comparaison m'apprend ce que je cherchois. Voilà tout le secret d'une opération & d'une faculté de l'esprit que bien des gens mettent en œuvre sans en connoître la marche. Il est pourtant bon de savoir la méthode qu'il suit dans son procédé, il en devient plus sûr & plus ferme.

La définition que nous venons de donner du raisonnement, suffit pour appercevoir d'abord qu'il renferme trois idées & trois jugements, ou bien trois termes & trois propositions. Les deux termes dont on cherche le rapport sont comparés successivement avec un troisieme, voilà deux propositions que l'on appelle *prémisses* ; on compare ensuite ces

deux termes entre eux, ce qui donne une troisieme proposition, appellée *conclusion*; son attribut se nomme *le grand terme*, son sujet *le petit terme*, le troisieme terme s'appelle *le moyen*; celle des prémisses qui contient le grand terme & le moyen, se nomme *majeure*; celle qui contient le petit terme & le moyen, s'appelle *mineure*. Il n'y a point de raisonnement qui ne renferme ces trois choses, ou en termes formels, ou de maniere qu'il est aisé de les y trouver; aussi les regles qui conviennent à l'un regardent également tous les autres, parce qu'elles sont fondées sur des principes généraux & invariables. Si en établissant ces regles on choisit pour exemples des raisonnements qui renferment ouvertement trois propositions, c'est pour les faire comprendre avec plus de facilité; mais après les avoir bien comprises, on les étend sans peine à tout le reste.

ARTICLE II.

Des Loix du Raisonnement.

AVANT de développer les loix du raisonnement, il est nécessaire de se rappeller ce que nous avons établi en parlant des propositions, que l'attribut d'une proposition affirmative n'étoit jamais pris dans toute son étendue, & qu'au contraire celui d'une proposition négative étoit toujours pris universellement, c'est-à-dire que dans l'une on ne joignoit avec le sujet qu'une partie des individus auxquels l'attribut convient, & que dans l'autre on séparoit du sujet toute la collection des individus de l'attribut. Il faut de plus exposer les principes qui servent de base au raisonnement.

Le premier est, que deux choses semblables à une troisieme sont semblables entre elles.

Le second, que deux choses dont l'une est semblable à une troisieme, & l'autre ne l'est pas, ne sont point semblables entre elles.

Le troisieme, que deux choses peuvent être semblables entre elles, ou ne pas l'être, quoiqu'elles ne soient pas semblables à une troisieme. L'évidence de ces principes dispense d'en donner la preuve; il ne s'agit plus que d'en faire l'application.

De ces principes il s'ensuit, 1°. qu'aucun terme ne doit être plus étendu dans la conclusion que dans les prémisses; ils ne sont unis ou ne sont séparés entre eux dans celle-là, que parce qu'ils avoient été unis ou séparés dans celles-ci: une union qui est l'effet de l'autre, doit y être proportionnée & avoir la même mesure. Si deux habits sont de même couleur ou de même étoffe qu'un troisieme, j'en conclurai bien qu'ils sont de même couleur ou de même étoffe entre eux, mais je ne pourrai pas en

conclure qu'ils ſont de même taille & de même forme.

2°. Qu'il ne doit y avoir que trois termes dans le raiſonnement ; s'il y en avoit davantage, le moyen terme ou le terme de comparaiſon ſeroit double, & alors les deux termes dont on cherche le rapport n'en ayant plus un ſemblable avec le même troiſieme, on ne pourroit plus prouver par là qu'ils ſe reſſemblent. Je ſuppoſe que la Seine ſoit de la même largeur que le Rhin, & que la Marne ſoit de la même largeur que le Rhône, eſt-ce une raiſon pour dire que la Seine & la Marne ſont de la même largeur ?

3°. Que le moyen terme doit être pris au moins une fois univerſellement, puiſqu'étant répété dans chaque prémiſſe, s'il étoit toujours pris particuliement, il ſeroit pris pour différentes parties du même tout, & par là il ſeroit équivalent à deux termes ; ce qui en introduiroit quatre dans le raiſonnement.

4°. Que les deux prémiſſes étant

affirmatives, la conclusion doit l'être aussi; dans deux prémisses affirmatives les deux termes ont été unis avec le moyen, dès-lors ils ne peuvent plus être séparés l'un de l'autre par une conclusion négative. Quand on a prouvé que toutes les passions troublent le repos de l'homme, & que l'ambition est une des passions, il n'est plus permis de douter qu'elle ne trouble le repos.

5°. Que de deux prémisses négatives on ne peut tirer aucune conclusion: Paris & Londres ne ressemblent point à Madrid; que s'ensuit-il de là ? qu'ils se ressemblent ? point du tout; ils peuvent être différents l'un de l'autre, & être en même temps différents de Madrid. Qu'ils ne se ressemblent pas ? point du tout encore; ils pourroient se ressembler l'un à l'autre, & être très-différents de Madrid. C'est-là ce qui arrive dans tous les raisonnements dont les prémisses sont négatives.

Il y a pourtant des raisonnements excellents, & qui paroissent tout-à-

fait négatifs. En voici un : *quand on n'a point d'amis, on n'est pas heureux ; les hommes faux & trompeurs n'ont point d'amis : ainsi les hommes faux & trompeurs ne sont pas heureux.*

La seconde proposition a tout l'air d'une proposition négative ; elle l'est en effet, si on la regarde comme isolée & ne faisant pas partie du syllogisme ; mais dès qu'elle en est membre, elle devient affirmative, & voici comment. Hors du syllogisme la particule négative de cette proposition est jointe à la copule, & produit une négation ; dans le syllogisme cette même particule n'est plus jointe à la copule, mais elle fait partie de l'attribut, & c'est comme si l'on disoit, *les hommes faux & trompeurs sont ceux qui n'ont point d'amis.* En effet, ces paroles *n'avoir point d'amis*, prises toutes ensemble, sont le moyen terme du raisonnement, & le sujet de la premiere proposition ; par conséquent elles doivent aussi être toutes employées pour le moyen terme dans la seconde proposition dont elles

sont l'attribut ; la particule négative qui s'y trouve fait donc partie de cet attribut, & ne tombe pas sur la copule. Par-là la proposition change de qualité, le rapport qu'elle doit avoir avec l'autre prémisse, la rend affirmative ; elle seroit toute différente si elle n'avoit pas ce rapport.

6°. Que l'une des prémisses étant négative, la conclusion doit l'être également. Quand l'une des prémisses est négative, & que l'autre ne l'est pas, l'un des termes est joint avec le moyen, & l'autre en est séparé : ils ne peuvent donc être joints ensemble en vertu de ces différents rapports qu'ils ont avec un troisieme. De deux portraits l'un ressemble à l'original, l'autre ne lui ressemble pas ; j'en conclurai que les portraits ne sont pas semblables entre eux ; s'ils l'étoient, ils ressembleroient tous deux à l'original.

7°. Que l'une des prémisses étant particuliere, la conclusion l'est de même. Qu'arriveroit-il en la supposant générale ? Si elle est affirmative,

les deux prémisses le sont aussi ; cependant son sujet étant universel par la supposition, & le moyen terme devant l'être de son côté, il faut trouver deux termes universels dans les prémisses ; & comment cela se peut-il alors ? tous leurs attributs sont particuliers, puisqu'elles sont affirmatives ; l'un des sujets l'est par supposition, puisque l'une est particuliere. Si la conclusion est générale négative, c'est le même inconvénient ; ses deux termes sont universels, & doivent l'être dans les prémisses ; le moyen terme doit l'être aussi : il en faut donc trois dans les prémisses, & d'un autre côté il s'en trouve deux particuliers, puisque l'une est affirmative, & que l'autre est particuliere. Si l'on disoit qu'*il ne faut pas croire les imposteurs*, & qu'*il y a quelques historiens imposteurs*, pourroit-on en conclure que *tous les historiens sont indignes de croyance ?* Il est visible que dans cette conclusion le terme d'*historien* a plus d'étendue qu'il n'en avoit dans les prémisses. Si l'on disoit d'un

autre côté, qu'*aucun indiscret ne mérite la confiance d'un homme prudent*; & que *parmi les jeunes gens il y a quelques indiscrets*, en pourroit-on conclure qu'*aucun des jeunes gens ne peut mériter la confiance d'un homme prudent?* On voit encore que dans ce raisonnement le terme de *jeunes gens* est universel dans la conclusion, & particulier dans la mineure, c'est-à-dire, plus étendu dans l'une que dans l'autre. Il faut nécessairement que dans tous les cas la même chose arrive à l'un des termes qui sont dans la conclusion, ou que le moyen terme ne soit pas toujours pris avec autant d'étendue qu'il doit en avoir : on peut en faire l'expérience en essayant de faire des raisonnements qui soient bons, & dont la conclusion soit générale, tandis qu'une des prémisses est particuliere.

8°. Que de deux prémisses particulieres on ne peut rien conclure. Si elles sont toutes deux négatives, c'est le cas dont nous avons déja parlé; si elles sont toutes deux affirmatives, tous les attributs sont particuliers,

que je l'apprends & que je le montre. En parcourant tous les raisonnements imaginables, on se convaincra de plus en plus qu'il n'y en a aucun qui soit exact, dans lequel on ne trouve ces deux choses, une prémisse qui renferme la conclusion, & une prémisse qui déclare que la conclusion est contenue dans l'autre; il y a même bien des occasions où cette voie est la plus courte pour découvrir le défaut d'un raisonnement.

Il y a plusieurs especes de propositions; & elles peuvent être disposées de plusieurs manières différentes dans le raisonnement; c'est ce que l'on appelle *modes*: le moyen terme peut occuper quatre places différentes dans les prémisses, & il en résulte quatre figures. Dans l'une il est deux fois sujet, dans l'autre deux fois attribut; dans celle-ci sujet & attribut, dans celle-là attribut & sujet. Elles ont chacune leurs regles particulieres, qui ne sont qu'une application des regles générales.

Ainsi après avoir dit que le moyen terme

terme doit être pris au moins une fois universellement dans les prémisses, il n'y a personne qui ne devine que dans la figure où il est deux fois attribut, une des prémisses doit être négative, puisque sans cela le moyen terme seroit toujours pris particulierement; ensuite que la prémisse négative donnant une conclusion qui l'est de même, l'attribut de cette conclusion négative étant sujet de la majeure, dont le moyen terme est l'attribut, il faut que cette majeure soit générale, afin qu'un terme n'y soit pas moins étendu que dans la conclusion.

De ce qu'aucun terme ne doit être plus étendu dans la conclusion que dans les prémisses, il est évident que dans la figure où le moyen terme est deux fois sujet, s'il y a une proposition négative, ce ne peut être que la majeure, qui a le même attribut que la conclusion; que par conséquent la mineure doit être toujours affirmative. Il s'ensuit encore que la mineure étant toujours affirmative, son

attribut qui est particulier, doit l'être dans la conclusion dont il est le sujet, & qui par-là se trouve nécessairement particuliere.

Par la même regle dont nous venons de parler, on démontre aisément que dans la figure où le moyen terme est d'abord sujet, puis attribut, s'il y a une proposition négative dans les prémisses, ce ne peut être que la majeure, parce qu'alors elle a encore le même attribut que la conclusion, que par conséquent la mineure doit être toujours affirmative : de ce que la mineure est toujours affirmative, & que le moyen qui en est l'attribut n'est que particulier, il s'ensuit que la majeure dont il est le sujet, doit être générale ; autrement le moyen terme ne seroit universel dans aucune.

Enfin des deux regles générales que nous venons d'appliquer aux trois premieres figures, il s'ensuit que dans la quatrieme, où le moyen est d'abord attribut, ensuite sujet, si la conclusion est négative, son attribut qui est alors universel demande

que la majeure dont il est sujet, soit générale. Si la mineure est affirmative, son attribut qui est alors particulier, demande que la conclusion dont il est sujet, soit aussi particuliere. Si la majeure est affirmative, le moyen terme, qui en est l'attribut, exige que la mineure dont il est le sujet, soit alors générale, pour n'être pas toujours pris particulierement.

Dans tout raisonnement il faut distinguer avec soin deux choses, le conséquent, & la conséquence. Le conséquent est la proposition déduite des deux autres, la conséquence est la liaison entre cette conclusion & les deux prémisses d'où on la tire. Il y a des cas où le conséquent est faux, quoique la conséquence soit juste, & des cas où le conséquent est vrai, quoique la conséquence soit nulle. Quiconque diroit, *ce qui n'est pas limité est immense, l'Univers n'est pas limité, donc il est immense*, tireroit une conséquence juste, quoique le conséquent soit faux; il ne seroit pas pos-

sible de le nier, après avoir accordé les deux autres propositions dont il est la suite nécessaire. Mais si écrivant de Paris à quelqu'un qui est à Versailles, je lui disois, *vous êtes où je ne suis pas, je ne suis pas à Versailles, donc vous êtes à Versailles*, j'avancerois trois propositions vraies en elles-mêmes, & cependant je tirerois une mauvaise conséquence, parce que la conclusion n'est nullement liée avec les prémisses. Cette différence vient de ce que toute la bonté du raisonnement dépend de la forme, ou de l'enchaînement des propositions, & qu'une proposition fausse peut fort bien être enchaînée à d'autres, tandis qu'une vraie ne l'est pas toujours à celles auxquelles on la joint. Il n'y a rien de si commun que de voir mal défendre une bonne cause, & agir conséquemment à des principes erronés : c'est précisément la distinction que nous venons de faire sentir, & qui produit celle des esprits justes d'avec ceux qui ne le sont pas.

ARTICLE III.

Des différentes especes de Raisonnement.

NOUS avons mis le syllogisme à la tête de toutes les especes de raisonnements, parce qu'il est le principal, & que tous les autres peuvent s'y rapporter; mais il se divise lui-même en plusieurs sortes. Outre le simple, dont nous avons expliqué les regles, il y en a de composés, c'est-à-dire, dont les prémisses sont des propositions composées, & dont on peut tirer plusieurs conclusions : on en compte trois sortes, les *disjonctifs*, les *conditionnels*, les *copulatifs*.

Les disjonctifs sont ceux dont la majeure présente plusieurs parties; dont la mineure en exclut quelques-unes, & la conclusion retient les autres, ou dont la mineure en retient quelques-unes, & la conclusion exclut les autres; par exemple, on di-

soit pendant la maladie de Mgr. le Duc de Bourgogne : *ou les Médecins ou les Chirurgiens se trompent, ce ne sont pas les Médecins*, disoit l'un, *ce sont donc les Chirurgiens ; ce ne sont pas les Chirurgiens*, disoit l'autre, *ce sont donc les Médecins*. Ces syllogismes ne different pas des syllogismes simples pour la forme ; leur défaut vient presque toujours de la premiere proposition, qui doit être une disjonctive exacte, dont les parties n'admettent point de milieu ; aussi est-il fort commun de voir ces sortes de raisonnements défectueux par cet endroit.

Les syllogismes conditionnels sont ceux dont la majeure est une proposition conditionnelle, c'est-à-dire, telle que ses parties dépendent l'une de l'autre, & qu'il est nécessaire de les admettre toutes deux ou de les rejetter toutes deux. Ainsi raisonneroit un politique qui diroit : *si les Russes & les Autrichiens avoient agi de concert & de bonne foi, le Roi de Prusse n'auroit pas pu leur résister, le Roi de Prusse leur a resisté, ils n'ont donc pas*

agi de concert & de bonne foi; ou bien, *ils n'ont pas agi de concert & de bonne foi, il n'est donc pas étonnant que le Roi de Prusse leur ait résisté*. La vérité de ces syllogismes dépend de la liaison nécessaire & réciproque qui se trouve entre les parties de la majeure; l'une de ces parties s'appelle *antécédent*, l'autre *conséquent*; lorsqu'ils sont inséparables, la conclusion ne sçauroit manquer d'être juste.

Les syllogismes copulatifs sont ceux dont la majeure est une proposition copulative, dont on prend une partie dans la mineure, pour rejetter l'autre dans la conclusion; tel seroit ce raisonnement : *Une troupe ne peut pas être en même-temps en Westphalie & sur les côtes de France; la gendarmerie est sur les côtes de France, elle n'est donc pas en Westphalie* : ou bien, *la gendarmerie est en Westphalie, elle n'est donc pas sur les côtes de France*. On voit bien que la majeure de ces syllogismes étant négative, il faut absolument prendre une de ses parties dans la mineure,

& rejetter l'autre dans la conclusion.

L'Enthimême est un raisonnement composé d'une seule prémisse & de la conclusion ; l'autre prémisse est sous-entendue, & il est assez indifférent laquelle des deux on exprime ; c'est ainsi que dans la Fontaine la chauve-souris prise par les belettes se sauve par cet enthimême, *je suis oiseau, voyez mes ailes*, dans lequel on supplée aisément la proposition générale, *quand on a des ailes, on est oiseau.*

Le Dilemme est un raisonnement dans lequel la majeure a deux parties, dont chacune produit une conséquence également favorable ou désavantageuse ; on en trouve un bel exemple dans le Mahomet de M. de Voltaire, où Zopire parle ainsi à Omar, qui d'ennemi de Mahomet est devenu son Lieutenant.

S'il est un vrai Prophete, osas-tu le punir ?
S'il est un faux Prophete, ose-tu le servir ?

C'est comme s'il disoit: *ou Mahomet est un imposteur ou un faux Prophete ;*

dans le premier cas, *Omar qui eſt ſon diſciple, lui reſſemble ;* dans le ſecond, *Omar qui l'a combattu, ſe contredit lui-même en prenant ſon parti.* Cette ſorte de raiſonnement eſt fort embarraſſante pour celui contre lequel on l'emploie, parce qu'elle ne laiſſe que le choix des inconvénients ; mais pour lui donner toute ſa force, il faut que la propoſition principale ſoit une diviſion bien réguliere, il faut de plus que chaque partie de la diviſion ſoit néceſſairement liée avec la concluſion qu'on en tire : ainſi ce ſeroit mal raiſonner, que de négliger de demander une place en ſe diſant à ſoi-même : *ſi on la donne au mérite, il eſt inutile de ſolliciter, ſi on la donne aux ſollicitations, il eſt inutile d'avoir du mérite.* Il eſt poſſible qu'on la donne au mérite & à la recommandation tout-enſemble, & dans ce cas ni l'un ni l'autre n'eſt inutile. Le milieu qui ſe trouve entre les parties de la propoſition principale, empêche la liaiſon de ces parties avec la concluſion que l'on veut en déduire ; c'eſt

aussi par cet endroit que péche le raisonnement des Fatalistes qui disent : *si je dois périr dans cette maladie, j'aurai beau prendre des remedes, je n'en serai pas plus avancé ; si je ne dois pas périr, j'aurai beau ne rien faire, je n'en serai pas plus mal ;* ils ne réfléchissent pas que leur guérison ou leur mort est peut-être attachée à l'observation ou à la négligence du régime & des remedes bien placés. Il seroit bien plus sûr de raisonner ainsi : *si je puis me guérir, ce ne peut être que par les remedes ; si je ne me guéris pas par-là, du moins je ne me serai pas abandonné moi-même.* On voit que ces dernieres conclusions sont mieux liées avec les propositions d'où on les tire, ou plutôt on voit qu'elles y tiennent véritablement, & que les premieres n'y tiennent point du tout.

L'Epichérême est une espece de raisonnement dans lequel chaque proposition est accompagnée de sa preuve ; comme si l'on disoit : *l'inquiétude détruit le bonheur, parce qu'elle ôte la tranquillité ; or l'ambition cause de*

l'inquiétude, parce qu'elle fait toujours craindre de tomber, par conséquent l'ambition détruit le bonheur. La belle harangue que Ciceron fit pour Milon, n'est autre chose qu'un Epichérème; elle se réduit à dire, qu'il est permis à un homme d'en tuer un autre qui lui tend des embûches, & à le prouver par toutes les raisons que fournit le droit naturel; à dire que Clodius avoit dressé des embûches à Milon, & à le prouver par des faits avérés & incontestables; d'où l'Orateur conclut que celui pour lequel il plaide, est innocent du crime dont on l'accuse. On en peut dire autant de tous les discours, & même de tous les Livres bien faits.

La derniere espece de raisonnement s'appelle *sorites*. C'est une suite de propositions enchaînées par forme de gradation, de maniere que l'attribut de la premiere devient le sujet de la suivante, & ainsi des autres jusqu'à la conclusion qui renferme le sujet de la premiere proposition & l'attribut de la der-

niere : par exemple, on peut dire ; *dans un livre il y a plus de lettres que de mots, plus de mots que de lignes, plus de lignes que de pages, plus de pages que de feuillets, & par conséquent il y a plus de lettres que de feuillets.* C'est par un raisonnement semblable que Thémistocle prouvoit que son fils pouvoit tout dans la Grece : *Mon fils*, disoit-il, *peut tout sur sa mere, sa mere peut tout sur moi, je peux tout sur les Athéniens, les Athéniens peuvent tout dans la Grece ; par conséquent mon fils peut tout dans la Grece.* Il n'est pas difficile de décomposer ce raisonnement & de le réduire à une certaine quantité de syllogismes simples ; cette réduction même n'est pas nécessaire pour appercevoir la vérité ou la fausseté de la conclusion ; elle cesse d'être juste pour peu qu'il y ait dans le cours du raisonnement une seule proposition qui ne soit pas liée avec celle qui la précéde, ou avec celle dont elle est suivie.

ARTICLE IV.

Des Sophiſmes.

CE n'eſt pas aſſez de ſçavoir comment on raiſonne bien, il faut encore ſçavoir les différentes manieres de raiſonner mal, que l'on nomme autrement *ſophiſmes*, ſoit pour les éviter ſoi-même, ſoit pour les découvrir dans les autres, & leur faire ſentir qu'on les découvre. Il y en a de pluſieurs ſortes.

La premiere conſiſte dans l'équivoque ou jeu de mots, c'eſt-à-dire à donner à l'un des termes de la concluſion un ſens différent de celui qu'il a dans les prémiſſes; c'eſt ainſi que dans la comédie du Bourgeois Gentilhomme, le maître de muſique & le maître de danſe prouvent l'excellence & la néceſſité de leur art. *Il n'y auroit jamais*, dit l'un, *ni guerres ni diviſions parmi les hommes, s'ils pouvoient s'ac-*

corder entre eux ; or la ſcience des accords c'eſt la muſique ; donc la muſique eſt néceſſaire aux hommes. Pour réuſſir dans le monde, dit l'autre, *il faut éviter les faux-pas ; or c'eſt par la danſe que l'on apprend à les éviter ; c'eſt donc l'unique moyen de ſe bien conduire & de réuſſir.* Cette eſpece de ſophiſme eſt trop groſſiére pour l'employer ſérieuſement & de bonne foi ; on ne peut tout au plus s'en ſervir que par forme de plaiſanterie, & ſans autre deſſein que de s'amuſer ou de divertir les autres : eſpérer de convaincre ou perſuader par-là, ce ne ſeroit pas faire des dupes, ce ſeroit plutôt l'être ſoi-même.

La ſeconde conſiſte à prouver autre choſe que ce qu'il faut prouver ; par exemple, un Auteur moderne a prétendu que l'uſage de la rime étoit nouveau ; un autre a cru le réfuter en aſſurant que les Grecs avoient toujours mis beaucoup d'harmonie & de cadence dans leur poéſie, que même avant Hérodote c'étoit leur maniere d'écrire l'hiſtoire : quel rapport y a-t-il

entre l'harmonie ou la mesure cadencée, & la rime ou le retour des mêmes sons ? C'est comme si on faisoit marcher des troupes du côté des Alpes pour combattre un ennemi qui seroit vers les Pyrénées.

Il n'est rien de si ordinaire que de raisonner ainsi ; dans la plûpart des contestations on perd de vue le véritable point qu'il faudroit examiner, & faute d'en convenir ou de se le rappeller, on s'écarte de côté & d'autre, on tire des conséquences que chacun a droit de désavouer ; on dispute long-temps sans s'entendre, & l'on est d'accord aussitôt que l'on s'est entendu. C'est aussi le défaut dans lequel tombent ceux qui attribuent à d'autres des principes ou des opinions qu'ils n'ont pas, pour se faire un mérite & un plaisir de les combattre. A force de subtiliser on parvient quelquefois à faire prendre le change à ceux à qui on parle, & à moins d'être extrêmement sur ses gardes, on se trouve en contradiction avec soi-même pour avoir accordé quelque chose

dont on n'a pas d'abord prévu toutes les conséquences.

La troisieme est la pétition de principe, où l'on apporte en preuve la chose même que l'on a entrepris de prouver. Il y a eu un Philosophe qui raisonnoit ainsi pour démontrer que l'unité est un nombre: *ce qui étant ajouté à un nombre le rend plus grand, ce qui en étant ôté le rend plus petit, est de même nature que ce nombre: or telle est l'unité; donc elle est nombre*: c'étoit supposer manifestement ce qu'il falloit démontrer. Les plus grands hommes ne sont pas exempts de ce défaut, sur-tout ceux qui se livrent à l'esprit de systême. C'est ainsi que Leibnitz a cru prouver que parmi tous les êtres possibles il n'y en avoit pas deux parfaitement semblables, parce qu'alors Dieu n'auroit pas une raison suffisante pour tirer l'un du néant, & y laisser l'autre. C'est ainsi que Mallebranche a prétendu que nous voyons tout en Dieu, en supposant gratuitement que les essences particulieres ne sont autre chose qu'une portion

portion de l'essence divine. Cette maniere de raisonner est fort commune; on se sert souvent, pour établir une proposition, d'autres propositions qui disent la même chose en des termes différents.

La quatrieme est le cercle vicieux dans lequel on prouve deux choses l'une par l'autre, comme si l'on disoit d'un côté: *tout ce qui est étendu nécessairement a des parties sans fin, or la matiere est nécessairement étendue, donc elle a des parties sans fin*; & si l'on disoit en même temps: *tout ce qui a des parties sans fin est étendu par sa nature, or la matiere a des parties sans fin, donc par sa nature elle est étendue.* Il faut cependant observer que le cercle n'est plus vicieux lorsque chaque partie peut être démontrée d'une autre façon indépendamment de l'autre partie. Ainsi on prouve l'existence de Dieu par la création du monde, & la création du monde par l'existence de Dieu, sans tomber dans le cercle vicieux, parce que chacune de ces vérités peut se prouver séparément. La

Géométrie fournit de-même plusieurs propositions qui se servent réciproquement de démonstration, & qui néanmoins sont rigoureusement démontrées.

La cinquieme consiste à prendre pour cause ce qui ne l'est pas, ou à regarder comme essentiel ce qui ne convient que par accident. Il est arrivé quelque malheur dans un Empire, ou à un Prince, dans le temps qu'une Comete a paru; de-là toutes les Cometes ont été regardées comme autant de présages sinistres. Combien encore d'esprits foibles ont une confiance aveugle dans des remedes & des secrets qui ont réussi par hazard, ou se laissent effrayer par des prédictions de Charlatan, parce que quelques-unes ont été suivies & justifiées par des événements que l'auteur n'avoit pas en vue, & qu'à coup sûr il ne pouvoit pas deviner! La même façon de raisonner fait attribuer à une chose bonne en elle-même, ce qui vient de l'abus que l'on en fait. Ne seroit-il pas ridicule & absurde de

condamner l'usage de croire plusieurs témoins qui déposent contre un coupable, parce qu'il s'en est trouvé d'assez méchants pour accuser des personnes innocentes ?

La sixieme est de donner dans la conclusion un sens rélatif à un terme qui avoit un sens absolu dans les prémisses : par exemple, si l'on disoit que *Rousseau étoit bon Poëte, que Rousseau étoit Poëte comique, & que par conséquent c'étoit un bon Poëte comique* : un tel défaut dans le raisonnement est trop palpable pour être bien commun.

On doit porter le même jugement de la derniere sorte de sophisme dont nous allons parler. Elle consiste à séparer dans la conclusion des choses qui étoient unies dans les prémisses, ou à unir des choses qui étoient séparées ; ce qui s'appelle en d'autres termes, passer du sens composé au sens divisé, ou bien du sens divisé au sens composé : tel seroit ce raisonnement. *Il est impossible que ce que je vois ne soit pas tel que je le vois, je vois le*

plus beau temps & le Ciel le plus serein ; donc il est impossible que le temps ne soit pas beau, & que le Ciel ne soit pas serein. Tel seroit encore celui-ci : *telle personne se promene, telle personne peut être assise, donc on peut se promener étant assis.* Dans le premier exemple, de ce qu'une chose est nécessairement jointe à une autre, on conclut qu'elle est est nécessaire en elle-même, ce qui est faux ; dans le second, de ce que deux choses sont possibles séparément, on conclut qu'elles sont possibles en même temps ; ce qui n'est pas moins absurde.



CHAPITRE QUATRIEME.

De la Méthode.

ON peut appeller en général la *Méthode*, l'art de disposer ou d'arranger ses connoissances d'une manière propre à nous procurer celles qui nous manquent, ou à communiquer celles que nous possédons ; il vaut peut-être mieux ne pas sçavoir une chose, que de ne pas la sçavoir bien, & c'est ne la pas sçavoir bien, que de la sçavoir sans ordre. Cet ordre peut s'observer de deux façons, ou en décomposant un objet & en examinant successivement toutes les parties qu'il renferme, ce qui est l'*analyse*; ou en considérant chaque partie, & formant par leur union l'objet total, ce qui s'appelle *synthèse*.

Dans l'une, qui sert ordinairement à résoudre les questions & les problêmes, il faut être fort attentif à bien

saisir le véritable état de la question; à n'omettre aucune des conditions essentielles à la chose proposée, à les bien séparer de celles qui sont ou peuvent être inutiles, à bien distinguer ce qu'il y a de connu, & les signes véritables auxquels on peut reconnoître ce que l'on cherche. Par exemple, on demande comment le Flûteur automate de M. de Vaucanson pouvoit jouer des airs & rendre des sons modulés. Pour résoudre cette question, on examine quels sont dans l'homme les organes qui forment le son, quelle est leur forme & leur disposition, quel est le mouvement & le jeu de ces organes propre à former les sons; quel est le mouvement & le jeu propre à former les sons de la flûte; comment on peut donner à une portion de matière la même forme, lui imprimer le même mouvement & le même jeu. Après avoir examiné ces différentes circonstances, on voit que le méchanisme qui s'observe dans l'homme, peut s'introduire dans une statue, avec cette dif-

férence, que dans l'homme le principe du mouvement est naturel, & que dans la statue il ne l'est pas. On en peut dire autant de l'automate qui digere : ceux qui sont versés dans l'anatomie connoissent l'action de l'estomac & des visceres dans la digestion ; ils voient par là la possibilité de produire le même effet à l'aide du mouvement & des liqueurs. Mais malgré cette possibilité spéculative, l'exécution réelle n'en est pas moins un prodige d'industrie.

Dans l'autre, qui sert plus ordinairement aux découvertes, on examine des vérités particulieres, on les rapproche les unes des autres, & par là on rémonte à une vérité ou une proposition générale. Par exemple, un Astronome observe le globe de la lune ; à l'aide de son télescope il voit un corps opaque & solide, dans lequel il découvre des bois, des montagnes & plusieurs autres choses semblables qui se trouvent dans celui que nous habitons ; il conclut de là

que la lune peut être habitée ainsi que la terre.

Dans ces deux méthodes il importe extrêmement de ne rien admettre qui ne soit bien clairement prouvé, de ne passer d'une vérité à une autre qu'après s'être bien assuré de leur liaison & de leur rapport, & de prendre en remontant les mêmes précautions qui ont été prises en descendant. Si je voulois prouver que Louis XV est de la famille de saint Louis, je serois obligé de vérifier les mêmes faits & de suivre la même marche, soit que je voulusse commencer par saint Louis & finir par Louis XV, soit que je voulusse rétrograder depuis Louis XV jusqu'à saint Louis.

Ce qui est indispensable dans les Ouvrages de science & d'érudition, ne l'est pas moins dans les Ouvrages d'esprit & de goût : leur solidité, peut-être même leur véritable agrément, dépend de l'ordre & de l'enchaînement des choses que l'on y présente, de la distribution des parties, de la liaison des idées, du passa-

ge bien ménagé d'un mouvement ou d'une vérité à une autre, en un mot de l'assortiment & de l'ensemble du tout. Il n'y a pas jusqu'aux conversations & aux entretiens où il est possible de suivre une méthode, en allant toujours au but par le chemin le plus court & le plus simple. Pour cela il ne faut rien supposer, rien avancer, rien admettre, qui ne soit d'une évidence sensible ou d'une vraisemblance reconnue; il faut bien expliquer ce qu'est chaque chose, & ce que signifie chaque terme, exposer tous les sens dont il est susceptible, & marquer exactement celui auquel on s'arrête; bien faire sentir toutes les branches dans lesquelles une proposition se partage, en suivre & en démêler toutes les ramifications, & par là mettre chaque chose à la place qui lui convient. Je me suppose, par exemple, introduit dans le laboratoire d'un Alchymiste; voici comment je m'y prendrai pour le dégoûter de son fourneau & de sa chimère; Vous vous flattez de faire de

l'or ; qu'entendez-vous par faire de l'or ? est-ce tirer d'un morceau de matière les parties d'or qui y sont contenues ? Non sans doute. Est-ce changer en or les parties qui n'en sont pas ? Mais avant d'espérer ce changement, vous êtez-vous bien convaincu que l'or n'est pas un corps simple & élémentaire, c'est-à-dire, homogéne & immuable ? & quand bien même il ne différeroit des autres corps que par la forme, sur quel fondement croyez-vous trouver la forme nécessaire pour cette transmutation ? Elle dépend à coup sûr, selon vous, d'un certain degré de mouvement que vous cherchez ; avant d'y atteindre il y a une infinité de dégrés de mouvement qui se présenteront à vous, & qui ne produiront pas ce que vous désirez. Je vais encore plus loin, j'admets pour un moment avec vous la possibilité réelle de cette découverte, je vous en donne même le secret ; les ingrédients, les préparatifs, les opérations, les dangers ne vous coûteroient-ils pas autant & plus

que vous ne tireriez du succès le plus brillant & le plus avantageux? Calculez donc votre temps, votre peine, votre dépense, & le résultat de ce calcul sera d'éteindre le feu qui consume vos richesses & votre santé. Après avoir ainsi analysé cette proposition, *qu'il n'est pas possible de faire de l'or*, je pourrois reprendre d'une autre façon, & la démontrer syntétiquement. Voyez, dirois-je, depuis combien de temps, & combien de gens travaillent & se ruinent à chercher le dégré de mouvement nécessaire pour donner à la matière la forme qui constitue l'or; parmi cette quantité prodigieuse de changements qu'elle a éprouvés, aucun n'a approché de l'état où il faut la réduire pour qu'elle soit ce que l'on appelle de l'*or*. Il faut donc croire que ce n'est pas la forme extérieure qui rend l'or ce qu'il est; il y a donc dans les parties de ce métal quelque chose d'immuable, & sur lequel nous n'avons aucun pouvoir; il est donc inutile & par conséquent ridicule de prétendre en changer la

nature. On voit bien que pour réfuter l'Alchymiste de ces deux façons, je le fais toujours parcourir le même espace, soit en commençant par un échelon, soit en commençant par l'autre, & que je ne change rien aux deux termes, ni à celui d'où je pars, ni à celui où je veux le conduire.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est d'avoir une méthode sûre & constante dans les principes que l'on admet & les connoissances que l'on acquiert. L'Auteur de la nature a donné à tout le monde les moyens d'en acquérir; ses bienfaits, quoique inégalement distribués, sont universels; l'usage que l'on en fait ne l'est pas, & il est peu de personnes qui sçachent mettre en œuvre les facultés dont elles jouissent. Au moment que la raison d'un enfant vient à se développer, combien de choses dont il se trouve déja instruit! ses idées s'étendent & se multiplient chaque jour, ou plutôt à chaque moment; elles sont bonnes en elles-mêmes, mais la combinaison qu'on lui en fait faire

ne l'est pas toujours : passant tour à tour de la lumiere aux ténebres, les objets qu'il voit briller, s'évanouir & reparoître autour de lui, lui inspirent alternativement de la confiance & de l'étonnement. Cet arrangement est de la nature ; il est bien, & continueroit de l'être, si les hommes n'y mettoient pas du leur ; les ténebres par elles-mêmes n'offrent qu'un état doux & paisible ; les nourrices y transportent des idées étrangeres, telles que des spectres, des phantômes ; tout se bouleverse aussitôt dans la tête de cet enfant, où il se fait un amas bizarre & faux de choses qui ne doivent pas aller ensemble, & par là ce qui étoit destiné à réparer les forces, à suspendre l'usage des sens, à calmer l'ame, la tourmente, l'agite & la fatigue sans cesse par la vivacité des sentiments qui s'y réveillent.

A mesure que l'homme avance en âge, il se rend lui-même le mauvais service qui lui a été rendu dans son enfance. La curiosité le fait courir après de nouvelles connoissances, la pré-

cipitation le fait tomber dans de nouvelles erreurs ; il veut sçavoir, il amasse indifféremment toutes sortes d'idées & de jugements, & faute de les choisir avec discernement, ou plutôt de les disposer en ordre, il accumule des richesses qui lui deviennent inutiles, & souvent même dangéreuses ; avec un peu de travail & de soin il posséderoit un trésor précieux ; mais partagé entre les devoirs, les plaisirs & les affaires, il néglige la plus essentielle : il s'occupe de tout, excepté de lui-même, & fermant les yeux sur un dérangement d'autant plus à craindre qu'insensiblement il s'étend à tout, il s'accoutume à confondre l'utile avec le nécessaire, l'accessoire avec le principal, & finit par mettre quelquefois de niveau la plus légere bienséance avec la plus étroite obligation. Une petite réforme pourroit épargner toutes ces méprises ; il ne s'agit que de distribuer ses principes & ses connoissances en différentes classes, & d'attacher à chacune de ces classes une espece d'étiquette

pour en désigner le rang & la valeur. Nous allons en dire quelque chose, & ce que nous dirons sur la théorie, pourra servir de modele pour arranger les maximes de conduite que ce n'est pas ici le lieu de traiter.

Toutes nos connoissances se réduisent à ce qui se passe au dedans de nous, & à ce qui se passe au dehors; au dedans de nous on trouve les sensations qui nous apprennent l'état de notre ame & la manière dont elle est affectée, comme le froid & le chaud, la joie & la douleur; au dedans de nous on trouve encore les idées qui sont autant d'images des objets distingués de notre ame, & des rapports de ces objets. Quoique ces connoissances ne soient pas les mêmes, elles sont également certaines, & on peut leur donner à toutes le nom de *connoissances métaphysiques*; quelque chose qui arrive, quelque supposition que l'on fasse, je ne sçaurois me tromper sur ce que je sens & ce que je vois; on aura beau me disputer & me contredire, on

ne me persuadera jamais que le chagrin qui trouble mon ame, n'existe pas dans elle ; & que le tableau que mon esprit se forme, n'existe pas dans lui : le soutenir, ce seroit prétendre que la même chose peut être & ne pas être en même temps. Quoique nous soyons quelquefois dans l'indécision sur ce que nous voyons & ce que nous voulons ; quoique nous jugions de certains objets tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, parce que les différentes faces de ces objets font sur nous des impressions différentes, chacune de ces impressions est cependant très-marquée : je ne sçais pas à quoi je me déterminerai finalement, mais je sçais à chaque instant ce que je veux & ce que je ne veux pas ; ce que je crois voir, mes yeux ne le voient pas toujours, mais mon esprit le voit, & c'est pour moi comme s'il existoit réellement. De là l'opinion commune & bien fondée, qu'un homme est heureux aussitôt qu'il croit l'être ; cette infaillibilité convient également aux idées des rapports

rapports entre les nombres & les figures que renferment les mathématiques: on y marche toujours au milieu d'une foule de vérités lumineuses, dont l'éclat dédommage bien ceux qui s'y livrent, des plaisirs des sens au dessus desquels ils s'élevent. Quoique la foiblesse des hommes & des instruments n'ait pas permis d'atteindre dans la pratique à cette précision rigoureuse qui est inséparable de la théorie, on reconnoît néanmoins sans peine combien l'application, toute imparfaite qu'elle est, procure d'avantages à la société par rapport à la navigation & au commerce que l'astronomie a rendus plus sûrs, par rapport aux travaux que la méchanique a rendus plus faciles, par rapport aux héritages & aux possessions que l'arpentage a mieux fixés; en un mot par rapport aux arts utiles & agréables, qui font tous les jours de nouveaux progrès. Toutes les idées & les connoissances qui regardent ces sortes d'objets, ont un double aspect; tandis que l'esprit les considere dans

un état d'abſtraction, & ſans y joindre aucune qualité ſenſible, comme la blancheur, la chaleur, &c. ou dans un état de ſimple poſſibilité, ſans faire mention de leur exiſtence, ce ſont des connoiſſances métaphyſiques, & par conſéquent exemptes de toute erreur; lorſque l'eſprit veut revêtir ces objets de qualités ſenſibles, ou les regarder comme exiſtants, alors ce ſont des connoiſſances de la ſeconde claſſe, que j'appelle *connoiſſances phyſiques.*

Je reſpire un parfum délicieux, j'entends une voix mélodieuſe, je goûte des mets exquis; je ſuis bien certain que mon ame eſt affectée de la manière du monde la plus agréable; ſuis-je certain, & puis-je me répondre d'autre choſe que de l'impreſſion que je ſens? Il y avoit à Athenes un fou qui étant ſeul au Théâtre, croyoit voir & entendre jouer les plus belles pieces. En rêvant, on ſe perſuade ſouvent faire ou éprouver mille choſes qui ſont ſans fondement. Il eſt arrivé que des per-

ſonnes dont on avoit coupé le bras, ſentoient la même douleur que ſi l'amputation n'eût pas été faite. Tout le monde ſçait qu'un bâton plongé dans l'eau, paroît briſé, & tout le monde ſçait qu'il ne l'eſt pas. Dans le fond, plus je réfléchis, plus j'examine, moins je vois une liaiſon néceſſaire entre les impreſſions que je ſens en moi-même, & les objets que je ſuppoſe au dehors. Ces objets n'en peuvent être tout au plus que l'occaſion, & perſonne n'ignore qu'un Etre tout-puiſſant peut produire immédiatement & ſans occaſion tout ce qu'il veut dans un être qui lui eſt ſoumis par une dépendance abſolue & univerſelle. Me voilà donc tout d'un coup réduit aux ſeules ſenſations & aux ſeules idées; j'exiſte, jepenſe, je veux, je conçois qu'une pyramide eſt le tiers d'un priſme de même baſe & de même hauteur : y a-t-il jamais eu des priſmes & des pyramides ? J'ai cru qu'en allant à la chaſſe je voyois voler autour de moi des perdrix & des faiſans, courir des cerfs & des

ſangliers; qu'en me promenant à Verſailles ou à Saint-Cloud, j'étois dans le plus beau château, dans les plus belles allées, dans les plus beaux boſquets, dans le ſéjour de l'agrément & de la grandeur : Quel égarement ! peut-être de tous ces objets enchanteurs dont je parois environné, n'y en a-t-il aucun qui ſoit réel : peut-être ſuis-je le ſeul exiſtant, peut-être même n'y a-t-il en moi d'exiſtant que le ſentiment & l'image de tout ce que j'ai cru appercevoir : je dis, peut-être, pour marquer que je n'aſſure pas que cela eſt ainſi, ni que cela eſt autrement; cependant il importe de chercher quelque moyen de ſçavoir au juſte à quoi s'en tenir; voici le moment de bien conſulter ſes idées, & d'en tirer parti.

Les impreſſions que je ſens ne viennent pas de moi, puiſque je fais de vains efforts pour en écarter quelques-unes, & pour en conſerver d'autres. L'être qui me cauſe ces impreſſions, & qui ne me donne pas le pouvoir d'en diſpoſer à mon gré, ſe pro-

pofe un but quand il les excite en moi, & ce but ne fçauroit être de me jouer, de me tourmenter à pure perte; à l'approche du feu, mon premier mouvement eft quelquefois d'avoir peur & de réculer; à la vue d'autres objets, mon premier mouvement eft d'être bien aife, & de vouloir approcher : pourquoi cette différence de mouvements? Si j'étois un être feul & fimple, il feroit bien fingulier que fans caufe & fans raifon je fuffe fujet à ce mêlange & à cette alternative bizarre de frayeurs & de defirs. Je ne puis concilier cette idée avec celle que je me forme de l'Etre tout-puiffant & fage qui produit en moi ces fentimens & ces impreffions; fans doute il a voulu m'avertir qu'il y a hors de moi des êtres qu'il faut que je cherche, & d'autres qu'il faut que j'évite : un tel avis porte avec lui-même fa certitude & fon utilité. Si je me trompe, c'eft fur la foi d'un garant auquel je dois me fier; ce n'eft pas moi qui me décide à croire & à juger, c'eft lui qui m'y

porte, ou plutôt qui m'y force d'une manière à ne pouvoir ni réſiſter ni varier. Quelque choſe que je faſſe, je ne ſçaurois m'empêcher de frémir au bruit d'un éclat de tonnerre, & de ſourire à la vue d'un objet qui me plaît, & quand bien même je pourrois me corriger ſur chaque choſe en particulier, il m'eſt impoſſible de réformer mon jugement ſur le général. Je ne puis donc m'en prendre à moi-même s'il y a de l'illuſion; & comme il faudroit l'attribuer à l'Etre ſuprême, qui par ſa nature en eſt incapable, je me tiens ſûr qu'il n'y en a point, & qu'il ne peut y en avoir.

Par ce raiſonnement je vois s'evanouir le ſonge dans lequel je craignois d'être enſéveli; la vérité reprend ſa place & ſes droits dans mon eſprit; elle ramene avec elle tous les objets dont je m'étois cru privé un moment: ni le ſpectacle de la nature, ni la lecture des livres utiles & agréables, ni l'entretien des perſonnes ſçavantes & aimables, ne ſont plus pour moi des chimères, je jouis de

mes sens & de mes organes, j'ai retrouvé mes amis, mes parents, ma société, tout ce qui m'entouroit; & quand bien même quelques-unes des impressions que je sens, pourroient être un instant inutiles & trompeuses, je ne me persuaderai jamais qu'elles puissent l'être continuellement.

Il n'y a nulle comparaison entre nous, & ce fou d'Athenes dont l'imagination blessée se représentoit des êtres fantastiques. Il étoit seul de son espece; une partie de ses sens pouvoit le détromper sur ce qu'il croyoit appercevoir par les autres; la différence qu'il y avoit entre lui & ses concitoyens, devoit le faire soupçonner qu'il étoit atteint de quelque maladie, que sa machine ou son esprit étoit altéré, & cette idée seule, s'il avoit eu un instant l'usage de la raison, étoit un moyen suffisant pour le désabuser. Pour nous, plus nous réfléchissons sur nos impressions & le jugement qui en est la suite, plus nous sommes portés à nous confir-

mer dans ce jugement ; tous les hommes sont affectés de même, tous pensent de même sur la cause ou l'occasion de ce qui les affecte ; cet accord général, indélibéré, permanent, s'il nous trompoit, annonceroit dans toute l'espece humaine une altération ou un défaut qui retomberoit sur le Créateur, & compromettroit tout ensemble sa sagesse, sa justice & sa bonté.

Il n'est pas douteux que l'illusion des songes nous affecte quelquefois aussi vivement que la réalité des objets, mais ce prestige n'est que passager, & se trouve détruit à l'instant du réveil. Quelque frappé que l'on ait été par l'enchantement, la réflexion fait bientôt revenir à soi, & en faisant de sang froid la comparaison de ces deux états, de leur durée, de leurs circonstances, de leur ordre, de leur suite, il n'est personne qui ne se rende compte à soi-même du peu de fond qu'il faut faire sur l'un, & de la confiance qu'il est permis & même raisonnable d'avoir en l'autre.

L'exemple de la douleur sentie après le bras coupé, & du bâton qui paroît brisé dans l'eau, prouve bien qu'il ne faut pas toujours s'en tenir au témoignage d'un seul sens, ou à la premiere impression, parce qu'il est possible de se tromper dans tel cas particulier, & sur tel ou tel objet: encore cette erreur est-elle sans conséquence & de peu de durée; il est aisé de s'en tirer, soit en consultant les autres sens, qui ne seront pas toujours d'accord avec le premier, soit en réfléchissant sur toutes les circonstances de l'impression qui a été faite; au contraire, lorsque tout porte à croire ce que l'on a cru d'abord, & que rien n'en détourne, comment ne pas se livrer sans crainte à un penchant qu'il seroit inutile de combattre, & qui est le même dans tous les hommes?

Il n'y a pas à la vérité une liaison nécessaire entre les impressions qui sont dans nous, & les objets qui les excitent; il est très-possible que l'Etre suprême qui agit sur nous, y pro-

duise sans occasion ce que nous éprouvons; mais il n'est pas possible qu'il nous porte d'une manière aussi vive, aussi constante, aussi peu volontaire, à juger que ces impressions sont occasionnées par quelque chose qui est au dehors; notre jugement devient alors autant son ouvrage que le nôtre; sa vérité, sa sagesse, sa bonté sont intéressées à nous garantir de l'erreur; il se manqueroit à lui-même en nous tendant un piége, sans fournir les moyens de ne pas y tomber.

Cette vérité générale & incontestable, qu'il existe hors de moi quelque chose, & même plusieurs choses, ne m'apprend pas avec une égale certitude qu'il existe tel ou tel objet en particulier; pour en être sûr, il faut plusieurs conditions; lorsqu'elles se trouvent réunies ensemble, il ne me reste plus aucun doute, & comme je suis entraîné malgré moi par la force de leur témoignage, s'il étoit illusoire, l'illusion viendroit encore de l'Etre suprême, qui ne me laisse

pas le pouvoir de refuser mon consentement.

La premiere condition est, que les organes ne soient pas naturellement viciés ou altérés par quelque accident; il y a des maladies qui donnent à tous les objets la couleur du visage du malade; il y a une multitude de défauts qui peuvent affoiblir le témoignage de chaque sens en particulier; il faut alors s'en défier, & il est aisé de reconnoître ces défauts, soit par la douleur dont ils sont accompagnés, soit par la différence qu'ils mettent entre nous & le reste des hommes, soit enfin par l'impression uniforme qu'ils reçoivent de tous les objets dont la variété peut nous être connue d'ailleurs: ainsi ceux dont les yeux font paroître tout jaune, doivent sentir ou avoir senti dans eux-mêmes une indisposition réelle, un dérangement douloureux; & ils doivent moins se croire eux-mêmes que les autres, qui s'accordent unanimement à distinguer plusieurs couleurs.

La seconde, est qu'il y ait une proportion exacte, soit de distance, soit d'analogie, entre l'organe & l'objet qu'il fait appercevoir: cette proportion n'existe pas, ou est détruite; toutes les fois qu'en changeant quelque chose d'extérieur, l'objet ne paroît plus tel qu'il paroissoit auparavant. Au premier coup d'œil on juge que les étoiles sont plus petites que le soleil, & qu'un ciron ne différe pas d'un grain de sable; avec le secours d'un télescope il est facile de se convaincre que les étoiles sont bien plus grandes ou du moins plus éloignées que le soleil, & avec le secours d'un microscope il est facile de distinguer le grain de sable, du petit animal qui étoit imperceptible.

La troisieme, est que le témoignage des sens soit constant & invariable; si j'ai été ébloui par une lueur momentanée sur laquelle je n'ai pas eu le temps de fixer mon attention; si mon oreille a été frappée d'un son passager que je n'ai pu examiner, ce n'est pas assez pour assurer que j'ai

vu un éclair & entendu le tonnerre ; il faudra donc suspendre mon jugement jusqu'à ce que j'aie éprouvé plusieurs fois la même chose ; après cette répétition j'aurai droit d'être persuadé de ce qui se passe hors de moi, & de l'affirmer.

La quatrieme est, que tous les sens s'accordent autant qu'il est possible à déposer la même chose, ou au moins que le témoignage de l'un ne soit pas contredit par le témoignage de l'autre ; si l'on me présente, par exemple, une orange de cire bien travaillée, je ne croirai pas sur le témoignage de mes yeux que c'est une orange véritable, l'odorat, le goût, le toucher me convaincroient bientôt du contraire ; on peut de même par le toucher découvrir sans peine qu'un bâton qui est plongé dans l'eau, n'est pas brisé, quoiqu'il paroisse l'être.

Enfin il faut que le témoignage des sens ne soit pas contredit par la raison, c'est-à-dire, qu'il n'annonce rien d'opposé aux idées pures & simples ; ainsi quand par impossible tous

les ſens dépoſeroient qu'il y a une partie égale au tout, je devrois n'y ajouter aucune foi, parce que je ſuis arrêté par une impoſſibilité évidente. Il faut donc, lorſqu'il s'agit de quelque choſe d'extraordinaire & de ſingulier, prendre le temps de peſer mûrement, & d'examiner de ſang froid toutes les faces & toutes les apparences, afin d'éviter avec une égale attention les deux extrêmes où tant de gens tombent; les uns trop difficiles & trop méfiants, ne veulent rien croire de ce qui eſt au deſſus de leur portée; les autres trop légers & trop crédules, regardent comme merveilleux tous les effets dont ils ignorent la cauſe.

En un mot le témoignage des ſens conſiſte uniquement dans l'action des autres corps ſur le nôtre, & comme cette action ne ſe fait que par le toucher, on pourroit à la rigueur réduire tous les ſens à celui-là; on leur donne pourtant d'autres noms, ſelon que l'action eſt immédiate ou non, & ſelon les différentes parties de no-

tre corps dans lesquelles elle se passe ; dans la vue, le corps apperçu ne touche pas immédiatement le nôtre ; c'est par le moyen de la lumiere ou de l'air qui est entre deux : il en est de même de l'ouie ; dans l'odorat, l'organe est bien immédiatement affecté ; mais ce n'est que par quelques parties détachées de l'objet extérieur ; il n'y a que le goût & le toucher, proprement dits, dont l'action soit immédiate ; c'est donc une affaire de calcul de sçavoir quelle créance méritent cette action diversifiée, ou ces différentes manières d'agir. Lorsqu'elles concourent toutes à nous mener au même but, il n'est pas douteux qu'il faut s'y livrer sans crainte ; lorsqu'elles sont séparées ou opposées, c'est à la raison à comparer, à prendre la balance, & à choisir. L'inégalité de ces témoignages n'empêche pas qu'ils n'aient tous de la force, & ils en ont plus ou moins suivant une infinité de circonstances qu'il est impossible de détailler.

Il est un autre genre de témoignage

aussi important que celui dont nous nous venons de parler, & sur lequel est fondée la troisieme classe de nos connoissances, qui sont *les connoissances morales*. Ni mes idées ni mes sens ne m'apprennent l'existence de César & de Pékin; les sens l'ont appris à d'autres hommes, & à l'aide des sens ces autres hommes peuvent me communiquer ce qu'ils en sçavent. Nous avons dit qu'il y avoit un moyen de se transmettre les idées par des sons articulés dont la valeur & la signification sont convenues; il y a encore un autre moyen, qui consiste dans certains caracteres ou certaines figures qui sont pour les yeux, ce que les sons articulés sont pour les oreilles. J'entends un voyageur faire la description de Pékin, je lis dans un livre le portrait & les actions de César; que dois-je penser, que dois-je croire de tout cela? C'est ce qu'il s'agit d'approfondir.

Pour être certain de ce que les sens me rapportent, il faut observer bien des regles; il est possible que je les néglige,

négligе ; & par conſéquent que je me trompe ; voilà un premier ſujet de crainte & de doute ; même pour moi. Pour donner à un autre la connoiſſance que j'aurois ; il faut de plus de la ſincérité & de la bonne foi de ma part, il eſt poſſible que j'en manque ; voilà un ſecond ſujet d'embarras & de perplexité pour lui : avant de ſçavoir à quoi s'en tenir ; il doit donc examiner ſi j'ai pris les précautions ſuffiſantes pour n'être pas trompé, & s'il n'y a pas quelque raiſon de me ſoupçonner de vouloir tromper. Il doit fixer les yeux ſur les obſtacles qui ont pu m'empêcher d'atteindre à la vérité, & ſur les motifs qui peuvent m'engager à la déguiſer ; il ne peut s'inſtruire de tout cela qu'en étudiant mes paſſions & mes préjugés : toutes ces choſes connues & balancées, s'il eſt perſuadé que j'ai fait, pour ſaiſir le vrai, tout ce qu'il voudroit avoir fait lui-même dans de ſemblables circonſtances, que je lui parle comme il voudroit parler, s'il étoit à ma place, alors je ſuis

pour cet homme, par rapport à un fait, soit prochain, soit éloigné, ce qu'un organe bien disposé seroit pour lui par rapport à un objet présent. Il devient, pour ainsi dire, témoin lui-même par mes sens & par ma raison dont il fait usage. S'il y avoit plusieurs personnes qui fussent capables & à portée de constater le même événement, qui fussent intéressées à le vérifier, que leurs passions, leurs préjugés, leurs caracteres, leurs positions devroient mettre en opposition les unes avec les autres, & qui malgré cela s'accordassent à déposer unanimement, il faudroit en conclure que la force de la vérité seule a pu les réunir, & la certitude deviendroit très-grande; elle acquerroit de nouveaux dégrés à mesure que les lignes collatérales & paralleles des témoins seroient étendues & multipliées; chaque témoin particulier ayant sa valeur propre, celle d'une ligne augmenteroit par le nombre de ceux qui la composent; & de l'assemblage de toutes les lignes

il résulteroit un poids considérable, auquel il seroit difficile de résister. Pour mettre le comble à la certitude, il ne faudroit plus que des monuments actuels & incontestables, qui auroient une liaison évidente avec l'événement qui excite la curiosité. Je n'étois pas à Metz quand une maladie cruelle fut sur le point d'enlever Louis XV à la France; mais je connois beaucoup de personnes qui pouvoient aisément le sçavoir, à qui il étoit bien difficile de le cacher, qui étoient particulierement intéressées à s'en instruire; il en existe d'autres qui eussent dû faire l'impossible pour persuader que cela n'étoit pas; toutes ont été d'accord sur ce malheur affreux. Je puis lire dans tous les Ecrits de ce temps-là l'horreur dont tout le monde étoit saisi; je puis demander compte à une foule de témoins du spectacle attendrissant qu'offroit la consternation répandue dans la Capitale; je puis aller dans les Temples voir les monuments augustes que l'allégresse & la recon-

noiſſance publiques firent ériger pour ſa convaleſcence ; je n'aurois même beſoin que du nom de *Bien-aimé*, que la tendreſſe des Citoyens lui donna pour lors & lui a conſervé. Un événement ſi intéreſſant en lui-même, atteſté par les contemporains de tout âge, de tout pays, de toute ſecte, de tout parti, gravé dans les faſtes de la Patrie, & conſacré par la douleur de tous les Sujets, eſt au deſſus du plus léger ſoupçon ; & il faudroit avoir renoncé aux lumieres du bon ſens, pour n'en être pas auſſi perſuadé que de ſa propre exiſtence. Tous les autres faits un peu importants approchent plus ou moins de la certitude de celui-là, ſelon qu'il y a lieu de leur appliquer plus ou moins des conditions & des caracteres qui en démontrent la vérité. Il y a une infinité de nuances & de dégrés dans ce calcul moral, depuis la vraiſemblance & la probabilité, juſqu'à une conviction parfaite & indubitable. La poſſibilité d'un fait une fois admiſe ou prouvée, qu'il ſoit fréquent

& commun, ou rare & singulier, peu importe ; il est du ressort des sens, c'est à eux à décider de son existence & de sa réalité ; leur témoignage en ce point est de la même valeur, doit suivre les mêmes loix, & être pesé dans la même balance, pour l'apparition d'une comete qui ne se montre pas quelquefois dans un siécle, comme pour la nouvelle & pleine lune qui arrive tous les mois.

Tels sont dans l'ordre physique, dans l'ordre moral, dans l'ordre métaphysique, les points fixes auxquels il faut s'attacher ; c'est sur ces fondements que doit porter tout l'édifice de nos connoissances ; il ne peut être régulier que par l'enchaînement & la suite de nos raisonnements ; la justesse de ceux-ci dépend de la liaison des jugements, & l'exactitude des jugements dépend de la liaison des idées ; le tout dépend d'une grande attention à veiller sur soi-même, & à s'en défier, à ne pas trop compter sur ses lumieres, & à en chercher de nouvelles, à captiver ses

ſens & à modérer ſon imagination ; à bien réfléchir ſur ce que l'on ſent & ſur ce que l'on voit, & à ne juger qu'après avoir bien réfléchi, à bien obſerver la marche de ſon eſprit, & à ſuivre ſcrupuleuſement ſes opérations, pour les ratifier ſi elles ſont bonnes, & les rectifier ſi elles ne le ſont pas ; en un mot, à ne rien épargner du côté des ſoins, de la culture & de l'exercice, pour améliorer ce qu'il y a de bon en lui, & réformer ce qu'il peut avoir de mauvais.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre, *Principes de certitude, ou Eſſai ſur la Logique*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Attichy-ſur-Aiſne le 24 Août 1762.

Signé FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé Jean-Baptiste DESSAIN *Junior*, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Principes de Certitudes*, ou *Essai sur la Logique*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES voulant traiter favorablement l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de vendre, faire vendre & débiter ledit Ouvrage, & de le faire imprimer autant de fois que bon lui semblera pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, confor-

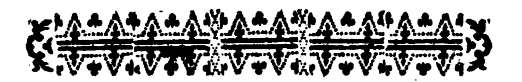
mément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FAYDEAU DE BROU ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Décembre mil sept cent soixante-deux, & de notre Regne le quarante-huitieme.

Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

Registré sur le Registre IV de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 801, fol. 357, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 7 Décembre 1762. LEBRETON, *Syndic.*

De l'Imprimerie de BUTARD, à la Vérité.



LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez DESSAIN Junior, 1763.

LA Mort d'Adam, Tragédie, traduite de l'Allemand, *in*-12. *fig.* 1 liv. 10 s.

Le Joueur, Tragédie Bourgeoise, traduit de l'Anglois, *in*-12. 1 liv. 10 s.

Vie de Philippe Strozzi, traduite du Toscan, *in*-12. 2 liv. 10 s.

Odes Anacréontiques de M. de Sauvigny, *in*-12. 1 liv. 10 s.

Régime de vivre de Pythagore, traduit de l'Italien, *in*-8°. 2 liv. 10 s.

Recherches sur la maniere d'agir de la Saignée, par M. David, *in*-12. 2 l. 10 s.

Lettres sur l'Enthousiasme, *in*-12. br. 1 l. 10 s.

Le même Libraire fait vente & prisée de Bibliothéques, les achete en entier ou en partie.

INTRODUCTION

TO THE

ART of THINKING.

par Henry Home Lord Kames

INTRODUCTION

TO THE

ART of THINKING.

Henry Homes Kames

EDINBURGH:

Printed for A. KINCAID and J. BELL.

MDCCLXI.

PREFACE.

EDUCATION, though of great importance to the public, as well as to individuals, is no where carried on in any perfect manner. Upon the revival of arts and ſciences in Europe, the learned languages, being the only inlets to knowledge, occupied almoſt the whole time that commonly can be ſpared for education. Theſe languages are and will always be extremely ornamental; but though they have become leſs eſſential to education than formerly, yet the ſame plan continues without much variation. We never think of making improvements, becauſe cuſtom and familiarity hide the defects of the eſtabliſhed plan.

THE faculty of reflecting and forming general obſervations, is ca-

pable of great improvements by proper exercise. This branch of education, though capital, is not cultivated with due care. Nature, in her course, begins with particulars, and ascends gradually, to what is general and abstract. But nature is ill seconded in the ordinary course of education. We are first employed, it is true, in languages, geography, history, natural philosophy, subjects that deal in particulars. But, at one bound, we are carried to the most abstract studies; logics, for example, and metaphysics. These indeed give exercise to the reasoning faculty; but it will not be said that they are the best qualified for initiating a young person in the art of reasoning. Their obscurity and intricacy unfit them for that office. Here then is evidently a void, which must be filled up, if we wish that education should be successful. To improve the faculty of abstracting,

abſtracting, and gradually to lead us from particular facts to general propoſitions, the tender mind ought at firſt to be exerciſed in obſervations of the ſimpleſt kind, ſuch as may eaſily be comprehended. To that end, the ſubject ought, by all means, to be familiar; and it ought alſo to be agreeable and inſtructive.

In the preſent collection, human nature is choſen for the ſubject; becauſe it is of all the moſt familiar, and not leſs inſtructive than familiar. In this ſubject, there are indeed many intricate parts, that require the matureſt underſtanding. But this little eſſay is confined to the rudiments of the ſcience, and no maxim or obſervation is admitted, but what is plain and eaſily apprehended. Apothegms that reſolve into a play of words, which ſwell every collection ancient and modern, are carefully rejected.

Witticiſms may be indulged for the ſake of recreation; but they are improper where inſtruction is the aim.

But, as ſaid, it is not ſufficient that the ſubject be familiar and inſtructive; it ought alſo to be agreeable, in order to attract young minds. Unconnected maxims, however inſtructive, will not in youth be reliſhed without ſeaſoning; and as the beſt ſeaſoning for ſuch a work, are ſtories and fables, a number of them are here ſelected with ſome care. Theſe ſerve not only to attract a young reader, but are in reality the fineſt illuſtrations that can be given of abſtract truths.

Fables in Æſop's manner tend no doubt to inſtruction when they ſuggeſt ſome moral truth; and accordingly place is here given to ſuch of them as contain an obvious moral. I am however

ever far from thinking ſuch fables the moſt proper in the dawn of reaſon; for to diſguiſe men under the maſk of goats and bulls, tends to little other purpoſe than to obſcure the moral inſtruction. Stories, real or invented, where perſons are introduced in their native appearance, ſerve much better for illuſtration; and of ſuch accordingly I have not been ſparing.

THERE is another reaſon, ſtill more weighty, for preferring ſtories of this kind. If they improve the underſtanding, they more eminently improve the heart. Incidents that move the paſſions make a deep impreſſion, eſpecially upon young minds. And where virtue and vice are delineated, with the conſequences they naturally produce, ſuch impreſſions have a wonderful good effect; they confirm us in virtue, and deter

deter us from vice. This indeed is the moſt illuſtrious branch of education; but as it falls not under the preſent plan, I muſt deny myſelf the ſatisfaction of expatiating upon it.

THIS trifle was compiled with a private view, and it proved of ſome uſe. But if in any degree uſeful, why ſhould it lurk in a corner? It will be ſubſtantially uſeful, if it but move others to labour upon the ſame plan. Education may well be deemed one of the capital articles of government. It is intitled to the nurſing care of the legiſlature; for no ſtate ever long flouriſhed, where education was neglected. And even in a private view, not a ſingle branch of it is below the attention of the graveſt writer.

CON-

CONTENTS.

INTRODUCTION

TO THE

ART of THINKING.

CHAPTER I.

Obſervations tending to explain human nature.

Nature of Man.

MANKIND through all ages have been the ſame: the firſt times beheld firſt the preſent vices. Yet who would imagine, that there is ſuch contrariety even in the ſame character? It was Nero, who ſigning a ſentence againſt a criminal, wiſhed to the gods he could not write.

A Principle

Principle of Liberty.

1\. So fond of liberty is man, that to reſtrain him from any thing, however indifferent, is ſufficient to make that thing an object of deſire.

Principle of Society.

So prone is man to ſociety, and ſo happy in it, that to reliſh perpetual ſolitude, one muſt be an angel or a brute.

2\. In a ſolitary ſtate no creature is more timid than man; in ſociety, none more bold.

Every one partakes of the honour that is beſtowed upon the worthy.

Moral Senſe.

3\. No man ever did a deſigned injury to another, without doing a greater to himſelf.

Man's chief good is an upright mind, which no earthly power can beſtow, nor take from him.

If you ſhould eſcape the cenſure of others, hope not to eſcape your own.

No man is thoroughly contemned by others, but who is firſt contemned by himſelf.

A man is more unhappy in reproaching himſelf when guilty, than in being reproached by others when innocent.

The evil I bring upon myſelf is the hardeſt to bear.

Seldom is a man ſo wicked but he will 4.
endeavour to reconcile, if poſſible, his actions with his duty. But ſuch chicaning will not lay his conſcience aſleep. It will notwithſtanding haunt him like a ghoſt, and frighten him out of his wits.

In great crimes, the man's own con- 5.
ſcience proves often to be the ſtrongeſt witneſs againſt him.

Our powers and faculties much limited.

It is a true obſervation, that no man ever excelled in two different arts. It is as certain, there never was a man, who might not have excelled in ſome one art. How is it then that their number is ſo ſcanty? Plainly from the folly of deeming ourſelves capable of every thing, and of deſpiſing what coſts us leaſt trouble.

We are often miſtaken for men of pleaſure, becauſe we are not men of buſineſs; and for men of buſineſs, becauſe we are not men of pleaſure. A great genius finds leiſure for both; an inferior genius for neither.

Thoſe who have great application to trifles, have ſeldom a capacity for matters of importance.

Pain affects us more than pleaſure.

Happineſs is leſs valued when we poſſeſs it, than when we have loſt it.

Different pains compared.

6. The pains of the mind are harder to bear than thoſe of the body.

Paſſion.

A paſſion that ingroſſes the mind, leaves no room for any other.

The plaineſt man animated with paſſion, affects

affects us more than the greateſt orator without it.

We ought to diſtruſt our paſſions, even when they appear the moſt reaſonable.

Our opinions ſwayed more by feeling than by argument.

Every man eſteems his own misfortune the greateſt. 7.

The preſent misfortune is always deemed the greateſt: And therefore ſmall cauſes are ſufficient to make a man uneaſy, when great ones are not in the way. 8.

That reaſon which is favourable to our deſires, appears always the beſt. 9.

Change of condition begets new paſſions, and conſequently new opinions. 10.

In matters of demonſtration, it argues a weakneſs of judgment to differ: not ſo in matters of opinion; for theſe are influenced by affection perhaps more than by reaſon. A plain man, ſincere and credulous, will build upon very weak teſtimony; while the diffident and ſuſpicious will ſcarce be ſatisfied with the ſtrongeſt. It is the province

vince of reaſon and experience to correct theſe extremes.

11. It is idle as well as abſurd, to impoſe our opinions upon others. The ſame ground of conviction operates differently on the ſame man in different circumſtances, and on different men in the ſame circumſtances.

12. A man is no ſooner found leſs guilty than expected, but he is concluded more innocent than he is.

13. Slight perſecution makes converts: ſevere perſecution, on the contrary, hardens the heart againſt all conviction.

We judge of moſt things by compariſon.

A man does but faintly reliſh that felicity which coſts him nothing: Happy they whom pain leads to pleaſure.

Joy ſuggeſts pleaſant thoughts, and grief thoſe that are melancholy.

A new ſorrow recalls all the former.

A

A man is always in a hurry to defend his weak ſide.

It is in ſome meaſure pleading guilty, to be over haſty or ſolicitous in making a defence.

He acknowledges the fact, who turns angry at an aſperſion.

Who inceſſantly vaunts of his probity and honour, and ſwears to gain belief, has not even the art of counterfeiting.

Cuſtom.

Cuſtom is the great leveller. It corrects the inequality of fortune, by leſſening equally the pleaſures of the prince, and the pains of the peaſant.

Chuſe what is the moſt fit, cuſtom will make it the moſt agreeable.

Cuſtom beſtows eaſe and confidence e- 14.
ven in the middle of dangers.

Our opinions are greatly influenced by 15.
cuſtom.

Magnanimity.

Magnanimity.

A great mind will neither give an affront, nor bear it.

16. A firm mind becomes rather more inflexible by poverty. If any thing can mollify and render it more ſociable, it muſt be proſperity.

Courage.

Who hath not courage to revenge, will never find generoſity to forgive.

Cowards die many times: the valiant never taſte of death but once.

Fear.

An unknown evil is the moſt terrible.

Ignorance is the mother of fear, as well as of admiration. A man intimately acquainted with the nature of things, has ſeldom occaſion to be aſtoniſhed.

Men of a fearful temper are prone to ſuſpicion and cruelty.

Fear

Fear begets apprehenſion, the parent of ſuſpicion; and ſuſpicion begets hatred and revenge.

There is ſcarce a paſſion, but is able to 17.
conquer the fear of death: revenge, love, ambition, grief, all triumph over it. Death, then, ſhould be no ſuch terrible enemy, when it ſubmits to ſo many conquerors.

He muſt fear many whom many fear.

Chearfulneſs.

A chearful countenance betokens a good heart.

I love wiſdom that is gay and civilized. Harſhneſs and auſterity are unnatural, and therefore to be ſuſpected.

In the chearfulneſs of life, death is 18.
leaſt terrible.

In thoſe gentlemen whom the world forſooth calls wiſe and ſolid, there is generally either a moroſeneſs that perſecutes, or a dulneſs that tires you. If the good ſenſe they boaſt of, happen to be ſerviceable to you once in your life, it is ſo impertinent as to diſturb you every day.

Modeſty.

It is pure hypocriſy in a man of quality to decline the place due to his rank: it coſts him nothing to take the loweſt ſeat, when he is ſure the higheſt will be preſſed upon him. Modeſty ſhows greater reſignation in thoſe of middle rank: if they throw themſelves among the croud, if they take up with a diſadvantageous ſituation, they are ſure to remain there; they may be ſqueezed to pieces, there is no mortal to take notice of them.

Prudence.

Few accidents are ſo unhappy but may be mended by prudence: few ſo happy but may be ruined by imprudence.

Candour, Diſſimulation.

It betokens as great a ſoul to be capable of owning a fault, as to be incapable of committing it.

Hypocriſy is a homage that vice pays to virtue.

It is more difficult to diſſemble the ſentiments one has, than to feign thoſe he has not.

It is harder than is commonly thought, to diſſemble with thoſe we deſpiſe.

Ambition.

Ambition is one of thoſe paſſions that is 19.
never to be ſatisfied. It ſwells gradually with ſucceſs; and every acquiſition ſerves but as a ſpur to further attempts.

Pride.

None are ſo invincible as your half-witted people: they know juſt enough to excite their pride, not enough to cure it.

A proud man is like Nebuchadnezzar: he ſets up his image to be worſhipped by all.

A man of merit in place, is never troubleſome by his pride. He is not elated with the poſt he fills, becauſe of a greater

he has not, of which he knows himſelf worthy.

Anxiety and conſtraint are the conſtant attendants of pride.

The ſame littleneſs of ſoul that makes a man deſpiſe inferiors, and trample on them, makes him abjectly obſequious to ſuperiors.

Pride, which raiſes a man in his own opinion above his equals, is eaſily diſobliged, but not eaſily obliged; favours from inferiors being conceived as duties, omiſſions as crimes. The vain are eaſily obliged, and as eaſily diſobliged. It is a rare caſe to meet with one that is eaſily obliged, but not eaſily diſobliged; becauſe few have a leſs opinion of themſelves than they deſerve. To thoſe only it belongs who are poſſeſſed of thorough good ſenſe, not to be eaſily obliged nor eaſily diſobliged.

Pride is worſe to bear than cruelty.

Pride, more than defect of judgment, breeds oppoſition to eſtabliſhed principles. We chuſe rather to lead than to follow.

Vanity.

Self-conceit is none of the ſmalleſt bleſſings from heaven.

Vanity, where it makes a man value himſelf upon good actions, is no deſpicable quality.

The good humour of ſome, is owing to an inexhauſtible fund of ſelf-conceit.

Flattery is a falſe coin, which our vanity makes current.

We fancy that we hate flattery when we only hate the manner of it.

Generally we ſpeak ill of others, rather out of vanity than malice.

Avarice.

Money ſtimulates avarice, does not ſatis- 20.
fy it.

The miſer is a friend to none, but a bitter enemy to himſelf.

Affectation.

Men make themſelves ridiculous, not ſo

much by the qualities they have, as by the affectation of those they have not.

Positiveness.

He who deals in blaming others for being positive, gives them their revenge, for they conclude him so.

A dogmatical tone is a sure sign of ignorance. I am fond to dictate to others what I have learnt a moment before; and because it is new to me, I conclude it is so to all the world. Knowledge thoroughly digested becomes habitual: the possessor by degrees forgets, that things now so familiar were ever unknown to himself or to others. The vanity of novelty is gone, and he talks of the most abstruse points, with coolness and indifference.

Loquacity.

He generally talks most who has least to say.

He that says all he knows, will readily say what he doth not know.

There is who is witty, and inſtructs many, and yet is unprofitable to himſelf. Such is wiſe in words, but fooliſh in deeds.

To ſay little and perform much, is the characteriſtic of a great mind.

As the climbing up of a ſandy hill is to the aged, ſo is a wife full of words to a quiet man.

Induſtry.

A man who gives his children a habit of 21.
induſtry, provides for them better than by giving them a ſtock of money.

Juſtice and Injuſtice.

Weighty is the anger of the righteous.
He threatens many who injures one.

Benevolence.

Benevolence is allied to few vices; ſelfiſhneſs to fewer virtues.

Miſtake not the ſelfiſh, as if they only underſtood their own intereſt. On the con-

trary, none err more widely from it. The good-natured man is the truly ſelfiſh. Benevolence procures a ſtock of friends and well-wiſhers, of greater value than a ſtock of money. Theſe will be of conſtant uſe and ſatisfaction: many times they bring relief in pinching neceſſity, when riches prove vain and unſerviceable.

Gratitude.

Faith and gratitude are moſtly to be expected from thoſe of your own rank.

22. To the grateful every favour becomes double; the ungrateful loſe the ſingle through the pain of a return.

Wrongs are engraved on marble, benefits on ſand. They are ſometimes acknowledged, rarely requited.

He who complains heavily of favours with-held, will be ungrateful when they are beſtowed. The man who cannot diſtinguiſh liberality from juſtice, will never think himſelf bound to be grateful.

You may ſooner expect a favour from him

him who has already done you one, than from him to whom you have do ne it

It is hard to find one that a man of ſpirit would be obliged to. For ſome men are as ſordid in beſtowing favours as in making bargains. They expect profit equally from both.

Too great hurry in repaying an obligation is a ſpecies of ingratitude.

Friendſhip.

Entire friends are like two ſouls in one body: they can give or receive nothing; all is common betwixt them. Cares and good offices do not even merit to be put to account: names that denote diviſion and difference, ſuch as, benefits, obligation, intreaties, thanks, gratitude, are odious to them.

Something to be wiſhed like home that is not home, like alone that is not alone, found in a friend only, or in his houſe.

A ſordid mind is incapable of friendſhip.

It is not eaſy to love thoſe we do not e-

 ſteem.

ſteem. It is harder ſtill to love thoſe who have more merit than we have.

23. The difficulty is not ſo great to die for a friend, as to find a friend worth dying for.

Beware equally of a ſudden friend, and a ſlow enemy.

The friendſhip that is formed inſenſibly, and without profeſſing much, is generally laſting.

You are not to believe a profeſſing friend, more than a threatening enemy. As no man intends miſchief who forewarns you of it, ſo no man will ſerve you who ſays he is your ſervant.

Few have the courage to correct their friends, becauſe few have the courage to ſuffer correction.

24. The boldeſt attempt of friendſhip is not when we diſcover our failings to our friend, but when we diſcover to him his own.

It is more difficult to give judgment betwixt friends than betwixt enemies.

25. Breach of friendſhip begets the bittereſt enmity.

Love.

Nothing more excites to every thing noble and generous, than virtuous love. 26.

That love which increaſes by degrees, is ſo like friendſhip, that it can never be violent.

When a man has a paſſion for an ill-favoured woman, it muſt needs be violent.

Men often go from love to ambition, but ſeldom return from ambition to love.

You may find many women who never were engaged in any gallantry; but it is rare to find a woman who never was engaged but in one.

In the firſt paſſion, women have commonly an affection for the lover: afterwards they love for the pleaſure of loving.

The beginning of love is in the power of every one: to put an end to it, in the power of none.

Abſence cools moderate love, but inflames what is violent; juſt as the wind blows out a candle, but kindles a fire.

Coldneſs in friendſhip has generally a

cauſe: in love there is commonly no other reaſon for loving no more, than having loved too much. Decay of love, as well as its commencement, appear from the trouble and confuſion lovers are in when left together.

There is no reaſon for blaming inconſtancy as a crime. It is no more in one's power to love or not to love, than to be in health or out of order. All that can be demanded from the fickle is, to acknowledge their change, and not to add deceit to inconſtancy.

True love is more frequent than true friendſhip.

27. As nice as we are in love, we forgive more faults in that than in friendſhip. Expoſtulations betwixt friends end generally ill, but well betwixt lovers.

If one may judge of love by many of its effects, it reſembles hatred more than friendſhip.

Favourites.

Show me a weak prince, I'll ſhow you his favourites.

The great grow weary of favourites, when they have nothing more to beſtow on them: 28.

Hatred againſt favourites proceeds from the love of favour, and is envy in diſguiſe.

Reſentment.

Unjuſt reſentment is always the fierceſt. 29.

It is a miſerable thing to be injured by one of whom we dare not complain.

Nothing more eaſy than to do miſchief: nothing more difficult than to ſuffer without complaining.

Hatred.

It is an ordinary good to be loved by all ſorts of people; but a great evil to have one enemy: So much a ſtronger paſſion

is

is hatred than love, and ſo much more opportunity is there of doing ill than good.

When we hate too violently, we make a meaner figure than thoſe we hate.

Envy.

30. Envy flames higheſt againſt one of the ſame rank and condition.

31. An envious man will ſacrifice his own intereſt to ruin another.

He bears envy beſt, who is either courageous or happy.

32. Envy cannot exiſt in perfection without a ſecret eſteem of the perſon envied.

Self-partiality.

33. Every man, however little, makes a figure in his own eyes.

If we did not firſt flatter ourſelves, the flattery of others would not hurt us.

34. Self-partiality hides from us thoſe very faults in ourſelves which we ſee and blame in others.

Our enemies approach nearer truth in the judgment

judgment they form of us, than we ourſelves do.

The coward reckons himſelf cautious, the miſer frugal.

Ingratitude is of all crimes what in ourſelves we account the moſt venial, in others the moſt unpardonable.

Men generally put a greater value upon the favours they beſtow, than upon thoſe they receive.

A man will lay hold of any pretext to 35.
lay his faults upon another.

It is as hard to be wiſe in one's own concern, as it is eaſy in the concern of another.

To laugh at men of humour, is the privilege of the ſerious blockhead.

None are more loath to take a jeſt, than they who are the moſt forward to beſtow it.

He that truſts the moſt to himſelf, is but the more eaſily deceived, becauſe he thinks he cannot be deceived.

Were wiſdom to be ſold, ſhe would give no price: every man is ſatisfied with the ſhare he has from Nature.

Praiſe, Blame.

How comes it that man, ſo much a ſelf-admirer, ſhould regard more the opinion of the world than his own? If by ſome deity we were commanded to declare publicly every ſecret intention of our hearts, how ſhould we abhor the dire neceſſity? Is it that we are more afraid of an evil reputation, than of an evil conſcience?

We take leſs pains to be virtuous, than to perſuade the world that we are.

Men are not always averſe to diſcover their failings. One complains of the badneſs of his memory, ſatisfied to give you a hint of his judgment. You need not be afraid of accuſing one for heedleſsneſs; for his want of attention to trifles, ſuppoſes that his application is wholly beſtowed upon matters of importance. A man of great genius fortified with extenſive experience, may ſafely ſay, that he knows no book, and that he has quite neglected his ſtudies.

It ſhows a littleneſs of mind, and a conſciouſneſs of inward defect, to be at pains

to

to gain confideration by expenfe and fhow.

Who would preferve the admiration of the public, muft carefully conceal the meafure of his capacity. As a river ftrikes us with dread only while we are ignorant of its ford, fo a man attracts our veneration only while the bounds of his ability are undifcovered. It is our fancy of the vaftnefs of his merit, that beftows on him efteem and pre-eminence.

It is difficult to poffefs great fame and great eafe at the fame time. Fame, like fire, is with difficulty kindled, is eafily increafed, but dies away if not continually fed. To preferve fame alive, every enterprife ought to be a pledge of others, fo as to keep mankind in conftant expectation.

Nothing fo uncertain as general reputation. A man injures me from humour, paffion, or intereft; hates me becaufe he has injured me; and fpeaks ill of me becaufe he hates me.

A fmall infidelity to ourfelves, takes more from our efteem than a great one to others. A fmall favour to ourfelves will weigh more than a great one to others. How

precarious muſt the opinions of men be of one another?

Thoſe who are the moſt faulty, are the moſt prone to find faults in others.

Thoſe who are uncapable of doing wrong, are little apt to ſuſpect others.

All the world is plagued with cold jeſters: we tread every where upon ſuch inſects. A good jeſter is uncommon; and even he who is born ſuch, finds it a hard taſk to maintain his character long; for he that makes others laugh, ſeldom makes himſelf be eſteemed.

The number of offenders leſſens the diſgrace of the crime; for a common reproach is no reproach. Hence in populous cities, the frequency of adultery, drunkenneſs, robbery.

True praiſe is frequently the lot of the humble; falſe praiſe is always confined to the great.

Proſperity, Adverſity.

Who is inſolent in proſperity, will in adverſity be faint-hearted.

Bear

Bear adverſity, that you may learn to bear proſperity. Adverſity never diſtreſſed any one, whom proſperity did not blind. 36.

Who cannot bear great affliction, will never bear ſmall.

Nothing is ſo apt to corrupt the heart as ſudden exaltation. 37.

Adverſity is the beſt ſchool of virtue. 38.

The more a man is exalted, the more liable he is to a reverſe of fortune. 39.

Reproof in adverſity hath a double ſting.

Regulation of our deſires.

Seldom would we deſire with ardour, were we thoroughly acquainted with what we deſire.

Who is allowed more liberty than is reaſonable, will deſire more than is allowed.

Many loſe the reliſh of what they poſſeſs, by deſiring what they poſſeſs not.

The rich are generally the moſt neceſſitous.

It is far more eaſy to ſuppreſs the firſt impure deſire, than to ſatisfy all that follow.

In all well-inſtituted commonwealths, care has been taken to limit mens poſſeſſions. There are many reaſons, and one in particular which is not often conſidered, that when bounds are ſet to our deſires by having as much as the laws will permit, private intereſt is at an end, and we have no remaining occupation but to take care of the public.

The practice that came to prevail in Rome, of diſtributing magiſtracies without reſpect to age, was a wide ſtep towards the ruin of that commonwealth. They who in youth taſted of ſupreme honours, had nothing left them to deſire, but a continuance of the ſame for life. The deſire was inflamed by obſtructions in the conſtitution of the ſtate. Theſe obſtructions could not be ſurmounted, but by trampling upon the laws. The great men went to arms, and the commonwealth was annihilated.

Happineſs and miſery depend moſtly on ourſelves.

It is not what we poſſeſs that makes us happy,

happy, but what we enjoy: it is not what we want that gives us pain, but what we deſire. In deſiring nothing, one is juſt as happy, as he who has all conveniencies. How many things may there be wanting to the greateſt prince?

To ſleep in health and wake in plenty; to live in the eſteem and affection of every one: what is wanting to make ſuch a one happy? Why, contentment. No wonder then ſo many are miſerable.

If you live according to nature, you'll ſeldom be poor; if according to opinion, never rich.

Poverty falls heavy upon him only who eſteems it a misfortune.

Adverſity borrows its ſharpeſt ſting from our impatience.

Thoſe who are the moſt in love with the world, are the moſt ſenſibly jilted by it.

Virtue and good behaviour are natural- 40.
ly productive of good fortune.

Our good and evil proceed from ourſelves. Dea h appeared terrible to Cicero, indifferent to Socrates, deſirable to Cato.

Againſt the traverſes of fortune, which

put us out of humour with the world, a solid attachment to virtue and philosophy is our only shield.

The man whom no body pleases, is more unhappy than he whom no body is pleased with.

The most unhappy of all men is he who believes himself to be so.

Education.

41. Men commonly owe their virtue or their vice to education as much as to nature.

Plato reproving a young man for playing at some childish game; You chide me, says the youth, for a trifling fault. Custom, replied the philosopher, is no trifle. And, adds Montaigne, he was in the right; for our vices begin in infancy.

There is no such fop as my young master of his lady-mother's making. She blows him up with self-conceit, and there he stops. She makes a man of him at twelve, and a boy all his life after.

To women that have been conversant in the world, a gardener is a gardener, and a mason

mason a mason. To those who have been bred in a retired way, a gardener is a man, and a mason is a man. And then every thing proves a temptation to those who are afraid.

Peculiarities of age and sex.

The young are slaves to novelty, the old to custom.

No preacher is so successful as time. It gives a turn of thought to the aged, which it was impossible to inspire while they were young.

Friendship, love, benevolence, pity, and all the social passions which figure in the generous warmth of youth, lose ground insensibly upon the approach of age; while the selfish passions are continually gaining ground; witness parsimony in particular. Hence Aristotle well observes, that friendship among the old is founded more frequently upon interest, than upon affection.

The errors of young men are the ruin of business: the errors of old age have no

worſe conſequence than to delay or prevent things from being done.

Unmarried men are the beſt friends, the beſt maſters, the beſt ſervants, but not always the beſt ſubjects; a wife and children being hoſtages to the public.

Women engage themſelves to the men by the favours they grant: men diſengage themſelves from the women by the favours they receive.

Government.

However deſirable authority may appear, yet, conſidering the weakneſs of man, and the intricacies of government, it is more agreeable to the nature of moſt men to follow than to lead. It gives great eaſe to have our road traced out, in which we may walk at leiſure, not burdened with the concerns of others.

As the councils of a commonwealth are generally more public than thoſe of a monarchy; ſo, generally, they are more fair and honeſt.

A diſintereſted love for one's country can only ſubſiſt in ſmall republics. This affection

affection lessens as it is extended; and in a great state vanisheth.

Cruel laws may depopulate a city, but will scarce reform it.

It is an observation of Thucydides, that men are more enraged at an unjust judgment, than at a private act of violence.

Our imaginary wants, which, in number, far exceed the real, arise from viewing others in a better condition than ourselves. Hence in a state where all are equally oppressed without any respect of persons, there shall be less discontent and heartburnings, than in a milder government, where the subjects are unequally burdened.

Courtier.

All the skill of a court, is to follow the prince's present humour, talk the present language, serve the present turn, and make use of the present interest for advancement.

There is no other study in the court of princes, but how to please; because there a man makes his fortune by making himself agreeable. Hence it comes, that courtiers

are

are ſo poliſhed. But in towns and republics, where men advance their fortune by labour and induſtry, the laſt of their cares is to be agreeable; and it is that which keeps them ſo clowniſh.

CHAP. II.

Prejudices and biaſes founded on human nature.

WE eſteem things according to their intrinſic merit: it is ſtrange man ſhould be an exception. We prize a horſe for his ſtrength and courage, not for his furniture. We prize a man for his ſumptuous palace, his great train, his vaſt revenue; yet theſe are his furniture, not his mind.

The riches, nay the dreſs of the ſpeaker, will recommend the moſt trifling thoughts: his motions and grimaces appear of importance. It cannot be, we think, but that the man who enjoys ſo many poſts and preferments,

ferments, who is ſo haughty and high-ſpirited, muſt know more than the common people.

Let a man of the moſt moderate parts be raiſed to an exalted ſtation, and our heart comes to be inſenſibly filled with awe, diſtance, and reſpect. Let him ſink down again among the croud, and we are ſurpriſed what hath become of his good qualities and imagined worth.

Let not the pomp that ſurrounds great men dazzle your underſtanding. The prince, ſo magnificent in the ſplendour of a court, appears behind the curtain but a common man. Irreſolution and care haunt him as much as another, and fear lays hold of him in the midſt of his guards.

The true conveniencies of life are common to the king with his meaneſt ſubject. The king's ſleep is not ſweeter, nor his appetite better.

A rich man cannot enjoy a ſound mind nor a ſound body, without exerciſe and abſtinence; and yet theſe are truly the worſt ingredients of poverty.

The pomp which diſtinguiſhes the great man

man from the mob, defends him not from the fever nor from grief. Give a prince all the names of majesty that are found in a folio dictionary, the first attack of the gout will make him forget his palace and his guards. If he be in choler, will his princedom secure him from turning pale and gnashing his teeth like a fool? The smallest prick of a nail, the slightest passion of the soul, is capable to make tasteless the monarchy of the world.

Leisure and solitude, the most valuable blessings that riches can procure, are avoided by the opulent; who, weary of themselves, fly to company and business for relief. Where then lies the advantage of riches over poverty?

Wisdom is better than riches; nevertheless the poor man's wisdom is despised, and his words are not heard.

A civility from a superior is equivalent to a real service by an equal: how much, then, is it the interest of the great to be affable?

The least coldness or incivility from our betters, makes us hate them. But they need

need not be in pain; the firſt ſmile ſets all to rights.

Weak mortal! a great man in his paſſion calls your friend a fool. I do not pretend you ſhould tell him he is miſtaken, I only beg you to think ſo.

To gain a breach, conduct an embaſſy, govern a people, are ſhining actions. To ſell, pay, love, hate, laugh, rejoice, converſe, properly or honeſtly, to be firm to a true intereſt, to be fair and candid, are things more rare, more difficult, and yet leſs conſpicuous.

The virtue of Alexander appears to me leſs vigorous than that of Socrates. Socrates in Alexander's place I can readily conceive: Alexander in that of Socrates I cannot. Alexander will tell you, he can ſubdue the world: it was a greater work in Socrates to fulfill the whole duties of nature. Worth conſiſts moſt, not in great, but in good actions.

We are apt to reckon as nothing the vir- 42.
tues of the heart, while we idolize the talents of the body or mind. One ſhall ſay of himſelf coldly, and without thinking to

offend modesty, that he is constant, faithful, honest, grateful; yet dare not acknowledge that he has vivacity, or that he has white teeth, or a good complexion.

Beauty of mind, firmness of soul, disinterestedness, extensive capacity, make real merit. And yet they are not the aptest to raise admiration. I have known an advice given by a man of figure, which would have proved the ruin of a great state: I have known a contrary one followed after mature deliberation, that proved its preservation, without so much reputation to the author, as he would have gained by defeating a party of six hundred horse. Events of this kind strike the eye and imagination of every one: good sense and refined policy are obvious to few, because they are not discovered but by a train of reflection.

Cry to the multitude, There goes a learned man; every one is struck with admiration and respect. Cry, There goes a good man; no mortal regards. We are curious to know whether he understand Latin and Greek; but whether he have become a better man, no body inquires. Yet one should imagine,

imagine, the principal end of learning, is not merely to know, but to know for ſome end or purpoſe.

To how many ſtupid ſouls, has a cold ſilent mien procured the opinion of capacity?

It is a common failing, that one will ſooner renounce a large ſum owing to him, than give a ſmall ſum out of his hand.

Guicciardin obſerves, that prodigality in kings, though accompanied with avarice and extortion, is more praiſed, than parſimony, though accompanied with juſtice.

Nothing mends a man's character ſo much as death. Is it that he grows better toward his latter end? By no means. But circumſtances are changed: emulation and envy are at an end, and compaſſion has taken poſſeſſion. It belongs to the generous and impartial heart, to conſider others in the ſame light as if they were dead. But this is a rule too ſevere for the generality. It is much if one obſerve it with regard to his companions.

The admiration beſtowed on former

 times,

times, is the bias of all times. The golden age never was the preſent age.

Things remote, whether in time or place, make little impreſſion. A ſmall reward will ſatisfy a great ſervice long paſt. Artful people therefore never pay beforehand, or while the work is freſh in memory. The intereſt of their money, is not the only thing that is ſaved by ſuch delay.

Report gives more ſcope to the imagination than ocular inſpection. Had we been preſent when Caligula's horſe was made a conſul, we would have been leſs aſtoniſhed, than we are by the hiſtorical relation.

The more powerful, though it is he that is injured, is commonly deemed the aggreſſor.

Death, whether it regard ourſelves or others, appears leſs terrible in war, than at home. The cries of women and children, friends in anguiſh, a dark room, dim tapers, prieſts and phyſicians, are what affect us the moſt on deathbed. Behold us already more than half dead and buried.

CHAP.

CHAP. III.

Peculiarities that depend on character and condition.

THE eaſineſs and indifference of ſome perſons hath an air of weakneſs, readily miſapprehended for want of courage; eſpecially on ordinary occaſions, which are not of importance to diſturb their quiet. But let theſe ſame perſons be engaged in ſome intereſting ſcene, what will make a noiſe in the world, and glory will ſoon diſcover their true temper.

Unacquaintedneſs with danger, makes the fiery brave, the phlegmatic fearful. This apprehends too much, that too little.

Some run headlong into danger, becauſe they have not courage to wait for it.

The irreſolute never proſecute their views, ſo long as they have any excuſe left for delaying.

When it becomes neceſſary for the irreſolute to act, they feel a great difference

betwixt inclination and will, betwixt will and reſolution, betwixt reſolution and the choice of proper means, and betwixt this choice and the proceeding to action.

A man is never entirely ingroſſed by pleaſure, who can mix buſineſs with it. He quits and retakes it at will; and in the uſe he makes of it, finds a relaxation of mind, not a dangerous charm to corrupt him. It is not ſo with the auſtere and rigid; who, whenever by a change of circumſtances, they taſte of voluptuouſneſs, are inchanted with its ſweets; and nature being in them wearied with hardſhips and inconveniencies, abandons itſelf wholly to delight. They contract an averſion to the ſeverities of their paſt life; what appeared virtuous, now appears groſs and moroſe: and the ſoul which imagines itſelf to be undeceived of an old error, is inchanted with its new ſtate.

Some perſons are with their friends, as the generality of women with their lovers; whatever ſervices you have done them, they ceaſe to love you when you ceaſe to pleaſe them: diſguſted alſo, like them, with

long acquaintance, they are fond of the pleaſures of a new friendſhip.

It is a miſerable ſtate, to have few things to deſire and many to fear; and yet that is commonly the much-envied caſe of princes. Without deſire, the mind languiſhes; with fear, it never can be ſerene.

The honour received by princes from their dependents, is not true honour; the reſpect is paid to the royalty, not to the man. Grandeur deprives a prince of the liberal commerce of ſociety: he ſees no face about him without a maſk.

With reſpect to the opulent, the greateſt pleaſures of ſenſe turn diſguſtful by exceſs, or grow languid for want of difficulty.

Men in high proſperity are in a ticklish 43.
ſtate; many accidents to diſorder and diſcompoſe, few to pleaſe.

One would hardly wiſh for uninterrupted proſperity, when he reflects, that pride, anger, vain-glory, and detraction, are its ordinary attendants.

The enjoyments of a plentiful fortune, and the gladneſs of proſperity, furniſh ſo much mirth, that it is common to ſee an

exuberant laugh beſtowed upon a monkey, a dwarf, or upon a cold jeſt. But men of inferior fortunes, laugh not but where there is occaſion.

It is folly to truſt to the gratitude of men in high ſtation. What they receive, is conſidered as a ſervice, not a favour. Nor is this ſurpriſing. The natural intercourſe certainly is, that ſuperiors ſhould beſtow, and inferiors be thankful.

It is a ſhowy thing, to build a palace, lay out a garden, or appoint an equipage. This the great underſtand, this they pique themſelves upon. But to fill a heart with joy, reſtore content to the afflicted, or relieve the neceſſitous, theſe fall not within the reach of their five ſenſes; they do not comprehend, they have no reliſh for ſuch actions.

An ancient philoſopher obſerved, that the ſons of princes learned nothing to purpoſe but to manage the great horſe, which knows not to flatter, but will as readily throw the king as the peaſant.

Inliſt me among the troops a private

man, I am Therſites. Place me at the head of an army, I am Achilles himſelf.

No man ever fought well who had a halter about his neck.

Admiration is the paſſion of the vulgar, ariſing, not from the perfection of the object, but from the ignorance of the ſpectator. The moſt refined genius is the moſt reſerved upon that point.

I have ſcarce known a peaſant that was troubled with one moment's thought how he ſhould paſs his laſt hour. Nature teacheth him not to think of death before it comes, and then he behaves with a better grace than Ariſtotle himſelf, whom death diſtreſſed doubly, in itſelf, and in anxious foreſight.

Few are able to reflect that they have been young, and how difficult at that time it was to preſerve temperance or chaſtity. They condemn the ſallies of youth, as if they had never taſted of them. It gives them pain another ſhould poſſeſs thoſe pleaſures they are no longer in a capacity to enjoy. It is a ſentiment of envy.

CHAP. IV.

Rules for the conduct of life.

TAke counsel of thine own heart, for there is none more faithful.

Let fame be regarded, but conscience much more. It is an empty joy to appear better than you are, but of the utmost consequence to be what you ought to be.

We content ourselves with appearing to be what we are not, instead of endeavouring to be what we appear.

In important actions, we are guided less by conscience than by glory: and yet the shortest way to arrive at glory, is to act upon a principle of conscience.

If it be beneficial to store up ideas of gardens, buildings, landscapes, how much more to store up ideas of virtuous characters and meritorious actions? If the former tend to serenity and chearfulness of temper, the latter produce the same effect, together

with

with one more important, that of mp roving us in virtue.

Before you ſet your heart upon any thing, conſider whether it give an additional happineſs to the poſſeſſor.

The gratification of our deſire, is often 44. the worſt thing that can befall us.

Examine well the counſel that falls in with your deſires.

Let your conduct be the reſult of deli- 45. beration, never of impatience.

The ſhorteſt way to be rich, is not by enlarging our eſtate, but by contracting our deſires. And to be contented with a little, takes from our pain rather than our pleaſure.

There is no condition that doth not ſit well upon a wiſe man. I ſhall never quarrel with a philoſopher for living in a palace; but will not excuſe him if he cannot content himſelf with a cottage. I ſhall not be ſcandalized, to behold him in the apparel of kings, provided he have not their ambition. Let Ariſtippus poſſeſs the riches of Crœſus, it matters not; he will throw them away ſo ſoon as they incommode him.

Let

Let Plato ſit down at the table of Dionyſius the tyrant, ſometimes he will eat nothing but olives. The ſordid meal of the Cynics, did neither contribute to their tranquillity nor to their modeſty. Pride followed Diogenes into his tub; and there it was he had the preſumption to command Alexander, the haughtieſt of all men.

46. In the conduct of life, let it be one great aim, to ſhow that every thing you do proceeds from yourſelf, not from your paſſions. Chryſippus rewards in joy, chaſtiſes in wrath, doth every thing in paſſion. No perſon ſtands in awe of Chryſippus, no perſon is grateful to him. Why? Becauſe it is not Chryſippus that acts, but his paſſions. We ſhun him in wrath as we ſhun a wild beaſt; and this is all the authority he hath over us.

We ſhould conſider often where we can chuſe but once.

A word dropt by chance from your friend offends your delicacy. Avoid a haſty reply; and beware of opening your diſcontent to the firſt perſon you meet.

When

When you are cool, it will vaniſh and leave no impreſſion.

In proſperity remember adverſity, and in adverſity forget not proſperity.

Reflect but on the common lot of huma- 47.
nity and the misfortunes that have befallen others, and you will find your own not of the firſt magnitude.

When we ſum up the miſeries of life, the grief and vexation beſtowed on trifles make up a great part of the account, trifles which overlooked or neglected, are nothing. How ſhameful ſuch a weakneſs? The more ſhameful that it is ſo eaſily overcome.

By being ſoured with our misfortunes, we draw the knot the harder. The true method is, neither to be obſtinately ſtubborn againſt misfortunes, nor ſluggiſhly to ſuccumb under them. Let us leave nature a little to her own work; ſhe underſtands it beſt. We may be ready to lend a helping hand; but it will be a difficult taſk to reſtrain her altogether from her bias.

It is no ſmall ſtep toward tranquillity, to accuſtom our thoughts to the moſt agree-

able profpects of human life, and to make the beft of misfortunes when they come, inftead of giving way to the uneafinefs they bring along. Scarce any thing is fo untoward, but fome good may be drawn from it.

We may learn as much from the faults of our friends, as from their inftructions.

When you difcant upon the faults of others, confider whether you be not guilty of the fame. The beft way to gain knowledge of ourfelves, is to convert the imperfections of others into a faithful mirror for difcovering our own.

Labour to unite in thyfelf the fcattered perfections of the feveral nations thou travelleft among. Of one, who with more application than judgment frequented a library and commonly excerpted the greateft trifles, it was faid, that he weeded the library. Thus many travellers weed foreign countries, bringing home German drunkennefs, Spanifh pride, French levity, and Italian deceit. As for the good herbs, German induftry, Spanifh loyalty, French

French courteſy, and Italian frugality, theſe are left behind.

To let a man into the knowledge of our paſſions, is plainly to put ourſelves in his power, and to furniſh him with weapons that will ſubdue us.

Guard your weak ſide from being known. 48.
If it be attacked, the beſt way is to join in the attack.

A prudent man will lean more to ano- 49.
ther's counſel than to his own. But he will be aware of the counſel that is ſuggeſted by ſelf-intereſt.

That man cannot fail to be ridiculous, 50.
who follows implicitly every advice that is given him.

Let not a run of fortune carry you off your feet to deſert prudence: you may ſucceed once and again, but behold the end.

Time is requiſite to bring great projects to maturity. Precipitation ruins the beſt-contrived plan: patience ripens the moſt difficult.

Apply yourſelf more to acquire knowledge than to ſhow it. Men generally take

great pains to put off the little ſtock they have; but they take little pains to acquire more.

51. Never quit certainty for hope.

Matters of great importance, and of very ſmall, ought to be diſpatched at preſent.

52. Truſt not to others what you can do yourſelf. A man is always careful in his own affairs.

Rather ſuffer yourſelf to be put in the wrong when you are in the right, than put yourſelf in the right when you are in the wrong.

Lend not to him who is mightier than thyſelf: if thou doſt, count it loſt.

He muſt he imprudent indeed, who makes his phyſician his heir.

A wiſe man will beware of excelling in trifles. He will be known by them, at the expence of more valuable talents.

Moſt men who arrive at greatneſs, aſſume new titles to authoriſe a new power. The great art is, to aſſume new powers under uſual names and appearances.

A right-turned mind will chuſe the company

pany of free ſpirits, who frankly check or control, rather than of thoſe who are full of diſtance and deference. Nothing can be more tireſome, than fawning perſons, who have not, or ſhow not, any will of their own.

Over-delicacy makes a man ſeek for companions that can pleaſe him in every thing. It is far better to ſeek for things that can pleaſe him in every companion.

Avoid evil-doers: in ſuch a ſociety the virtuous at laſt become almoſt aſhamed of themſelves.

Company is extremely infectious: there is no medium; we muſt imitate vices, or abhor them.

Dangerous it is to contract familiarity with perſons of a perverſe mind, or falſe heart. Behave to them with reſerve, as to entire ſtrangers, and you will ſhun a multitude of rocks, in your voyage through life.

Shun the proud and arrogant; but without letting them perceive it; otherwiſe you provoke dangerous enemies.

Liſten not to all that is ſpoke, leſt

thou hear thy ſervant curſe thee, ſays Solomon. It is ſcarce credible what uneaſineſs is created in life by an uſeleſs curioſity, as when we pry into ſecrets that are better unknown. Could we procure ſome magic glaſs, wherein to view all that malice which is in any way at work againſt us, it were better to break it than to uſe it. Curioſity loads the mind with ſuſpicion, a violent enemy to prudent conduct, rendering it unſteady and perplexed. It alſo frequently rivets evils that otherwiſe would have blown over. For it is dangerous to provoke the conſciences of men, who ſo long as they think themſelves concealed, are eaſily changed for the better; but if once diſcovered, become irreconcileable. It was eſteemed conſummate prudence in Pompey, to burn all the papers of Sertorius, without caſting a ſingle glance upon them.

53. If you will preſerve tranquillity, baniſh tale-bearers and ſlanderers. Be not inquiſitive about what others ſay of you, nor into the miſtakes of your friends. For this is to gather ſticks to burn your own houſe.

Were

Were there none that liſten to tales, there would be no tale-bearer.

Common reports, if ridiculous rather than dangerous, are beſt confuted by neglect. Seriouſly and ſtudiouſly to endeavour a confutation, gives ſuſpicion that there may be ſomewhat at bottom. Fame hath much of the ſcold: the beſt way to ſilence her, is to be ſilent yourſelf: ſhe will ſoon be out of breath with blowing her own trumpet.

Shut your ears equally againſt the man who flatters you, or condemns others, without reaſon.

Be aware of whoredom before father or mother, of lying before the prince, of unrighteouſneſs before the judge, of offence before the congregation, of unfaithfulneſs before a friend, and of theft before a neighbour.

There are matters that in decency ought never to be expoſed bare-faced. Neceſſity often pardons ſtretches in action, but words can never be neceſſary. The world will excuſe us for doing an action, when it will not excuſe us for juſtifying it.

Vaunt not of the favours you beſtow: leave this to the receiver, whoſe acknowledgements will be the beſt teſt of your generoſity, and of his gratitude.

If you would teach ſecrecy to any one, begin with yourſelf. How can you expect another will keep your ſecret, when you yourſelf cannot?

The cloſeneſs of the heart in matters of importance, is beſt concealed by an openneſs in trifles.

54. An inflexible temper has much to ſuffer and little to gain.

Never diſpute for victory, but for inſtruction; and yield to reaſon from whomever it comes.

Never ſuffer your courage to exert itſelf in fierceneſs, your reſolution in obſtinacy, your wiſdom in cunning, nor your patience in ſullenneſs.

Proſecute not a coward too far, leſt you make him turn violent to your deſtruction.

Great and bold undertakings are dangerous to the adviſer: he muſt lay his account, either with the anger or the envy of his prince.

If the ſpirit of the ruler riſe up againſt thee, leave thy place; for yielding pacifieth great offences.

Preſs not upon the mighty, leſt thou be ſhut out: but go not far off, leſt he forget thee.

Solid merit is a cure for ambition itſelf. A man of this character, aiming at great things, cannot confine his ambition to riches, preferments, fortune, or favour. He finds nothing ſolid in theſe to fill his heart, or to deſerve attention. His great ambition would be to merit that ſort of glory which ariſes from pure and diſintereſted virtue. But this is not underſtood among men, and he gives it up.

Inſtead of looking down with contempt upon the crooked in mind or body, we ſhould with thankfulneſs look up to God who hath made us better.

Be reſerved in diſcourſe: it may be of great advantage, and never can be hurtful.

A man's fortune is oftener made by his tongue than by his virtues, and oftener overthrown by it than by his vices.

Curſe

Curſe not the king, no not in thy thought, nor the rich in thy bedchamber; for a bird in the air ſhall carry the voice.

Speak contemptuouſly of none at ordinaries, nor at public meetings; leſt ſome friend there, force you to a baſe recantation, or engage you in an indiſcreet quarrel.

Let it be a defect to ſpeak favourably of all ſorts of people; it is, however, what one would not change for ſome virtues. It is agreeable, it is prudent, being the ſureſt way to guard againſt the obloquy of others.

Speak not ill of an enemy: it will be aſcribed to prejudice, not truth.

55. He will probably find a good wife, who ſeeks nothing elſe.

56. If it be your purpoſe to bring a man over to your ſide, try to bribe his inclinations.

If you will deal with a man, you muſt know his temper, and ſo lead him; or his ends, and ſo perſuade him; or thoſe he is attached to, and ſo govern him.

All are idolaters, ſome of glory, ſome

of

of intereſt, ſome of love: the art is to find out the idol. This is the maſter-key to the heart; it gives eaſy entrance, and of conſequence abſolute poſſeſſion.

The moſt artful way of leading others, is to put on a ſhew of being led by them. The celebrated Hambden was ſo civil, ſo modeſt, ſo humble, that he ſeemed to have no opinion but what he derived from others. By this means he had a wonderful art of governing men, and of leading them into his principles and views; whilſt they believed that he wholly depended on them.

To ſhow precipices on all ſides, is the beſt means to bring weak perſons into your path.

We engage others more effectually by promiſes than preſents. While men are kept in dependence, they ſtrive to merit favour.

The fear of not ſaying enough to perſuade, makes many ſay too much to be believed.

Where a man naturally generous and can- 57.
did, has been tempted to neglect his duty, or to do any wrong; if you would re-

form

form him, the moſt effectual method is, to conceal the fault.

For a trifling benefit to yourſelf, never offend another. To be kind to others, will afford you more ſatisfaction.

58. Beware of giving provocation, for the ſtrongeſt are not always ſecure againſt the weakeſt.

59. It is inhuman to make ſport of what is deſtructive to others.

To meaſure all reaſon by our own, is a plain act of injuſtice: it is an incroachment upon the common rights of mankind.

60. Do always what you yourſelf think right, and let others enjoy the ſame privilege. The latter is a duty you owe to your neighbour; the former, as well as the latter, are duties you owe to your maker.

The firſt ingredient in converſation is truth; the next, good ſenſe; the third, good humour; the laſt, wit.

The beſt method to ſucceed in converſation, is, to admire little, to hear much, to ſeem diſtruſtful of your own reaſon, but to ſet that of others in the fulleſt light.

Let thy diſcourſe appear rather as eaſily drawn

drawn, than fondly iſſuing from thee; that thou mayſt not betray thy weakneſs to hold, nor inclination to talk, but deſire to gratify thy friends.

To be an Engliſhman in London, a Frenchman in Paris, a Spaniard in Madrid, is no eaſy matter; and yet it is neceſſary.

A man entirely without ceremony, had need of great merit in place of it.

From equals one is in danger of too great familiarity, and therefore it is good to keep ſome ſtate; from inferiors one ſhall be ſure of reſpect, and therefore it is good to be ſomewhat familiar.

In ſeconding another, it is good to add ſomewhat of your own. If you approve his opinion, let it be with a diſtinction; if you follow his counſel, let it be with alledging farther reaſons. In this way you will preſerve both your ſuperiority, and the good-will of others.

He who reſtrains himſelf, and gives others liberty, will always paſs for a well-bred man.

Subdue the reſtleſs temper that leads you to aim at pre-eminence in every little cir-

cumſtance of life: it infallibly poiſons ſociety.

With reſpect to our equals, it is leſs imprudent to act like a maſter, than to ſpeak like one.

We make ſo diſagreeable and ridiculous a figure with the monoſyllable *I*, *I did*, *I ſaid*, that it were better to forſwear it altogether.

Seldom do we talk of ourſelves with ſucceſs. If I condemn myſelf, more is believed than expreſſed; if I praiſe myſelf, much leſs.

I am aware how improper it is to talk much of my wife; but never reflect how improper it is to talk much of myſelf.

What a ſtrange thing it is, that men ſhould remember the ſmalleſt particular of their affairs, when at the ſame time they forget how often they have tired others with the tedious recital of them.

Scarce any ſhow themſelves to advantage, who are over-ſolicitous of doing ſo.

To make another's wit appear more than your own, is, in converſation, a wholeſome rule. It is an eſſential rule, to let others

thers take notice of your wit, and never yourſelf.

The great error in converſation is, that moſt men are fonder of ſpeaking, than of hearing. Few ſhow more complaiſance than barely to pretend to hearken, whilſt their eyes and minds are roving from what is ſaid, to what they themſelves would ſay; not conſidering, that to ſeek one's own pleaſure ſo paſſionately, can never be the way to pleaſe others.

To be complaiſant to the loweſt, is one way to become a match for the higheſt.

Nothing ſo nauſeous as undiſtinguiſhed civility. It is like a hoſteſs, who beſtows her kindneſs equally upon every gueſt.

That firmneſs of mind and moderation of temper, ſo praiſe-worthy in thoſe who bear their misfortunes patiently, we approve and admire; and yet ſo ſelfiſh we are, as to think ourſelves privileged, upon all occaſions, to burden our friends with our misfortunes.

We ought to look upon our own poſſeſſions as every man's, and upon every man's as our own.

Beſtow your favours upon the meritorious, and every perſon will be grateful.

Put a plain coat upon a poor man's back, and it will better become thee, than the moſt gorgeous upon thy own.

Benefits too looſely beſtowed, and too frequently, are apt, at laſt, to be looked upon as debts.

True liberality conſiſts, not ſo much in giving largely, as in giving ſeaſonably.

Give leſs than is expected! rather not give at all: you loſe the gift, and gain no favour.

He makes but a half denial, who denies quickly.

61. Nothing is greater, than to beſtow favours upon thoſe who have been wanting to us; nothing meaner, than to receive any from them.

62. Even ſelf-intereſt is a motive for benevolence. There are none ſo low, but may return a good office.

63. Good neighbourhood ſupplies all wants.

Nothing can hurt the reputation and fortune of a man who maintains his credit in his own ſociety.

It

It is as great ingratitude to publiſh the favours of a miſtreſs, as to conceal thoſe of a friend.

It is as great cruelty to pardon every 64
crime, as to pardon none.

Better not to accuſe, than to ſuffer the guilty to eſcape puniſhment.

The worſt actions appear not ſo ugly, as diſguiſing and diſſembling them will be. In confeſſion, every one is circumſpect: but the circumſpection is ill placed; it ought to be in action. A habit of ſincerity in acknowledging faults, will be a good guard againſt committing what one is aſhamed to acknowledge.

One muſt be acquainted with his failings, before he can think of a remedy; and concealing them from others, is a ſtep towards concealing them from ourſelves.

Solicitude in hiding failings, makes them appear the greater. It is a ſafer and eaſier courſe, frankly to acknowledge them. A man owns that he is ignorant: we admire his modeſty, and cannot imagine that he is deficient in knowledge. He ſays he is old; we ſcarce think him ſo. He declares him-

ſelf poor; we cannot believe that he has juſt nothing at all.

65. Never indulge revenge to your own hurt.

The moſt ſubtile revenge is, to overlook the offence. The intended affront recoils, and torments our adverſary with the ſting of a diſappointment.

66. It gives freſh vigour to an adverſary, that he can give you pain. It lays open your weak ſide, and ſhows him where to direct a ſecond blow.

67. The moſt profitable revenge, the moſt rational, and the moſt pleaſant, is, to make it the intereſt of the injurious perſon not to hurt you a ſecond time.

Some promiſe through ſhame, and get an enemy for nought.

68. Let it be your chief object in life, to gain a ſincere friend; for friendly ſympathy, inflames every joy, and ſoftens every affliction.

No man continues long to reſpect his friends and benefactors, who allows himſelf freely to talk of their faults.

It is fit to know the vices of your friend, but not to hate them.

The

The nature of man is ſuch, that it is not poſſible to avoid all occaſions of complaint and diſcontent among relations and neighbours. How are we to behave when the ſeeds of diſcord are ſown? We muſt learn to bear and forbear, by calling to mind, that if a relation has his failings, we are not entirely exempt.

You are a fool! You dream! and ſuch like, are expreſſions one may eaſily bear from his friends. Among free ſpirits, I love freedom: let the words go the full length of the thought. In a manly ſociety, familiarity is agreeable, becauſe it hath nothing effeminate nor ceremonious.

By all means ſhun to judge in a controverſy betwixt two of your own friends.

Nothing tends more to unfaithfulneſs, 69.
than diſtruſt: to doubt a friend, is to loſe him. Believe a man honeſt, and you make him ſo.

If a man be forced to break off a friendſhip, he ought to withdraw inſenſibly, and without noiſe.

Beware equally of raſh blame and raſh praiſe.

To praiſe one's friend aloud, riſing early, has the ſame effect as curſing him, ſays Solomon. Moderate and ſeaſonable praiſe, dropt occaſionally, is of great ſervice to the reputation and fortunes of men: immoderate, noiſy, and fulſome panegyric, rather doth harm.

70. A man of thorough integrity will never liſten to any reaſon againſt conſcience.

It was a ſaying of Socrates, That we ought to eat and drink in order to live, inſtead of living, as many do, in order to eat and drink.

CHAP. V.

Exhortations to virtue, and diſſuaſives from vice.

A Good-natured man has the whole world to be happy in. Whatever good befalls his ſpecies, a worthy man advanced, a modeſt man encouraged, the indigent relieved, all theſe he looks upon as

remoter

remoter bleſſings to himſelf. Providence makes him amends for the narrowneſs of his fortune, by doing for him, what he himſelf would do in power and riches.

There are three ſtages of life; the preſent, the paſt, and the future. The preſent is momentary, the future dubious, the paſt only certain. It is loſt to the buſy, who have no time to look back; and to the wicked, who have no inclination. That man muſt keep a ſtrict watch over his actions, who propoſes pleaſure in reflection. He who indulges the thirſt of ambition, the ſtubbornneſs of pride, the ſavageneſs of conqueſt, the ſhame of deceit, the miſery of avarice, and the bitterneſs of prodigality, muſt for ever be an enemy to memory. The paſt, no longer in the power of fortune, is, to the virtuous only, a conſtant ſource of enjoyment. What ſatisfaction, in looking back with approbation? what uneaſineſs, in looking back with ſhame and remorſe? This, above every conſideration, eſtabliſhes the preference of virtue, and ſets it at an infinite diſtance from vice. Let us conſider every good action, as adding to

a

a ſtock that will ſupport us for a lifetime, in chearfulneſs and good humour; a ſtock that may be liberally uſed, without diminution. Let us conſider every vicious action, as contracting a debt beyond our power of paying, and which, therefore, will diſtreſs us for ever.

A wicked man cannot have any true love or eſteem for himſelf. The ſenſe of his depravity muſt diſguſt him.

None but the virtuous dare hope in bad circumſtances.

You have obliged a man: very well! what would you have more? Is not the conſciouſneſs of doing good a ſufficient reward?

Pleaſures, unleſs wholly innocent, never continue ſo long, as the ſting they leave behind them.

In a juſt account of profit and loſs, an unlawful gain is a greater misfortune than a real loſs. This is but once felt; that ſcarce ever wears out, but is the ſource of continual affliction.

Uſurpers and tyrants generally do juſtice upon themſelves for the injuries they do others.

others. Conſcience performs the office of the executioner, puniſhing their public crimes by private remorſe, and by tormenting them with never-ceaſing fears and jealouſies.

The ungrateful rejoice but once in the favours they receive; the grateful always. Compare their lives: the one is ſad, and ſolicitous, as a deceiver, and breaker of faith; the other chearful and open, pleaſed with the favour, more pleaſed when he makes the return.

Though ingratitude may eſcape courts of law, don't think it eſcapes puniſhment. What puniſhment can be more ſevere than public hatred, and private remorſe? Stung with the conſciouſneſs of the ſneaking vice, he dares accept a benefit from none, dares beſtow it upon none, is pointed at by all, or believes himſelf to be.

How many are they, who ſpare nothing 71.
to ſupport their luxury, and yet think much to beſtow a trifling ſum upon a poor relation in want? But why this hard-heartedneſs? Do they not proceed from the ſame ſtock? Did not thoſe riches once belong

to

to their common anceſtors? and could theſe anceſtors ſuppoſe a ſmall pittance would be refuſed to any of their deſcendents? Could they imagine, any of their heirs would be of ſo cruel a diſpoſition, as to ſuffer their relations to periſh with cold and hunger?

Behold the wheel of fortune inceſſantly turning round. Thoſe poor relations whom you at preſent deſpiſe, may they not poſſibly, in their turn, be raiſed to offices and dignities? Your grandchildren may poſſibly need their aſſiſtance.

A man is not more happy by the wealth he enjoys, than by what he beſtows.

72. The avaricious have no enjoyment of what they retain: the liberal enjoy even what they give away.

You who beſtow, have the advantage; the receiver becomes attached to your intereſt, and you eſtabliſh a ſort of ſovereignty over him.

He who, in proſperity, gives to every one without diſcretion, will, in adverſity, find every one without gratitude.

73. It is the infatuation of miſers, to take gold and ſilver for things really good; where as,

whereas they are only ſome of the means by which good things may be procured.

Wiſdom hid, and treaſure hoarded up, 74.
what profit is there in them?

Parſimony is enough to make the maſter of the golden mines as poor, as he that has nothing. For a man may be brought to a morſel of bread, by parſimony, as well as by profuſion.

The fable of Tantalus is fitly applied to the miſer. He has a continual drought, continual craving of nature; and yet there is a pain, a torture, in parting with the ſmalleſt ſum, even to anſwer his pinching neceſſities. He beholds plenty, it is within his reach; he greedily graſps at it, but the evil ſpirit will ſcarce allow him a drop to cool the tip of his tongue.

Poverty wants much, avarice every thing. Money is an uſeful ſervant, but a moſt tyrannical maſter.

To the avaricious, what can befal worſe than long life?

The gift of the covetous ſhall do thee no good, for he looketh to be repaid many fold. He giveth little but upbraideth

much; he openeth his mouth like a town-cryer. To-day he lendeth, to-morrow he aſketh again. Such a one is hated of God and man.

Prudence is of everlaſting uſe: for how few are ſo virtuous as they wiſh to appear?

To the unprepared, every misfortune is extreme; the prepared hardly feel any ſo.

No man is ſo fooliſh, but he may give good counſel at a time: no man ſo wiſe, but he may err if he take no counſel but his own.

The man who lets go the rein and gives himſelf up to inclination, is not his own friend, more than his own maſter. When once a man can command himſelf, he may, when he will, command others.

75. He twice ſubdues, who ſubdues himſelf in victory.

That man only, who miſtakes the falſe and fleeting goods of fortune for his own, and values himſelf upon them, will be tormented when they forſake him.

He whoſe ruling paſſion is love of praiſe, is a ſlave to every one who has a tongue for detraction.

What a ſlavery muſt he be under, who is a ſlave to fortune? Exert yourſelf, and proclaim liberty, to which no other road leads, but a bold neglect of the goods of fortune. If you ſhake off idle fears, aſſert independency, and encourage chearfulneſs ſerenity and openneſs of heart, your happineſs is built upon a rock; the winds blow, tempeſts roar, but behold it remains unſhaken.

Of our ſhort lives, how ſhort a ſpace do we live? The temper that leads to put great weight upon trifles, and conſequently to raiſe great trouble and vexation out of nothing, is the chief ingredient of that bitter mixture which makes life unhappy.

Folly is a bad quality; but never to endure it in others, is the greateſt of follies.

An ingenuous confeſſion ſtands in the next place to innocence.

Did men beſtow the pains to mend, that they do to conceal their failings, they would ſpare themſelves the uneaſineſs of diſſimulation, and in time acquire real merit.

Chuſe ever the plaineſt road, it always

anſwers beſt. For the ſame reaſon, chuſe ever to do and ſay what is the moſt juſt, and the moſt direct. This conduct will ſave a thouſand bluſhes, and a thouſand ſtruggles, and will deliver you from thoſe ſecret torments which are the never-failing attendants of diſſimulation.

A thorough diſſimulation is the soreſt taſk a man can undertake, where the paſſions to be hid are, malice, hatred, or revenge; which, like ſavage beaſts, are continually breaking their chains, to the deſtruction of their keeper. What anxiety and torture is the lot of the deep diſſembler, who, to ſecure a pitiful revenge, forces his temper to careſs and fawn upon his bitter enemies? His reſolution equals that of the Lacedemonian youth, who, to ſave a diſcovery, ſuffered the fox to eat into his bowels. Pity it were, that a quality ſo noble, ſhould be ſo meanly employed. But, ſeriouſly, is it ſo politic, to commit this violence upon nature, for the ruin of an enemy? Don't we give him too great advantage over us, when we ſacrifice the repoſe of our lives, only to do him a miſchief?

To

To get rid of an enemy; it is, believe me, a more refined ſtratagem, to get rid of the paſſion that makes him our enemy. Let us throw the fox out of our boſom; for in this caſe, there is neither ſhame nor danger in the diſcovery.

Envy and wrath ſhorten life; and anxiety bringeth age before its time.

Who overcomes wrath, overcomes his 76.
ſtrongeſt enemy.

He who is angry in haſte, will repent at 77.
leiſure.

To have your enemy in your power, and yet to do him good, is the greateſt heroiſm.

Wounds may be bound up, and words forgiven; but he who betrays the ſecrets of his friend, loſes all credit.

Modeſty, were it to be recommended for nothing elſe, leaves a man at eaſe, by pretending to little: whereas vain-glory requires perpetual labour to appear what one is not. If we have ſenſe, modeſty beſt ſets it off; if not, beſt hides the want.

That man will never be proud, who con-

ſiders his own imperfections, and thoſe of human nature.

Humour that is forced againſt the natural bent of temper, muſt be ridiculous. If we follow nature, our beſt guide, we ſhall at leaſt not be abſurd. But ſo prevalent is vanity, and the apiſh humour of imitation, that we never doubt to practiſe with applauſe, whatever we ſee another ſucceed in. So ſome grave men, moved with the ſucceſs of humorous drolls, forget their character, and to be wits, turn buffoons.

Whoſe only motive to action is vanity, what gains he by putting on a maſk? To praiſe a cripple for his handſome ſhape, is an injury. If the world commend your valour, when you know yourſelf a coward, it is truly not you they talk of, they miſtake you for another.

When a man yields to our impetuoſity in reaſoning, we may conclude it more to the force of our words, than of our arguments; and how then muſt he undervalue us in his heart? Let us reflect whether we can bear to be deſpiſed, and then be angry if we dare.

When,

When, even in the heat of diſpute, I yield to my antagoniſt, my victory over myſelf is more illuſtrious, than over him, had he yielded to me.

What a deal of time and eaſe that man gains, who is not troubled with the ſpirit of curioſity; who lets his neighbours alone to themſelves, confines his inſpection to his own affairs, and takes care of the point of honeſty and conſcience?

Get once over the fear of death, and other evils will make but a ſlight impreſſion.

Fear and grief are cowards; give way, and they puſh on; reſiſt, and they retire.

Prepoſſeſſion in favour of the great is ſo blind, and we are ſo diſpoſed to admire what they ſay and do, that would they be but good and virtuous, it might go the length of idolatry.

The refined luxuries of the table, beſide 78.
enervating the body, poiſon that very pleaſure they are intended to promote. For by ſoliciting the appetite, they exclude the greateſt pleaſure of taſte, that which ariſes from the gratification of hunger.

A parliament or a court of juſtice, aſſembled

bled about the moſt important affair, is not ſo ſerious or ſolemn, as a company of gameſters engaged in deep play. Hazard, that blind and ſavage deity, preſides over the circle, and gives forth her ſovereign and irreverſible decrees. Profound honours are paid her, by an attentive and ſolemn ſilence. All other paſſions are ſuſpended, love is forgot, reputation laid aſide, hypocriſy throws off the maſk, and the ſmooth and flattering air is no longer ſeen upon the courtier. Sad ſeverity reigns upon their countenances, and each becomes an implacable enemy to his fellows.

The half of my time is gone, why torment myſelf about the remainder? The moſt ſhining fortune, merits not the anxiety it gives me in the acquiſition, nor the artifices I muſt recur to, nor the frequent diſappointments I muſt endure. Behold a few more years, and that grand coloſſus is no more to be ſeen, than the creatures he overſhadows. If I have repoſe, and a retreat which I can call my own, why ſeek for more in this life?

Remember the uncertainty of life, and

reſtrain thy hand from evil. He that was yeſterday a king, behold him dead, and the beggar is better than he.

Life is ſhort and uncertain; we have 79.
not a moment to loſe. Is it prudent to throw away any of our time in tormenting ourſelves or others, when we have ſo little for honeſt pleaſures? Forgetting our weakneſs, we ſtir up mighty enmities, and fly to wound as if we were invulnerable. Wherefore all this buſtle and noiſe? Fate hangs over us, and charges to our account, even thoſe days we ſpend in pain. The hour you deſtine for another's death, is perhaps deſtined for your own. The beſt uſe of a ſhort life, is, to make it agreeable to ourſelves and to others. Have you cauſe of quarrel with your ſervant, your maſter, your king, your neighbour? forbear a moment, death is at hand, which makes all equal. What has man to do with wars, tumults, ambuſhes? You would deſtroy your enemy; you loſe your trouble, death will do your buſineſs while you are at reſt. And after all, when you have got your revenge, how ſhort will be your joy, or

or his pain? While we are among men, let us cultivate humanity; let us not be the cauſe of fear, nor of pain, to one another. Let us deſpiſe injury, malice, and detraction; and bear with an equal mind ſuch tranſitory evils. While we ſpeak, while we think, death comes up, and cloſes the ſcene.

ILLUSTRATIONS,

HISTORICAL

AND

ALLEGORICAL.

ILLUSTRATIONS.

1.

A Sovereign, in a progreſs through his kingdom, was informed, in one of his capital towns, of a ſingular fact, That one of the inhabitants, a man ſeventy years old, had never been without the walls. The man was called to the King; and being poor, obtained a penſion; but upon the following proviſion, That he ſhould forfeit his penſion if ever he ſet his foot out of the town. But here even cuſtom could not prevail over love of liberty. The man did not continue long at eaſe, his confinement became inſupportable, and he loſt his penſion in ſix months.

2.

The Pretorian bands were at firſt billeted through the city of Rome. It was Sejanus who contrived barracks for them.

 And

And the following reaſon is given by Tacitus, " That their union might inſpire them " with courage, and others with fear."

3.

The cruelty and wickedneſs of Tiberius became a puniſhment upon himſelf; nor could he refrain expreſſing to the ſenate the agonies of his mind. Tacitus obſerves, that in the ſame manner as the body is torn with laſhes, the mind is torn with luſt and cruelty.

Dionyſius tyrant of Syracuſe was always bewraying his unhappineſs. Damocles, one of his flatterers, deſcanting upon his magnificence, his power, his riches; Dionyſius ſaid to him, " Theſe things ſeem to delight " you; make a trial of my place, by way " of experiment." Damocles was inſtantly arrayed in a purple robe, was attended with the King's guards, to him all bowed the knee, and in every reſpect he was treated as King. In the midſt of his pomp, Dionyſius ordered a naked ſword to be hung from the ceiling, by a horſe-hair, directly

over

over the royal throne, where Damocles was ſitting at a feaſt. From that moment Damocles loſt his ſtomach, his joy vaniſhed, and he begged to be reſtored to the ſecurity of his former condition. Dionyſius thus tacitly acknowledged, that his happineſs was poiſoned by a conſtant terror he was under, of the puniſhment he deſerved for his cruelty and unjuſtice.

4.

Rhadamiſtus plotting, by favour of the Romans, to get poſſeſſion of the kingdom of his uncle Mithridates, got the king under his power by the ſtrongeſt proteſtations of friendſhip, promiſing that he ſhould run no riſk either of poiſon or the ſword. Rhadamiſtus kept his word in the literal ſenſe, by ſtifling the king to death.

5.

Beſſus the Pæonian being reproached as cruel, for pulling down a neſt of young ſparrows, and killing them, juſtified him-

ſelf, ſaying, that theſe little creatures never ceaſed accuſing him falſely of his father's murder. And thus was the parricide diſcovered, which had been perpetrated in the moſt ſecret manner.

6.

* Upon the flight of the Perſians after the battle of Arbela, Quintus Curtius relates, that a number of them were drowned in the river Lycus. He adds the following reflection, that in ſhunning any danger, it is common to run headlong into a greater. For, ſays he, when fear has once filled the mind, there is no room for another paſſion, not even for one of the ſame kind. We are blind to all dangers ſave what at firſt raiſed our terror.

7.

A fat parſon, who had long dozed over

* This illuſtration belongs to the following maxim, where the figure ought to have been placed, *viz.* "A paſſion that ingroſſes the mind, "leaves no room for any other."

ſermons

sermons in his pulpit, and strong beer in his parlour, happened one Sunday, after a plentiful crop of tythes, to exert himself mightily. His text was, the patience of Job. Deeply impressed with his own discourse, he, for the first time, acknowledged to his spouse at supper, that he was somewhat choleric, but that hereafter he was resolved to practise himself what he had preached to others. But now, my Jewel, says he, let us refresh ourselves with a sip of the best. Remember the favourite barrel, may not this be a proper time to give it vent? The obedient wife, ravished with his good humour, flew to the cellar. But alas, the barrel was staved, and quite empty. What should she do? There was no hiding. My dear, said she, with despair in her eyes, what a sad accident has happened! I am sorry, replied the parson gravely, if any one has met with a misfortune; for my part, if it relate to me, I am resolved to bear it with Christian patience.—But where is the beer all this while? "Alack-a-day, that is the very "thing. How it has happened, I cannot

 "understand,

" understand, but it is all swimming on the " ground." What do pious resolutions avail, when the hour of temptation comes? The parson fell into a violent passion, raved, exclaimed. My life, says she, do but reflect upon your sermon, think of the patience of Job. Job, said he, don't talk to me of Job's patience; Job never had a barrel of such beer.

8.

At the siege of Cremona, its beautiful amphitheatre was reduced to ashes; by what accident, whether by the fire of the besiegers, or besieged, was uncertain. The inhabitants of the colony, low minds being prone to suspicion, believed it to be done by some of their neighbours, through envy of a structure, the most capacious of the kind in Italy. Tacitus relating this accident *, observes, that during the siege, while the city was threatened with greater misfortunes, the destruction of this edifice

* Histor. l. 2. § 21.

was

was little regarded, but that after the citizens were reſtored to ſecurity, they mourned the loſs, as if nothing more fatal could have befallen them.

9.

One aſking a lazy young fellow, what made him lie in bed ſo long? I am buſied, ſays he, in hearing counſel every morning. Induſtry adviſes me to get up, Sloth to lie ſtill; and ſo they give me twenty reaſons *pro* and *con*. It is my part to hear what is ſaid on both ſides; and by the time the cauſe is over, dinner is ready.

10.

La Motte, l. 5. fab. 17.

Martin ſervoit un financier.
Un jeune etudiant étoit le fils du maître;
Et le valet & l'ecolier
Etoient amis autant qu'on le peut être.
Parfois enſemble ils raiſonnoient:
De quoi? des maîtres & des peres.
Sur le tapis ſans ceſſe ils les tenoient.

Les

Les maîtres sont de vrais Corsaires,
Disoit Martin; jamais aucun égard pour
nous;
Aucune humanité: pensent-ils que nous
sommes
Des chiens, & qu'eux seuls ils sont
hommes?
Des travaux accablans, des menaces, des
coups,
Cela nous vient plus souvant que nos
gages.
Quelle maudite engeance! Eh! mon pau-
vre Martin,
Les peres sont-ils moins sauvages?
Disoit l'étudiant. Reprimandes sans fin,
Importune morale, ennuyeux verbiages:
Fous qu'ils sont du soir au matin,
Ils voudroient nous voir toûjours sages.
Forçant nos inclinations,
Veut-on être d'épée? ils nos veulent de
robe:
Quelque penchant qu'on ait il faut qu'on
s'y dérobe,
Pour céder à leurs visions.
Non, il n'est point d'espece plus mau-
vaise

Que-

Que l'eſpece de pere, inſiſte l'ecolier.
Et Martin ſoûtenant ſa theſe,
Pour les maîtres veut parier.
Auſſi long-temps qu'enſemble ils demeurerent,
Ce fut leur unique entretien.
Mais enfin ils ſe ſeparerent;
Chacun fit route à part. Martin acquit du bien,
D'emplois en emplois fit ſi bien
Qu'il devint financier lui-même;
Eut des maiſons; que dis-je? eut des palais;
Table exquiſe & d'un luxe extrême,
Grand équipage, & peuple de valets.
L'ecolier d'autre part hérite de ſon pere;
Augmente encor ſes biens; prend femme; a des enfans;
Le temps coule; ils ſont déja grands:
Martin devenu riche, il le fit ſon compere:
Auſſi bons amis qu'autrefois,
Ils raiſonnoient encor. Quelle étoit leur matiere?
Les valets, les enfans. O la peſante croix,
Dit Monſieur de la Martiniere,

(Car-

(Car le nom de Martin étoit cru de trois
doigts);
Quel fardeau que des domestiques !
Pareſſeux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traîtres, menteurs, & médiſans iniques,
Ils mangent notre pain & ſe mocquent de
nous.
Ah ! dit le pere de famille,
Parlez-moi des enfans : voilà le vrai chagrin.
Ils ne valent tous rien, autant garçon que
fille ;
L'une est une coquette, & l'autre un libertin.
Nul reſpect, nulle obéïſſance ;
Nous nous tuons pour eux, point de reconnoiſſance.
Quand mourra-t-il ? ils attendent l'inſtant ;
Et ſe trouvent alors débaraſſés d'autant.
Ces gens euſſent mieux fait peut-être
De n'accuſer que l'homme, & non point les
etats :
Il n'eſt bon valet ni bon maître,

Bon

Bon pere, ni bon fils; mauvais dans tous
les cas:
Il ſuit la paſſion, l'interêt, le caprice;
Ne laiſſe à la raiſon aucune autorité:
Et ſemblable à lui-même en ſa diverſité,
C'eſt toûjours égale injuſtice.

II.

La Motte, l. 2. fab. 9.

DEux de ces gens coureurs du monde,
Qui n'ont point aſſez d'yeux &
qui voudroient tout voir;
Qui pour dire, j'ai vû, je le dois bien ſça-
voir,
Feroient vingt fois toute la terre ronde:
Deux voïageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faiſant dans les champs d'Arabie,
Raiſonnoient du Caméléon *.
L'animal ſingulier! diſoit l'un: de ma vie
Je n'ai vû ſon pareil; ſa tête de poiſſon,
Son petit corps lezard, avec ſa longue queuë,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toiſe par mois,

* Ce qu'on dit ici du Caméleon eſt rapporté par des voïageurs.

Par

Par dessus tout, sa couleur bleuë...
Alte-là, dit l'autre ; il est verd ;
De mes deux yeux je l'ai vû tout à l'aise,
Il étoit au soleil, & le gosier ouvert,
Il prenoit son répas d'air pur... Ne vous déplaise.
Réprit l'autre, il est bleu ; je l'ai vû mieux que vous,
Quoique ce fût à l'ombre : il est verd ; bleu, vous dis-je :
Dementi ; puis injure ; alloient venir les coups,
Lorsqu'il arrive un tiers. Eh ! Messieurs, quel vertige !
Holà donc ; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux ; mais jugez la querelle
Sur le Caméléon ; sa couleur, quelle est-elle ?
Monsieur veut qu'il soit verd ; moi je dis qu'Il est bleu.
Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre, il est noir.
A la chandelle, hier au soir,
Je l'éxaminai bien ; je l'ai pris, il est nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.

Non,

Non, disent nos mutins, non, je puis vous répondre
Qu'il est verd; qu'il est bleu; j'y donnerois mon sang.
Noir, insiste le juge; alors pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal sort blanc.
Voilà trois étonnez, les plaideurs & l'arbitre;
Ne l'étoient-ils pas à bon titre?
Allez enfans, allez, dit le caméléon;
Vous avez tous tort & raison.
Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres;
Dites vos jugemens; mais ne soyes pas fous
Jusqu'à vouloir y soûmettre les autres.
Tout est caméléon pour vous.

12.

Freinshemius, in his supplement to Quintus Curtius, informs us, that the Persians, who had been terrified with the fortune and warlike preparations of Philip of Macedon, were laid asleep by his death, contemning the youth and inexperience of Alexander;

 but

but that the repeated news of his victories drove them to the other extreme, and inspired them with terror, not more bounded than their contempt had been formerly. This is an instance of what may be termed vibration of passion, rising, pendulum-like, on the one side, to the same height from which it falls on the other.

13.

It must appear singular, that the Parisians, an immense body of people, could, merely upon account of difference in religious principles, be animated with such hatred against their lawful sovereign, as to suffer, with patience, the utmost distresses in the long siege they endured, *anno* 1590. Vast numbers died of famine, and the dead became the ordinary food of the living. Davila informs us, that it was a common practice among the German soldiers who guarded the town, to kill children and eat them. And yet, during that severe persecution, not a whisper of yielding, though they were offered all security for their religion.

gion. It was the Duke of Parma who raiſed the ſiege; and after his return to Flanders, the ſiege was converted into a blockade, which preventing any regular ſupplies, reduced the Pariſians to conſiderable ſtraits, though far from what they had formerly ſuffered. It was during this time of moderate perſecution, that they loſt courage, became impatient, and were willing to ſubmit upon any reaſonable terms. When the town was vigorouſly attacked, the inhabitants were not leſs vigorous in its defence, and their obſtinacy was inflamed by bigotry, and hatred to the Reformed religion. During the blockade, being ſuffered to live idle, they had nothing to animate their oppoſition; and as in the interval betwixt the ſiege and the blockade, they had taſted of plenty, they could not think without abhorrence upon their former miſeries.

The Jews, while they ſuffered the ſevereſt perſecution in all Chriſtian countries, continued obſtinate in their religion. In England, being now treated with humanity, they daily become converts to Chriſtianity; not being able to bear with patience, the

ſlight contempt their religion lies under, nor the unſociableneſs of their ceremonies, which oblige them to eat ſeparately from others.

14.

A merchant at ſea, aſked the ſkipper, what death his father died? My father, ſays the ſkipper, my grandfather, and my great-grandfather, were all drowned. Well, replies the merchant, and are not you afraid of being drowned too? Pray, ſays the other, what death did your father, grandfather, and great-grandfather die? All in their beds, ſays the merchant. Very good, ſays the ſkipper, and why ſhould I be afraid of going to ſea, more than you are of going to bed?

15.

To ſhow how much nations are attached to their cuſtoms, Herodote relates, that Darius King of Perſia having aſſembled the Greeks who were under his command, demanded of them, what money they would

take to eat the dead bodies of their parents, as the Indians did: and it being anſwered, that it was not poſſible they ever could abandon themſelves to ſo great inhumanity, the King, in the preſence of the ſame Greeks, demanded of ſome Indians, what money they would take, to burn the dead bodies of their parents, as the Greeks did. The Indians expreſſing the utmoſt horror, intreated the King to impoſe upon them any thing leſs unjuſt.

The aged among the Hottentotes are treated with great humanity ſo long as they can do any work: but when they can no longer crawl about, they are thruſt out of the ſociety, and put in a ſolitary hut, there to die of age, or hunger, or to be devoured by wild beaſts. If you expoſtulate with the Hottentotes about this cuſtom, they are aſtoniſhed you ſhould think it inhuman. "Is it not a cruelty," they aſk you, "to "ſuffer perſons to languiſh out an uncom-"fortable old age, and not put an end to "their miſery, by putting an end to their "days? We think it the greateſt humani-

" ty to haſten the concluſion of ſuch a
" life."

16.

Proſperity in the greater part of men foſters pride, and adverſity, humility. Upon a firm and magnanimous temper their effects are directly oppoſite: proſperity is attended with moderation, adverſity with pride, and ſometimes inſolence. Scipio Africanus, in the very blaze of his glory, utterly rejected certain honours decreed him by the people, becauſe theſe honours were contrary to law. But the ſame Scipio, in adverſity, when the popular clamor turned againſt him, inſolently trampled upon law, by refuſing to ſubmit to a fair trial. And he went ſo far as to violate the ſacred tribunitian power, when the tribunes were executing the prætor's ſentence againſt his brother.

17.

John Commenius, Emperor of Trebiſond,

ſond, on his deathbed, left his ſon and heir, a child not four years old, under the tuition of his brother David. David, an ambitious prince, being tempted by this favourable opportunity, ſeized the crown, after putting his nephew to death. But he did not long enjoy the purchaſe of an act ſo perfidious. He was attacked by Mahomet Emperor of the Turks; and after being led priſoner to Conſtantinople, it was left in his choice to die, or to change his religion. Conſidering the character of this man, could one foreſee that he would rather die than become a Mahometan? From this example we ſee, that ambition may prevail over conſcience, and yet that conſcience may prevail over the fear of death.

Among the captives taken by Mahomet the Great upon the ſurrender of Negropont, was Anne Erizzio, a young Venetian. Mahomet, charmed with her beauty, made an offer of his heart. The lady reſolutely ſaid, that ſhe was a Chriſtian, and a virgin; and that ſhe abhorred more than death

death the debaucheries of his seraglio, and the impoisoned smoothness of his promises. All means were used in vain to gain her. Magnificent habits, costly jewels, were rejected with disdain. Mahomet irritated with unexpected resistance, fell from love to hatred, and cut off her head in a transport of fury. And thus our heroine, by the sacrifice of a frail life, acquired immortal glory.

18.

Hence that beautiful sentiment of Terence, in the Eunuch, where he makes Chærea say, after enjoying his mistress, "Nunc tempus profecto est, cum perpeti me possum interfici; ne vita aliqua hoc gaudium contaminet ægritudine." And Cæsar, after attaining all his wishes, and subduing his country, spoke indifferently about life, "Se satis vel ad naturam vel ad gloriam vixisse."

19.

Vertot reports of Mahomet the Great, that

that though he had conquered two empires, twelve kingdoms, and about three hundred cities; yet these were so far from satisfying his ambition, that toward the close of his life he was deeply engaged in new enterprises. This is vouched by the inscription he ordered to be ingraved upon his tomb, which, without the least hint of his former victories, is as follows: "My ambition was the conquest of Rhodes and "of proud Italy." None of our passions are so oppressive and tyrannical as ambition and avarice. They know no end, and are never to be satisfied.

20.

Nicotris, Queen of Babylon, ordered a monument to be raised for her with the following inscription: "If any king who "reigns in Babylon after me, shall be in "distress for want of money, let him open "this sepulchre, and take what is needful. "But let him not disturb my ashes, un"less he be really in want; for it will be "a violation." The sepulchre remained untouched

untouched till the kingdom came to Darius ſon of Hyſtaſpes. His avarice having moved him to open the monument, he found nothing but the dead body, with the following words: "Your avarice has "procured you infamy inſtead of riches. "Had you not been inſatiable, you would "not have violated the ſepulchres of the "dead."

A certain farmer having a choice apple-tree in his orchard, made an annual preſent to his landlord of the fruit that grew on it. The landlord was ſo fond of the apples, that nothing would ſerve him but to have the tree tranſplanted into his own garden. The tree, upon the removal, withered and died.

21.

A farmer who had lived comfortably upon his honeſt labour and induſtry, called his ſons to him upon deathbed, and informed them that there was a treaſure hid in his vineyard. Immediately upon his death

death the sons fell to work. They turned the ground over and over, and not a penny to be found. But the profit of the next vintage explained the father's meaning.

22.

Topal Osman, who had received his education in the seraglio, being in the year 1698 about the age of twenty-five, was sent with the Sultan's orders to the Bashaw of Cairo. He travelled by land to *Said*; and being afraid of the Arabs who rove about plundering passengers and caravans, he imbarked on board a Turkish vessel bound to Damietta, a city on the Nile. In this short passage they were attacked by a Spanish privateer, and a bloody action ensued. Topal Osman gave here the first proofs of that intrepidity, by which he was so often signalized afterwards. The crew, animated by his example, fought with great bravery; but superior numbers at last prevailed, and Osman was taken prisoner, after

ter being dangerouſly wounded in the arm and thigh.

Oſman's gallantry induced the Spaniſh captain to pay him a particular regard: but his wounds were ſtill in a bad way when he was carried to Malta, whither the privateer went to refit. The wound in his thigh was the moſt dangerous; and he was lame of it ever after; for which he had the name of *Topal*, or cripple.

At that time Vincent Arnaud, a native of Marſeilles, was commander of the port at Malta; who, as his buſineſs required, went on board the privateer ſo ſoon as ſhe came to anchor. Oſman no ſooner ſaw Arnaud, than he ſaid to him, "Can you "do a generous and gallant action? Ran"ſom me, and take my word you ſhall "loſe nothing by it." Such a requeſt from a ſlave in chains was uncommon; but the manner in which it was delivered, made an impreſſion upon the Frenchman; who turning to the captain of the privateer, aſked what he demanded for the ranſom. He anſwered 1000 ſequins *. Arnaud turning

* Near L. 500.

turning to the Turk, said, "I know nothing "of you; and would you have me risk "1000 sequins on your bare word?" "Each of us act in this (replied the "Turk) with consistency. I am in "chains, and therefore try every method "to recover my liberty, and you may "have reason to distrust the word of a "stranger. I have nothing at present but "my word to give you; nor do I pretend "to assign any reason why you should trust "to it. I can only say, that if you incline "to act a generous part, you shall have no "reason to repent." The commander upon this went to make his report to the Grand Master Don Perellos. The air with which Osman delivered himself, wrought so upon Arnaud, that he returned immediately on board the Spanish vessel, and agreed with the captain for 600 sequins, which he paid as the price of Osman's liberty. He put him on board a vessel of his own, and provided him with a surgeon, with every thing necessary for his entertainment and cure.

Osman had mentioned to his benefactor,

that he might write to Conſtantinople for the money he had advanced; but finding himſelf in the hands of a man who had truſted ſo much to his honour, he was emboldened to aſk another favour; which was, to leave the payment of the ranſom entirely to him. Arnaud diſcerned, that in ſuch a caſe things were not to be done by halves. He agreed to the propoſal with a good grace; and ſhewed him every other mark of generoſity and friendſhip. Accordingly Oſman, ſo ſoon as he was in a condition, ſet out again upon his voyage.

The French colours now protected him from the privateers. In a ſhort time he reached Damietta, and ſailed up the Nile to Cairo. No ſooner was he arrived there, than he delivered 1000 ſequins to the maſter of the veſſel, to be paid to his benefactor Arnaud, together with ſome rich furs; and he gave to the maſter himſelf, five hundred crowns as a preſent. He executed the orders of the Sultan his maſter with the Baſha of Cairo; and ſetting out for Conſtantinople, was the firſt who brought the news of his ſlavery.

The

The favour received from Arnaud in such circumstances, made an impression upon a generous mind, too deep ever to be eradicated. During the whole course of his life, he did not cease, by letters and other acknowledgements, to testify his gratitude.

In the 1715, war was declared between the Venetians and Turks. The Grand Vizir, who had projected the invasion of the Morea, assembled the Ottoman army near the isthmus of Corinth, the only pass by which this peninsula can be attacked by land. Topal Osman was charged with the command to force the pass; which he not only executed successfully, but afterwards took the city of Corinth by assault. For this service he was rewarded, by being made a basha of two tails. The next year he served as lieutenant-general under the Grand Vizir, at the siege of Corfu, which the Turks were obliged to abandon. Osman staid three days before the place, to secure and conduct the retreat of the Ottoman troops.

In the 1722, he was appointed Seraskier,

kier *, and had the command of the army in the Morea. When the consuls of the different nations came to pay their respects to him in this quality, he distinguished the French by peculiar marks of kindness and protection. "Inform Vincent Ar- "naud," says he, "that I am the fonder of "my new dignity, as it enables me to "serve him. Let me have his son in "pledge of our friendship; and I will "charge myself with making his fortune." Accordingly Arnaud's son went into the Morea, and the Seraskier not only made him presents, but granted him privileges and advantages in trade, which soon put him in a way of acquiring an estate.

Topal Osman's parts and abilities soon raised him to a greater command. He was made a basha of three tails, and beglerbeg of Romania, one of the greatest governments in the empire, and of the greatest importance by its vicinity to Hungary.

His residence during his government, was at Nyssa. In the year 1727, Vincent

* General in chief.

Arnaud

Arnaud and his son waited upon him there, and were received with the utmost tenderness. Laying aside the basha and governor, he embraced them, caused them to be served with sherbet and perfumes, and made them sit upon the same sopha with himself; an honour but rarely bestowed by a basha of the first order, and hardly ever to a Christian. After these marks of distinction, he sent them away loaded with presents.

In the great revolution which happened at Constantinople, *anno* 1730, the Grand Vizir Ibrahim perished. The times were so tumultuary, that one and the same year had seen no fewer than three successive Vizirs. In September 1731, Topal Osman was called from his government to fill this place; which being the highest in the Ottoman empire, and perhaps the highest that any subject in the world enjoys, is always dangerous, and was then greatly so. He no sooner arrived at Constantinople to take possession of his new dignity, than he desired the French ambassador to inform his old benefactor of his advancement; and

that he ſhould haſten to Conſtantinople, while things remained in the preſent ſituation; adding, that a Grand Vizir ſeldom kept long in his ſtation.

In the month of January 1732, Arnaud, with his ſon, arrived at Conſtantinople from Malta, bringing with him variety of preſents, and twelve Turks whom he had ranſomed from ſlavery. Theſe, by command of the Vizir, were ranged in order before him. Vincent Arnaud, now ſeventy-two years of age, with his ſon, were brought before Topal Oſman Grand Vizir of the Ottoman empire. He received them in the preſence of the great officers of ſtate, with the utmoſt marks of affection. Then turning to thoſe about him, and pointing to the ranſomed Turks: "Behold (ſays he) theſe your brethren, now "enjoying the ſweets of liberty, after having groaned in ſlavery: this Frenchman "is their deliverer. I was myſelf a ſlave; "loaded with chains, ſtreaming in blood, "and covered with wounds: this is the "man who redeemed and ſaved me; this is "my maſter and benefactor: to him I am

"indebted

"indebted for life, liberty, fortune, and e-
"very thing I enjoy. Without knowing
"me, he paid for me a large ranſom, ſent
"me away upon my bare word, and gave
"me a ſhip to carry me. Where is ever
"a Muſſulman capable of ſuch generoſity?"

While Oſman was ſpeaking, all eyes were fixed upon Arnaud, who held the Grand Vizir's hands cloſely locked between his own. The Vizir then aſked both father and ſon many queſtions concerning their ſituation and fortune, heard their anſwers with kindneſs and attention, and then ended with an Arabic ſentence, ALLAH KERIM*. He made before them the diſtribution of the preſents they had brought, the greateſt part of which he ſent to the Sultan, the Sultana mother, and the Kiſlar Aga †. Upon which the two Frenchmen made their obeiſance, and retired.

After this ceremony was over, the ſon of the Grand Vizir took them to his apartments, where he treated them with great

* The providence of God is great.

† Chief of the black eunuchs.

kindneſs.

kindneſs. Some time before they left Conſtantinople, they had a conference in private with the Vizir, who diveſted himſelf of all ſtate and ceremony. He let them underſtand, that the nature of his ſituation would not permit him to do as he deſired, ſince a miniſter ever appears in the eyes of many, to do nothing without a view to his own particular intereſt; adding, that a baſhaw was lord and maſter in his own province, but that the Grand Vizir at Conſtantinople had a maſter greater than himſelf.

He cauſed them to be amply paid for the ranſom of the Turks, and likewiſe procured the reſtitution of a debt which they had looked on as deſperate. He alſo made them large preſents in money, and gave them an order for taking a loading of corn at Salonica; which was likely to be very profitable, as the exportation of corn from that part had been for a long time prohibited.

As his gratitude was without bounds, his liberality was the ſame. His behaviour to his benefactor demonſtrated that greatneſs of ſoul, which diſplayed itſelf in every action of his life. And this behaviour muſt appear

pear the more generous, when it is conſider-ed, what contempt and averſion the preju-dices of education create in a Turk againſt Chriſtians.

23.

Damon and Pythias were intimate friends. Damon being condemned to death by Di-onyſius the tyrant, demanded liberty to go home to ſet his affairs in order; and his friend offered himſelf bail, ſubmitting to death if Damon ſhould not return. Every one was in expectation what would be the event, and every one began to condemn Pythias for ſo raſh an action. But he, confident of the integrity of his friend, waited the appoint-ed time with alacrity. Damon, ſtrict to his engagement, returned at the appointed time. Dionyſius, admiring their mutual fi-delity, pardoned Damon, and prayed to have the friendſhip of two ſuch worthy men.

24.

Alexander had two friends, Hephæſtion

and Craterus, of different manners. Hephæſtion, ſtudying Alexander's humour, ſeconded him in affecting the Perſian garb and cuſtoms. Craterus, on the contrary, regarding his maſter's glory, was perpetually exhorting him to deſpiſe the effeminacy of the Perſians. Alexander loved Hephæſtion, but he revered Craterus.

25.

Ariſtotle * aſſigns a reaſon. Breach of friendſhip, ſays he, is the greateſt injury; for there, the injury is not only conſidered, but alſo the perſon; and the injury is doubled by the addition of ingratitude.

26.

In that notable victory which Cyrus the Perſian obtained over the Aſſyrians, Panthea, wife to Abradatas King of the Suſians, was made a captive; and being a lady reckoned the moſt beautiful of Aſia, was re-

* Politic. l. 7. cap. 7.

ſerved

ſerved for Cyrus, by his captains. Her huſband was not in the battle, being employed to treat of an alliance betwixt the Aſſyrians and the King of Bactria. Cyrus, calling to him Araſpes, the companion of his youth, recommended Panthea to his care. Have you ſeen this woman, O Cyrus, ſaid Araſpes? Cyrus anſwered, No. But I did, replied he. When we choſe her for you, ſhe was ſitting in her tent, without any diſtinguiſhing mark or habit, ſurrounded by her women. But, deſirous to know which was the miſtreſs, we immediately found her out, though covered with a vail, and looking on the ground. She got up to receive us, and we perceived that ſhe excelled in ſtature, in grace, and beautiful ſhape. The eldeſt among us addreſſed her in the following words. "Take courage, "woman. We have heard that your huſ"band is a brave man: but now you are re"ſerved for one not inferior to him, in "perſon, underſtanding, or power; for if "there be in the world who deſerves ad"miration, Cyrus is the man, and to him "you are deſtined." The woman, hearing

ing this, tore her robe, and, accompanied with her ſervants, ſet up a lamentable cry. Upon this, part of her face was diſcovered, and her neck and hands. And be it known to you, Cyrus, that we all thought never was produced ſuch another woman. Therefore, by all means, you muſt ſee her. Cyrus anſwered, That now he was reſolved againſt it. Why ſo? ſaid the young man. Becauſe, ſaid Cyrus, if, upon hearing from you that ſhe is handſome, I am perſuaded to ſee her, I am afraid I ſhall be more eaſily tempted to ſee her a ſecond time, and perhaps come to neglect my affairs, and ſit gazing on her. Araſpes ſmiling, Do you think, Cyrus, that beauty can neceſſitate one to act contrary to reaſon? If this were naturally ſo, all would be under the ſame neceſſity. But of beauties, ſome inſpire love, ſome not; for love is voluntary, and every man loves whom he pleaſes. How comes it then to paſs, replied Cyrus, if love be voluntary, that one cannot give it over when he inclines? I have ſeen perſons in grief and tears upon account of love, wiſhing to be rid of it as of any other diſtemper,

temper, and yet bound by a ſtronger tie of neceſſity than if bound in iron chains. The young man to this ſaid, There are indeed examples of this kind; but ſuch are miſerable wretches; for though they are always wiſhing themſelves dead, as unhappy, yet they never think of parting with life. Juſt ſuch wretches are they who commit theft; and yet, O Cyrus, I obſerve that you treat theſe with great ſeverity, as reckoning theft no ſuch fatal neceſſary thing. So perſons that are beautiful do not neceſſitate others to love them, or to covet what they ought not. Weak men, impotent in mind, are ſlaves to their paſſions; and to excuſe themſelves, accuſe love. But the firm and reſolute, though fond of gold, fine horſes, beautiful women, can with eaſe abſtain, ſo as to do nothing contrary to right. I, who have ſeen this woman, and think her extreme beautiful, remain notwithſtanding free, and ready in all reſpects to perform my duty. But perhaps, ſaid Cyrus, you retired before the time that love naturally lays hold of a man. It is the nature of fire not inſtantly to burn; yet

am I not willing, either to meddle with fire; or to look on beautiful persons. Be easy, said he, Cyrus: though I look on Panthea without ceasing, I will not be so conquered, as to do any thing I ought not. You speak, said Cyrus, handsomely: be careful of the woman, for she may be of service to us in some future exigency. And thus they parted.

Araspes, partly by conversing with a woman not less wise than beautiful, partly by studying to serve and please her, partly by her gratitude when he was sick, and her anxiety for his recovery; — by all these means, he was made her captive in love. He ventured to open his heart to her; but without success: for she had the warmest affection for her husband. Yet she forbore complaining to Cyrus, being unwilling to hurt Araspes. Araspes began to think of force; for his passion was now too violent to be restrained. Upon this, Panthca, apprehensive of the consequences, was no longer silent: she sent an eunuch to Cyrus to inform him of her danger. Cyrus, laughing at the man who thought himself above

above the power of love, commanded his chief miniſter to tell Araſpes, That if he could prevail by perſuaſion, it was well; but that by no means was he to think of force. The miniſter uſed no tenderneſs in delivering the commiſſion; he accuſed Araſpes as a betrayer of his truſt, reproaching him for his injuſtice, and impotence of paſſion. The young man, ſtruck to the heart, ſhed many tears. Cyrus ſending for him, I ſee, Araſpes, ſaid he, that you are overwhelmed with fear and ſhame; but be comforted, for I have read, that the gods themſelves have been conquered by love. The wiſeſt of men are not exempted from this paſſion; and I pronounced upon myſelf, that if I converſed with beautiful women, I was not enough my own maſter to diſregard them. It is I that am the cauſe of your misfortune, by ſhutting you up with this irreſiſtible beauty. Araſpes warmly replied, You are in this, O Cyrus, as in other matters, mild, and diſpoſed to pardon the failings of men. But how ſhall I hold up after this miſcarriage? My friends will neglect me, and my enemies triumph

 over

over me. Cyrus ſaid, Agreeable to me is thy ſorrow, O Araſpes: lives there a mortal without failings? Happy he who profits by them.

Panthea, charmed with this conduct in Cyrus, and admiring his excellent qualifications, endeavoured to gain her huſband Abradatas to his ſide. She knew there was no cordiality betwixt him and the King of Aſſyria. That prince had attempted to take Panthea from him; and Abradatas, conſidering him as an unjuſt man, wiſhed nothing more earneſtly, than an opportunity to quit his ſervice. For this reaſon he liſtened to the ſolicitations of his wife; and came over to Cyrus with two thouſand horſe. Panthea informed him of the virtue of Cyrus, and of his tender regard for her. What can I do Panthea, ſaid Abradatas, to ſhow my gratitude to Cyrus? What elſe, ſaid ſhe, but to behave toward him as he has behaved toward you? Upon this, Abradatas, coming to Cyrus, and taking him by the hand, ſaid, O Cyrus, in return for the benefits you have beſtowed upon us, I give

myſelf

myſelf to you, an ally, a ſervant, and a friend.

From that time Cyrus had no ally more attached to his intereſt than Abradatas. The morning of that day in which Cyrus overthrew Crœſus, Panthea brought to her huſband preparing for the battle, a golden helmet, bracelets for his wriſts, a purple robe, and a creſt of a violet colour. Theſe things having been prepared without his knowledge, he ſaid to her, Have you made me theſe arms, Panthea, by deſtroying your own ornaments? No, ſurely, ſaid ſhe, not by deſtroying what is the moſt valuable of them; for you are my greateſt ornament. Proceeding to put on the armour, tears trickled down her cheeks, though ſhe endeavoured to reſtrain them. Abradatas, in this dreſs, appeared moſt beautiful and noble. Panthea, after deſiring all that were preſent to retire, ſpoke as follows: "O
"Abradatas! if ever there were a woman
"who regarded her huſband more than her
"own ſoul, you know that I am ſhe. And
"yet, though I ſtand thus affected toward
"you, I ſwear by our mutual friendſhip,

 "that

" that rather would I be put under ground " with you, approving yourſelf a brave " man, than live with you in diſregard and " ſhame. We both lie under great obliga- " tions to Cyrus, that when I was a cap- " tive and choſen for himſelf, he kept " me for you, as if I were his brother's " wife." Abradatas, ſtruck with admiration at her diſcourſe, gently took her hand into his, and lifting up his eyes to heaven, made the following prayer, " Do thou, O " great Jupiter, grant me to appear a huſ- " band worthy of Panthea, and a friend " worthy of Cyrus!" and having ſaid thus, he mounted his chariot, and moved along. She could not refrain from following, till Abradatas, ſeeing her, ſaid, Have courage, Panthea, the gods take care of the virtuous: and upon this ſhe was conducted to her tent. Though Abradatas in his chariot made a noble appearance, yet he drew no eyes till Panthea was gone.

The victory that day was complete: Cyrus routed his enemies, and got poſſeſſion of their camp. Toward the evening, when the battle was over, Cyrus, calling ſome of his

his ſervants, inquired, whether any of them had ſeen Abradatas? But Abradatas was now no more! he was ſlain, breaking in upon the Egyptians. All his followers, except ſome truſty companions, had turned their backs when they ſaw the compact body of the enemy. And Cyrus was informed, that Panthea had retired with the dead body to the bank of the river Pactolus; that her ſervants were digging a grave for it; and that ſhe herſelf was ſitting upon the ground with the head of her dead huſband upon her knees. Cyrus, hearing this, ſmote his breaſt, and haſtened to Panthea. Seeing Abradatas lying dead, he ſhed tears, and ſaid, Alas, thou brave and faithful ſoul! haſt thou left us, and art no more! At the ſame time he took him by the right hand, which came away, for it had been cut off in battle. The woman, ſmothering her grief, took the hand from Cyrus, kiſſed it, joined it to the body, and ſaid, The reſt, Cyrus, is in the ſame condition. But why ſhould you look upon this mangled body? for you are not leſs affected than I am. "Fool that I was! frequently did

"I

"I exhort him to ſhow his friendſhip for "you; and I know he never thought of "what he himſelf might ſuffer, but of "what he ſhould do to gain your favour. "He died, therefore, without reproach, "and I, who urged him on, ſit here alive." Cyrus, ſhedding tears, ſpoke thus: "He has "died, O woman! but his death has been "glorious, for he has vanquiſhed his ene-"mies. Honours ſhall be paid him ſuiting "a conqueror. A lofty monument ſhall "be erected for him; and all the ſacrifi-"ces ſhall be made that are due to the "memory of a brave man." Having ſaid this, he went away, with great concern for the woman who had loſt ſuch a huſband; ſorrowing alſo for the man who had left ſuch a wife behind him, never to ſee her more.

The woman ordered her eunuchs to retire, till ſuch time, ſaid ſhe, as I have lamented over my huſband. She retained only one faithful attendant, commanding, that when ſhe was dead, ſhe ſhould be wrapped in the ſame mantle with her huſband. The ſervant, after repeated remonſtrances,

ſtrances, finding her intreaties unſucceſsful, broke into a flood of tears. Panthea, being beforehand provided with a ſword, thruſt it into her boſom, and laying her head upon her huſband's breaſt, died. The maid-ſervant, ſetting up a moſt lamentable cry, covered the bodies as ſhe had been directed. Cyrus, informed of this melancholy ſcene, haſtened to the place, ſtruck with admiration of the woman, and lamented over her. Their funeral rites were performed in the moſt ſolemn manner; and their monument is to be ſeen in that country to this day.

27.

A connection that ſubſiſts upon gratitude and mutual good offices, is generally brittle. Each is apt to overvalue the good he does to the other; and conſequently, to expect more gratitude than is reaſonable. Hence heart-burnings and diſguſt. It is otherwiſe where the connection is formed upon affection and habit. Quarrels tend to ſtrengthen the connection, by the pain of being at variance.

riance. The firſt ſort of connection is commonly that of friends, the other that of lovers.

28.

It is obſerved of Mæcenas and Saluſtius Criſpus, the one the favourite of Auguſtus, the other of Tiberius, that in their declining years, they retained more of ſhow, than of reality, in the friendſhip of theſe princes. Tacitus, upon this, makes the following reflection *, That favour is ſeldom long-lived; whether it be, that ſatiety takes the prince, when he has nothing left to beſtow; or the favourite, when there is nothing left for him to deſire.

29.

Juſt reſentment is appeaſed by a ſuitable acknowledgment; for it has no further aim. But an unjuſt action rankles the mind, and inflames every malevolent paſſion. Hence a ſimilar obſervation, That it is more diffi-

* Annal. l. 3. § 30.

cult

cult to reconcile the perſon who does the injury, than him who receives it. The very ſight of one we have injured, ſtings us with remorſe, and we are not far from hating one who continually gives us pain. This is apt to make the injurious perſon inflexible; whereas the perſon injured feels nothing but the injury to obſtruct a reconciliation; and ſo ſoon as a proper atonement is made, reſentment is at an end.

30.

Achaia, under the government of Aratus, was the moſt flouriſhing republic of Greece, till it came to be rivalled by Sparta under Cleomenes. Sparta ſolicited an alliance with the Achæans for their common ſafety. But Aratus, rejecting the propoſition, choſe to put his people under the protection of Antigonus King of Macedon. This ſtep was inconſiſtent with ſound politics. Cleomenes was a man of virtue and civilized manners, and had no view beyond the public good. Antigonus was a tyrant and oppreſſor, ſo inſolent, as even to demand divine honours.

honours. But Antigonus was an old king, and conſidered always by Aratus as his ſuperior. Cleomenes, on the contrary, was a young man riſing into fame; and what is ſtill of greater weight, he was of the ſame rank, and in the ſame circumſtances, with Aratus. And it is a maxim we may hold as unqueſtionable, That in the race of glory, it gives us more pain to ſee one gaining ground of us, than twenty running before us.

31.

Two men, one covetous, and one envious, becoming petitioners to Jupiter, were told, That what the one prayed for, ſhould be doubled on the other. The covetous man prayed for riches. The envious man, not ſatisfied with a double portion, requeſted, that one of his eyes might be put out, in order to deprive his companion of both.

32.

The behaviour of Fabius the dictator, to

Minutius his maſter of horſe, is well known. Minutius, by his calumnies, had wounded the reputation of Fabius, and by his intrigues had got himſelf conjoined in the Dictatorian power, a thing till then unknown. Yet Fabius bore all theſe diſgraces with temper, and ſaved his rival from ruin, in which he had involved himſelf, by folly and raſhneſs. But the ſame Fabius could not ſee, without envy, the fame and reputation of Scipio increaſing every day.

33.

A royal eagle, reſolving to advance his ſubjects according to their merit, ordered every bird to bring its young ones to court, for a comparative trial. The owl preſſed into the circle, mopping and twinkling, and obſerved to his Majeſty, that if a graceful mien and countenance might intitle any of his ſubjects to a preference, ſhe doubted not but her brood would be regarded among the firſt: For, ſays ſhe, they are all as like me as they can ſtare.

A gnat, that had placed himſelf upon the horn of a bull, very civilly begged pardon for the liberty he took: but rather than incommode you, ſays he, by my weight, I'll remove. Oh! never trouble your head for that, ſays the bull: I felt you not when you ſat down, and I ſhall not miſs you when you are pleaſed to remove.

34.

A ſkittiſh horſe, that uſed to boggle at his own ſhadow, was expoſtulated with by his rider in a very ſerious manner. What a duce ails you? ſays he, it is only a ſhadow you are afraid of. And what is that ſhadow, but ſo much empty ſpace that the light cannot come at? It has neither teeth nor claws, you ſee, nor any thing elſe to hurt you; it will neither break your ſhins, nor block up your paſſage. It is well for you to upbraid me, replies the horſe gravely, who are more terrified at ghoſts and goblins, mere ſhadows of your brain, than I am at the ſhadow of my body.

35.

35.

A ſpendthrift had ſold his coat; and judging ſummer to be at hand upon the ſight of a ſwallow that came before her time, made free with his waiſtcoat alſo, ſo that he was reduced to his ſhirt. A fit of cold weather happening, the ſpendthrift, in the bitterneſs of diſtreſs, reproaching the ſwallow, exclaims, What a wretched ſot art thou, thus to ruin both thyſelf and me?

36.

Alexander having conquered Sidon, recommended to Hephæſtion to chuſe for king the moſt worthy of the citizens. He offered the crown to two young men of illuſtrious birth, his landlords; who refuſed the ſame, becauſe they were not of the royal ſtock; ſaying, that it was againſt the law of their country for any other family to inherit the crown. Hephæſtion, admiring their magnanimity, cried out, "O! happy

"young men, who know how much more "wiſe it is to reject a crown, than to receive "it unjuſtly!" And as a mark of his eſteem, he requeſted of them to chuſe the king. They pitched upon Abdalonimus, of the royal family, who being reduced to poverty, had nothing to live on but a little garden in the ſuburbs. The young men went into the garden, with the crown in their hands, and found Abdalonimus buſy at work. They ſaluted him king, and exhorted him to be ever mindful of the low condition from which he was taken; adding, that his poverty and induſtry had beſtowed this honour upon him. Alexander inquired of him, whether he had born poverty with any degree of patience? "I wiſh," ſays he, "I may bear proſperity with the "ſame equality of mind. I had little; but "I wanted little; and theſe hands ſupplied "what I wanted."

37.

Alexander, conqueror of Aſia, ſubmitted to pride, anger, and pleaſure; for he laboured

boured to have every thing under his power but his paſſions. After the victory of Arbela, he abandoned himſelf to every appetite, and his moderation was converted into luxury and laſciviouſneſs.

38.

Meleſichton, born at Megara, of illuſtrious parents, dreamed of nothing in his youth, but to imitate the warlike virtues of his anceſtors. He ſignalized himſelf in ſeveral expeditions, was in the midſt of every dangerous attempt, and came ever off victorious. Being highly eſteemed by his fellow-citizens, he was choſen their general; and ſhewed himſelf greater by his conduct, than formerly by his courage. His ambition was inflamed; power corrupted his mind, and he aimed at no leſs than the ſovereignty, being unable to obey whom he had ſo long commanded. Thus, from an uſeful member of the ſtate, he became a dangerous enemy. Luſt of rule threw down him, whom courage and conduct had raiſed. He was deprived of all his employ-

 ments,

ments, and a law was made, that he ſhould not thereafter bear any command in the city. This change of fortune threw him into deſpair: and to avoid diſgrace, he retired to the country with his wife and family. His ambition had made him neglect money, and his inclination to magnificence had diſſipated the bulk of his paternal eſtate. All that he had remaining, was a ſmall farm in a remote corner. There he ſhut himſelf up out of the eye of the world.

His wife Praxinoe had ſpirit and reſolution. Her beauty and birth had made her the object of many vows, but ſhe had preferred Meleſichton purely for his merit. Mutual affection, which had made this couple happy for many years, occaſioned now their greateſt diſtreſs. Meleſichton imagined that he could bear ſingly the greateſt misfortunes, but he could not bear to ſee Praxinoe reduced to poverty. Praxinoe, on the other hand, was in deſpair to find that ſhe contributed to her huſband's affliction. Their children, a boy and a girl, were their only remaining comfort. Melibeus, the ſon, began early to ſhow

ſtrength,

ſtrength, addreſs, and courage. In this ſolitude, his father had leiſure to teach him every leſſon for cultivating and adorning the mind. Melibeus had an air, ſimple, ſweet, and ingenuous, mixed with firmneſs and elevation. Meleſichton, beholding him, could ſeldom refrain from tears. His own misfortunes he conſidered as nothing; but it ſtung him to the heart that they ſhould be extended to his children. Damæta, the daughter, was inſtructed by her mother in all the arts of Minerva. She was ſkilled in muſic, and her voice was accompanied with the lyre, more moving than that of Orpheus. Her hair hung waving in the wind without any ornament. She was dreſſed in a plain robe, born up with a girdle, which made her motions perfectly eaſy. Without dreſs, ſhe had beauty, and knew it not; nor did ſhe ever think of viewing herſelf in a fountain. The father, in the mean time, full of diſcontent, delivered himſelf up to deſpair. His frequented walk was on the ſea-ſhore, at the foot of an impending rock. There he would often retire from his family to deplore his misfortunes. He never ſpoke

ſpoke but in ſighs; he neglected the cares
of life, enervated and ſunk in black me-
lancholy.

One day, overcome with wearineſs and
diſtreſs, he fell aſleep. The goddeſs Ce-
res appeared to him in a dream. Her head
was crowned with golden ears of corn. She
ſpoke to him with ſweetneſs and majeſty:
“ Is it for Meleſichton to be ſubdued by
“ the rigours of fortune? Doth true nobi-
“ lity conſiſt in riches? doth it not conſiſt in
“ a firmneſs of mind ſuperior to fortune?
“ Men render themſelves miſerable by
“ indolence and falſe glory. If neceſſaries
“ be wanting, would you owe them to o-
“ thers rather than to yourſelf? Content
“ yourſelf with little; gain that little by
“ your work; free yourſelf from a depend-
“ ence on others; and you ſhall be moſt
“ noble. Take courage, therefore, and be
“ induſtrious.” She ended, and preſented
him with a *cornucopia.* Bacchus appeared
crowned with ivy. Pan followed playing
on a flute, with the fawns and ſatyrs dan-
cing around. Pomona preſented a lapful
of fruits; and Flora ſcattered flowers vivid
and

and odoriferous. Thefe field-divinities, all of them, threw a favourable regard upon Melefichton.

He awaked, and was comforted. He talked of his dream to Praxinoe. They perceived contentment within their reach, and began to tafte rural pleafures. Nothing was now to be feen in the family but a face of chearful induftry. Praxinoe and Damæta applied themfelves to fpinning. They had herbs from a fmall garden, and milk from a large flock. Their food was dreffed up with cleannefs and propriety. It was fimple, natural, and good, feafoned with an appetite infeparable from temperance and travail. Their houfe was neat: the tapeftries were fold, but the walls were white and clean. Their beds were not rich, but they were not the lefs decent, and eafy. The kitchen itfelf had an elegance not to be feen in great houfes, every thing in it fhining, and in its proper place. To regale the family upon extraordinary occafions, Praxinoe produced honey, and the fineft fruits. She cultivated a flower-garden, fold part, and referved part to adorn

her

her houſe. Damæta imitated her mother. She went about ſinging at her work. Her tender lambs danced upon the green, and the echoes around repeated her notes. Agriculture was Meleſichton's province. He himſelf held the plough, ſowed the grain, and attended the reapers. He found ſuch labours more innocent than thoſe of war. He planted a vineyard, and had wine to entertain his gueſts. Winter, the ſeaſon of repoſe, was dedicated to ſocial intercourſe and innocent amuſement. Meleſichton thanked the gods for opening his eyes. He was now ſenſible of the falſe luſtre of ambition and greatneſs; and he was entirely ſatisfied with his preſent lot. In Melibeus, occupation and toil ſuppreſſed youthful paſſions. The orchard was his care; he planted trees, and nurſed them up. He brought a canal of water into the garden, which he divided into many rills. His father had inſpired him with a taſte for reading; and in the intervals of work, his diverſions were hunting, running, and wreſtling with the neighbouring youth.

Meleſichton, now accuſtomed to a life of

of ſimplicity, found himſelf more at eaſe, than in his wonted grandeur. The neceſſaries of life he had in abundance, and he deſired nothing beyond. The pleaſures of ſociety he taſted in his own family. Love and tenderneſs united them intimately, and beſtowed ſincere happineſs. At a diſtance from courts, they were ignorant of its giddy pleaſures, dangerous in the fruition, and ſtill more dangerous in the conſequences. Their pleaſures were ſweet, innocent, ſimple, and always within reach. Plenty once again viſited this family; but pride and ambition returned no more.

All the world ſaid to Meleſichton, "Riches are returned, it is time to return "to your former grandeur." Ambition, with regard to himſelf, was thoroughly mortified: but he eſteemed his children, and thought them qualified for the higheſt rank. To deliberate upon a ſtep ſo important, he retired to his ſolitary walk, and ſeated himſelf upon the ſide of a limpid ſtream, revolving in his mind the paſt and future. Falling inſenſibly aſleep, the goddeſs Ceres appeared to him as in his former dream,

dream, and thus ſhe ſpoke: "To which "would you be devoted; to ambition, which "ruined you; or to induſtry, which has "made you rich and happy? True digni-"ty flows from independence, and from the "exerciſe of benevolence. Owe therefore "your ſubſiſtence to the fruitful earth, and "to your own labour. Let never indo-"lence or falſe glory tempt you to quit "that which is the natural and inexhauſtible "ſource of all good."

39.

My head, ſays the boaſting fir to the humble bramble, is advanced among the ſtars; I furniſh beams for palaces, and maſts for ſhips; the very ſweat of my body is a remedy for the ſick and wounded. Whereas thou, O wretched bramble, creepeſt in the dirt, and art good for nothing in the world but miſchief. I pretend not to vie with thee, ſaid the bramble, in what thou vaunteſt of: but I pray thee, tell me, when the carpenter comes to fell timber, whe-

ther

ther thou wouldſt not rather be a bramble than a fir ?

40.

When Calais, after a ſhameful revolt, was retaken by Edward III. he, as a puniſhment, appointed ſix of the moſt reputable burgeſſes to be put to death, leaving the inhabitants to chuſe the victims. While the inhabitants, ſtupidly aghaſt, declined to make a choice, Euſtace de St Pierre, a burgeſs of the firſt rank, offered himſelf to be one of the devoted ſix. A generoſity ſo uncommon raiſed ſuch admiration, that five more were quickly found who followed his example. Theſe ſix illuſtrious perſons, marching out bare-footed, with halters about their necks, preſented to the conqueror the keys of the town. The Queen being informed of their heroic virtue, threw herſelf at the King's feet, intreating him, with tears in her eyes, to regard ſuch illuſtrious merit. She not only obtained their pardon, but entertained them in her own

tent, and diſmiſſed them with a handſome preſent.

It was the fixed opinion of Ariſtides the Athenian, that he was bound to ſerve his country without the expectation of being rewarded with riches or honours. Being one day in the theatre, where a tragedy of Æſchylus was acted, containing the following words, "That he cared more to be "juſt, than to appear ſo;" all eyes were inſtantly turned upon Ariſtides, as meriting that character; and from that time he got the ſurname of *Juſt*. This remarkable diſtinction rouſed envy, and envy prevailed ſo far as to procure his baniſhment for ten years, upon the unjuſt ſuſpicion, that his influence with the people was dangerous to their freedom. But his abſence diſſipated theſe vain terrors. He was ſoon recalled; and without ſhewing the leaſt reſentment againſt his enemies, he, for many years, acted both in peace and war with the greateſt prudence and moderation. His diſregard for money was viſible at his death; for though he was frequently treſaurer, as

well

well as general, he ſcarce left ſufficient to defray the expence of his burial. But his virtues did not paſs without reward. He had two daughters, who were educated at the expence of the ſtate, and got portions allotted them from the public treſaury.

Plancus being proſcribed by the Triumvirs Antonius, Lepidus, and Octavius, was forced to abſcond. His ſlaves, though put to the torture, refuſed to diſcover him. New torments being prepared, Plancus appeared, to prevent further diſtreſs to ſervants that were ſo faithful to him, and offered his throat to the ſwords of the executioners. An example ſo noble, of mutual affection betwixt a maſter and his ſlaves, procured a pardon to Plancus, and made all the world ſay, that Plancus only, was worthy of ſo good ſervants, and they only, were worthy of ſo good a maſter.

Cneius Domitius, Tribune of the Roman people, burning to ruin his enemy Marcus Scaurus, chief of the ſenate, accuſed him publicly, before the people, of ſe-

veral high crimes and misdemeanors. His zeal in the prosecution excited a slave of Scaurus, through hope of a reward, to offer himself privately as a witness. But justice here prevailed over revenge: for Domitius, without listening to a single word, ordered the perfidious wretch to be fettered, and to be carried instantly to his master. This action was so much admired, that there was no end of heaping honours upon Domitius. He was successively elected consul, censor, and chief priest.

A carpenter who had accidentally dropt his ax into a river, petitioned Mercury to help him to it again. Mercury, for a trial of his honesty, fished up a gold ax; which the man refused, as not belonging to him. The next was a silver ax; which was also refused, for the same reason. At last came the identical ax that had dropt into the water; and this the poor man claimed as his property. Mercury, to reward his honesty, gave him all the three. It came into the head of another carpenter to try the experiment. He threw his ax into the water,

imploring

imploring Mercury to reſtore it to him. Firſt the gold ax, and then the ſilver ax, being preſented, both were refuſed; but the third was accepted, being that which had been thrown into the water. The knave, now ſwallowing, in his expectations, the other two axes, was bitterly diſappointed, when he heard the following words pronounced with a ſtern look, "Learn, "impious mortal, that the gods reward ho- "neſty, and not deceit."

41.

A young man having been condemned to death for theft, his mother went lamenting along with him to the place of execution. There, under pretext of a whiſper, he put his mouth to her ear, and bit it clear off. The ſpectators being provoked by this unnatural action; Good people, cried the criminal, judge not by appearances. It is this mother of mine who has brought me to ſhame and puniſhment: for had ſhe whipt me ſoundly for the book I ſtole when I was a boy, I ſhould never have

come to the gallows for theft now that I am a man.

42.

A ſtag ſeeing his image in the water; Well, ſays he, were thoſe pitiful ſhanks but anſwerable to this branching head, how ſhould I triumph over my enemies? The words were ſcarce uttered, when he eſpied a pack of hounds coming full cry toward him. Away he ſcours croſs the plain, caſts off the dogs, and gains a wood. But preſſing through a thicket, the buſhes hold him by the horns, till the hounds come and pull him down. The laſt words he uttered were theſe: What an unhappy fool was I, to prefer ſhew before ſubſtance! I truſted to my horns, that have betrayed me; and I diſdained my legs, that would otherwiſe have brought me off.

43.

Alexander the Great is deſcribed with leſs reſolution before the battle of Arbela, than

formerly.

formerly. And no wonder. At the beginning, he had little reputation to loſe, but much to gain. Now he had more reputation to loſe, than he could gain.

44.

It is recorded of Agrippina, that conſulting the Chaldeans, about the fortune of her ſon Nero, ſhe got for a reſponſe, That he would be emperor; but that he would kill his mother. "Let him be emperor," ſaid ſhe, "though I die by his hands." How blind are we to futurity! We lay out our whole ſtock of happineſs upon a ſingle ticket, and behold it comes out a blank. Nero was emperor; but Agrippina was far from being willing to lay down her life, as the price of his advancement. Nay, laying aſide this horrid circumſtance, ſhe did not find the happineſs ſhe propoſed, but the direct contrary. She had laid her account, that her ſon would be perfectly obſequious to her; and by his means had ſwallowed, in her hopes, dominion over the univerſe. But theſe hopes, like all

that

that are unbounded, proved abortive. Nero would not be ruled by an imperious woman; and she was in despair, to find him taken out of her hands. Blind mortals! how unfit to judge or chuse for ourselves?

A man who had lost a calf, betook himself at last to his prayers. Great Jupiter, says he, do but shew me the thief, and I'll give thee a kid for a sacrifice. The word was no sooner passed, than the thief appeared, which was a lion. He fell to his prayers more heartily than before: "I have not "forgotten my vow, O Jupiter! but now "that thou hast shewed me the thief, I'll "make the kid a bull, if thou'lt but free "me from him."

Gay, Fab. 39.

The man to Jove his suit preferr'd;
He begg'd a wife. His prayer was heard.
Jove wonder'd at his bold addressing:
For how precarious is the blessing!

A wife he takes. And now for heirs
Again he worries Heav'n with pray'rs.
Jove nods aſſent. Two hopeful boys
And a fine girl reward his joys.
Now, more ſolicitous he grew,
And ſet their future lives in view:
He ſaw that all reſpect and duty
Were paid to wealth, to power, and beauty.
Once more, he cries, accept my prayer;
Make my lov'd progeny thy care.
Let my firſt hope, my fav'rite boy,
All Fortune's richeſt gifts enjoy.
My next with ſtrong ambition fire:
May favour teach him to aſpire;
'Till he the ſtep of power aſcend,
And courtiers to their idol bend.
With ev'ry grace, with ev'ry charm,
My daughter's perfect features arm.
If Heav'n approve, a father's bleſs'd.
Jove ſmiles, and grants his full requeſt.
The firſt, a miſer at the heart,
Studious of every griping art,
Heaps hoards on hoards with anxious pain,
And all his life devotes to gain.
He feels no joy, his cares increaſe,
He neither wakes nor ſleeps in peace;

In fancy'd want, (a wretch complete),
He ſtarves, and yet he dares not eat.
 The next to ſudden honours grew,
The thriving art of courts he knew:
He reach'd the height of power and place;
Then fell, the victim of diſgrace.
 Beauty with early bloom ſupplies
His daughter's cheek, and points her eyes.
The vain coquette each ſuit diſdains,
And glories in her lovers pains.
With age ſhe fades, each lover flies,
Contemn'd, forlorn, ſhe pines and dies.
 When Jove the father's grief ſurvey'd,
And heard him heav'n and fate upbraid,
Thus ſpoke the god. By outward ſhow,
Men judge of happineſs and wo:
Shall ignorance of good and ill
Dare to direct th' eternal will?
Seek virtue; and of that poſſeſt,
To providence reſign the reſt.

45.

A lake, the habitation of many a frog, being dried up in a hot ſummer, two of the ſpecies, in queſt of water, diſcovered a deep

well.

well. One of them, growing impatient, proposed to settle there, without looking farther. Softly, says his companion, if the water should also fail us here, how shall we get out again?

46.

Archytas Tarentinus returning from war, found all things at home in great disorder. Having called his overseer, he expostulated with him for his supine negligence, and ended thus: "Go," said he, "if I "were not in anger, I would soundly "drub your sides." Plato, being highly offended at one of his slaves, ordered Speusippus to chastise him, excusing himself, because he was angry. And Carillus a Lacedemonian, to a helot who carried himself insolently and audaciously, "By the gods, "if I were not angry, I would immediately put thee to death." How different the behaviour of Piso upon such an occasion. A soldier returning from forage without his companion, of whom he gave no satisfactory account, Piso, taking it for granted that

that he had murdered his companion, condemned him inſtantly to death. The ſentence was at the very point of being executed, when, behold! the wandering companion arrived, which filled all hearts with joy. They were carried inſtantly to Piſo, not doubting but that the ſentence would be recalled. But ſhame for being in the wrong rekindled Piſo's rage, which made him incapable of acknowledging his raſhneſs: and, as if perſeverance would juſtify a wrong, or hide it from others, he committed another act of unjuſtice, much leſs excuſable than the former. The firſt ſoldier was ordered to death, becauſe ſentence had paſſed againſt him; the ſecond, becauſe his abſence had occaſioned the death of the firſt; and the hangman, for not putting the firſt ſentence in execution.

47.

Once upon a time, the hares were greatly diſatisfied with their miſerable condition. Here we live, ſay they, at the mercy of men, dogs, eagles, and many o-

ther

ther creatures, whose prey we are. We had better die once for all, than live in perpetual dread, which is worse than death. Resolving, with one consent, to drown themselves, they scudded away to the next lake. A number of frogs, terrified by the noise, jumped from the bank into the water with the greatest precipitation. Pray let us have a little patience, says a hare of a grave aspect, our condition may not be altogether so bad as we fancy: if we are afraid of some creatures, others, we see, are not less afraid of us.

48.

Philopemen arriving the first at an inn where he was expected, the hostess, seeing him an unsightly fellow, and taking him for one of Philopemen's servants, employed him to draw water. His train arriving presently after, and surprised to see him thus employed: "I am," said he, "paying the penalty of my ugliness."

Periwigs being first used to cover baldness,

neſs, a certain cavalier had one for that purpoſe, which paſſed for his own hair. Riding one day in company, a ſudden puff of wind blew off his hat and wig, and diſcovered his bald pate, which provoked a loud laugh. He fell a laughing with the reſt, and ſaid, merrily, " How could I ex" pect to keep other peoples hair, when I " could not keep my own?"

49.

A fox taken in a trap, was glad to compound matters, by leaving his tail behind him. To palliate his misfortune, he made a learned diſcourſe to his companions, of the uſeleſſneſs, the trouble, and the indecency of tails. He had no ſooner ended, than up roſe a cunning ſage, who deſired to be informed, whether the worthy member who had harangued ſo pathetically, meant his advice for the advantage of thoſe who had tails, or to hide the deformity and diſgrace of thoſe who had none.

50.

An old man and a boy were driving an aſs before them to the next market for ſale. Have you no more wit, ſays a paſſenger, than to trudge it a-foot, when you have an aſs to ride on? The old man took the hint, and ſet the boy upon the aſs. Says another to the boy, You lazy rogue you, muſt you ride, and let your aged father go a-foot? The man took down his boy, and got up himſelf. Do you ſee, ſays a third, how the lazy old knave rides, while the poor little child has much ado to creep after him? The man took up his ſon behind him. The next they met aſked the old man, Whether the aſs were his own? He ſaid, Yes. Troth there's little ſign of it, ſays the other, by your loading him thus. Well, ſays the man to himſelf, what am I to do now? Nothing new occurred to him, but to bind the aſs's legs together with a cord, and to carry him to market with a pole upon their ſhoulders. This he attempted, and became truly ridiculous.

51.

A dog, croſſing a river with a piece of fleſh in his mouth, ſaw his image in the water, which he miſtook for another dog with another piece of fleſh. Greedy to have both, he ſnatches at the ſhadow, and loſes the ſubſtance.

52.

In a ripe field of corn, a lark had a brood of young ones; and when ſhe went abroad to forage for them, ſhe ordered them to take notice of what ſhould happen in her abſence. They told her at her return, that the owner of the field had been there, and had requeſted his neighbours to reap his corn. Well, ſays the lark, there's no danger as yet. They told her the next day, that he had been there again, with the ſame requeſt to his friends. Well, well, ſays ſhe, there's no danger in that neither; and ſo ſhe went out for proviſions as before. But being informed the third day, that the

owner

owner and his ſon were to come next morning to perform the work themſelves; Nay, then, ſays ſhe, it is time to look about us. As for the neighbours and friends, I feared them not; but the owner, I'm ſure, will be as good as his word, for it is his own buſineſs.

53.

Mercury, in order to know what eſtimation he bore among men, went to the houſe of a famous ſtatuary, where he cheapened a Jupiter and a Juno. He then ſeeing a Mercury with all his ſymbols; Here am I, ſaid he to himſelf, in the quality of Jupiter's meſſenger, and the patron of artiſans, with all my trade about me; and now will this fellow aſk me fifteen times as much for that ſtatue as he did for the others: and ſo demanded what was the value of that piece. Why truly, ſays the ſtatuary, you ſeem to be a civil gentleman; give me but my price for the other two, and you ſhall have that into the bargain.

54.

The oak upbraided the willow, that it was weak and wavering, and gave way to every blaſt; while he ſcorned, he ſaid, to bend to the moſt raging tempeſt. Soon after, it blew a hurricane. The willow yielded and gave way: but the oak, ſtubbornly reſiſting, was torn up by the roots.

55.

Lycurgus being queſtioned about the law which diſcharged portions to be given to young women, ſaid, That in the choice of a wife, merit only ſhould be conſidered; and that the law was made to prevent young women being choſen for their riches, or neglected for their poverty. A man deliberating whether he ſhould give his daughter in marriage to a man of virtue with a ſmall fortune, or to a rich man who was not famed for probity, Themiſtocles ſaid, "I would beſtow my daughter upon

"a

"a man without money, rather than upon "money without a man."

56.

A controverſy betwixt the ſun and the wind, Which was the ſtronger, was agreed to be decided in favour of him who ſhould make a traveller quit his cloak. The wind fell preſently a-ſtorming, and threw hail-ſhot in the very teeth of the traveller. He wraps himſelf up the cloſer, and advances ſtill in ſpight of the weather. The ſun then began his part, and darted his beams ſo ſtrongly, that at laſt the traveller grew faint with the heat, put off his cloak, and lay down in the ſhade to refreſh himſelf.

57.

Marſhal Turenne, in his campaign 1656, diſpatched a body of men to eſcort ſome loaded waggons that were coming from Arras; and gave the command to the Count de Grandpré. The young Count being engaged in a love-adventure, ſuffered the con-

voy

voy to march, commanded by the major of his regiment. A Spaniſh party that attacked the convoy being repulſed, the proviſions were brought ſafe to the camp. The Marſhal being informed of Grandpré's neglect of duty, ſaid to the officers who were about him, "The Count will be very angry "with me for employing him another way, "and diſappointing him of this opportunity "to ſhow his bravery." Theſe words being reported to the Count, he ran to his General's tent, threw himſelf at his feet, and expreſſed his repentance with tears full of gratitude and affection. The Marſhal reproved him with a paternal ſeverity; and the reproof made ſuch an impreſſion, that during the reſt of the campaign, this young officer ſignalized himſelf by the braveſt actions, and became at length one of the ableſt commanders of the age.

58.

An eagle ſeized ſome young rabbits for food to her young. The mother-rabbit adjured her, in the name of all thoſe powers

that protect the innocent and oppreſſed, to have compaſſion upon her miſerable children. But the eagle, in an outrage of pride, tears them to pieces. The rabbits made a common cauſe of it, and fell to undermining the tree where the eagle timbered; which, on the firſt blaſt of wind, fell flat to the ground, neſt, eaglets, and all. Some of them were killed by the fall, the reſt were devoured by birds and by beaſts of prey, in ſight of the injured mother-rabbit.

59.

A company of boys were watching frogs at the ſide of a pond, and ſtill as any of them put up their heads, they were pelted down again with ſtones. Children, ſays one of the frogs, you never conſider, that though this may be play to you, it is death to us.

60.

And it came to paſs after theſe things, that

that Abraham ſat in the door of his tent, about the going down of the ſun.

And behold, a man bent with age, coming from the way of the wilderneſs, leaning on a ſtaff.

And Abraham aroſe, and met him, and ſaid unto him, Turn in, I pray thee, and waſh thy feet, and tarry all night; and thou ſhalt ariſe early in the morning, and go on thy way.

And the man ſaid, Nay, for I will abide under this tree.

But Abraham preſſed him greatly: ſo he turned, and they went into the tent: and Abraham baked unleavened bread, and they did eat.

And when Abraham ſaw that the man bleſſed not God, he ſaid unto him, Wherefore doſt thou not worſhip the moſt high God, creator of heaven and earth?

And the man anſwered and ſaid, I do not worſhip thy God, neither do I call upon his name; for I have made to myſelf a god, which abideth always in mine houſe, and provideth me with all things.

And Abraham's zeal was kindled againſt the

the man, and he arofe, and fell upon him, and drove him forth with blows into the wildernefs.

And God called unto Abraham, faying, Abraham, where is the ftranger?

And Abraham anfwered and faid, Lord, he would not worfhip thee, neither would he call upon thy name; therefore have I driven him out from before my face, into the wildernefs.

And God faid, Have I borne with him thefe hundred ninety and eight years, and nourifhed him, and cloathed him, notwithftanding his rebellion againft me; and couldft not thou, who art thyfelf a finner, bear with him one night?

And Abraham faid, Let not the anger of the Lord wax hot againft his fervant: lo, I have finned; forgive me, I pray thee.

And Abraham arofe, and went forth into the wildernefs, and fought diligently for the man, and found him, and returned with him to his tent; and when he had entreated him kindly, he fent him away in the morning, with gifts.

61.

61.

The Marquis of Louvois, jealous of the Marſhal de Turenne, did all in his power ſecretly to croſs his deſigns. This jealouſy was the main ſpring of the misfortunes of France in the campaign 1673. The King ſaw himſelf upon the point of being forſaken by his allies and left alone to maintain a war againſt the Empire, Spain, and Holland. The Marſhal de Turenne could not diſſemble his uneaſineſs, and there appeared in his countenance an air of thoughtfulneſs and melancholy. Having returned to court, after putting his army into winter-quarters, the King received him with great demonſtrations of eſteem and affection. His Majeſty, in private, converſed frequently with him of the means to re-eſtabliſh affairs next campaign; and ſpoke to him one day of the fatal conſequences of Louvois's counſels; which gave Turenne a favourable opportunity to revenge himſelf of the miniſter, had he been ſo diſpoſed. The Marſhal content-

ed

ed himſelf with anſwering, "That the Mar-"
"quis de Louvois was very capable of do-"
"ing his Majeſty ſervice in the cabinet,"
"but that he had not experience enough"
"in war to take upon him the direction of"
"it." This moderation and generoſity extremely pleaſed the young King, who aſſured Turenne, that in ſpight of all his miniſters, he ſhould always be his favourite. He then ſpoke of the Marquis de St Abré, acquainting Turenne that St Abré had blamed his conduct, and written to Louvois, that if he had been conſulted, he could have ſaved Bonne, without hazarding Alſace. "Why then did he not ſpeak to "me?" ſaid the Marſhal, with great moderation: "I ſhould have heard him with "pleaſure, and profited by his advice." He then excuſed St Abré, commended him, gave an exact account of his ſervices, intreated the King not to deprive him of ſo able a lieutenant-general, and left not the cabinet till he obtained from the King a gratuity to him.

62.

A lion having got into his clutches a poor mouſe, let her go at her earneſt ſupplication. A few days after, the lion being catched in a net, found a grateful return. For this very mouſe ſet herſelf to work upon the couplings of the net, gnawed the threads to pieces, and ſo delivered her benefactor.

63.

Two neighbours, one blind and one lame, were called to a place at a conſiderable diſtance. The blind man carried the lame man, and the lame man directed the way.

64.

Tacitus, treating of Corbulo's diſcipline *, obſerves, that in his army the firſt

* Annal. l. 13. § 35.

or ſecond fault was not pardoned as in other armies. The ſoldier who left his ſtandard was immediately put to death. And experience proved this practice to be not only uſeful, but merciful; for ſuch crimes were ſeldom committed in his camp.

65.

A horſe having a quarrel with a boar, applied to a man to aid him in his revenge. The man arming himſelf, mounted the horſe, and killed the boar. But the horſe, in gratifying his reſentment, loſt his liberty: for the man would be pleaſed with no other reward, than to have the command of the horſe whenever he ſhould have occaſion; and therefore ordered him to be locked up in the ſtable.

A bear was ſo pained with the ſting of a bee, that he ran like mad into the bee-garden, and overturned all the hives. This outrage brought upon him an army of bees. Being almoſt ſtung to death, he reflected how much more prudent it had been,

to paſs over one injury, than by raſh paſſion to provoke a thouſand.

The Marſhal of Turenne, being in great want of proviſions, quartered his army by force in the town of Saint Michel. Complaints were carried to the Marſhal de la Ferte, under whoſe government that town was; who, being highly diſobliged for what was done to his town without his authority, inſiſted to have the troops inſtantly diſlodged. Some time thereafter La Ferte ſeeing a ſoldier of Turenne's guards out of his place, beat him ſeverely. The ſoldier, all bloody, complaining to his General, was inſtantly ſent back to La Ferte, with the following compliment: "That "Turenne was much concerned to find his "ſoldier had failed in his reſpect to him, "and begged the ſoldier might be puniſhed "as he thought proper." The whole army was aſtoniſhed; and La Ferte himſelf being ſurpriſed, cried out, "What! is "this man to be always wiſe, and I al-"ways a fool!"

One

One aſking at Diogenes, what courſe he ſhould take to be revenged of his enemy? By becoming a good man, anſwered the philoſopher.

It being told to Philip of Macedon, that ſeveral calumnies were ſpread againſt him by the Athenian orators; "It ſhall be my "care," ſaid the prince, "by my life and "actions to prove them liars."

66.

Some friends of Philip of Macedon adviſing him to baniſh a man who had ſpoken ill of him at court; By no means, ſaid he; for that is the ready way to make him rail at me where I am leſs known. Being importuned to puniſh the ingratitude of the Peloponneſians, for having hiſſed him at the Olympic games; How will they ſerve me, replied he, ſhould I puniſh them; when they cannot forbear affronting me after ſo many obligations?

67.

Philip of Macedon being adviſed to baniſh a man who had railed at him; Let us firſt ſee, ſays he, whether I have not given him occaſion. And underſtanding that this man had done him ſervices without receiving any reward, he gave him a conſiderable gratuity.

The Emperor Auguſtus being informed of a conſpiracy againſt his life, conducted by Lucius Cinna, was at firſt moved by reſentment to reſolve upon the crueleſt puniſhment. But reflecting afterwards, that Cinna was a young man of an illuſtrious family, and nephew to the great Pompey, he broke out into bitter fits of paſſion: "Why live I, if it be for the good of "many that I ſhould die? Muſt there be "no end of my cruelties? Is my life of "ſo great value, that oceans of blood muſt "be ſhed to preſerve it?" His wife Livia finding him in this perplexity; "Will "you take a woman's counſel?" ſaid ſhe.

"Imitate

" Imitate the phyſicians, who when the or-
" dinary remedies fail, make trial of what
" are extraordinary. By ſeverity you have
" prevailed nothing. Lepidus has followed
" Savidienus, Murena Lepidus, Cæpio
" Murena, and Egnatius Cæpio. Begin
" now, and try whether ſweetneſs and cle-
" mency may not ſucceed. Cinna is detect-
" ed: forgive him; he will never hence-
" forth have the heart to hurt thee; and it
" will be an act of glory." Auguſtus was a man of ſenſe. He reliſhed the advice; and calling Cinna to a private conference, he ſpoke as follows: " Thou knoweſt,
" Cinna, that having joined my enemies,
" I gave thee thy life, reſtored thee all
" thy goods, and advanced thy fortune e-
" qually with the beſt of thoſe who had
" always been my friends. The ſacerdo-
" tal office I conferred upon thee, after
" having denied it to others, who had borne
" arms in my ſervice. And yet, after ſo
" many obligations, thou haſt undertaken
" to murder me." Seeing Cinna aſtoniſh-ed, and ſilent, with the conſciouſneſs of guilt, he went on as follows. " Well!

" Cinna,

"Cinna, go thy way; I again give thee "that life as a traitor and a parricide, "which I before gave thee as an enemy. "Let friendſhip from this time forward "commence betwixt us; and let us make "it appear, whether thou haſt received thy "life, or I have given it, with the better "faith." Some time after, he preferred Cinna to the conſular dignity, complaining that he had not reſolution to demand it. Their friendſhip continued uninterrupted till Cinna's death; who, in token of his gratitude, appointed Auguſtus to be his ſole heir. And it is remarkable, that Auguſtus reaped the due reward of a clemency ſo generous and examplary; for from that time there never was the ſlighteſt conſpiracy or attempt againſt him.

La Motte, l. 5. fab. 18.

Parmi les animaux l'eléphant eſt un ſage:
Il ſçait philoſopher, penſer profondément.
En doute-t-on? Voici le témoignage
De ſon profond raiſonnement.
Jadis certain marchand d'yvoire,

Pour

Pour amaſſer de ces os précieux
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à l'affût dans les lieux
Où les eléphans venoient boire.
Là, d'un arbre élevé notre chaſſeur lançoit
Sans relâche fleche ſur fleche :
Quelqu'une entre autres faiſoit breche,
Et quelque eléphant trépaſſoit.
Quand le jour éloignoit la troupe eléphan-
tine,
L'homme héritoit des dents du mort.
C'eſt ſur ce gain que rouloit ſa cuiſine;
Et chaque ſoir il tentoit même ſort.
Une fois donc qu'il attendoit ſa proye,
Grand nombre d' eléphans de loin ſe firent
voir.
Cet objet fut d'abord ſa joye;
Bien-tôt ce fut ſon déſeſpoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple coloſſe accourut à l'archer,
Environne ſon arbre, où ſaiſi d'épouvante
Il maudit mille fois ce qu'il venoit cher-
cher.
Le chef des eléphans, d'un ſeul coup de
ſa trompe,
Met l'arbre & le chaſſeur à bas;
Prend

Prend l'homme ſur ſon dos, le mene en
grande pompe
Sur une ample colline où l'yvoire eſt à tas.
Tien, lui dit-il, c'eſt notre cimetiere;
Voilà des dents pour toi, pour tes voiſins:
Romp ta machine meurtriere,
Et va remplir tes magazins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire;
Au lieu de te détruire auſſi,
Nous t'ôtons ſeulement l'interêt de nous
nuire.
Le ſage doit tâcher de ſe vanger ainſi.

68.

Eudamidas, a Corinthian, had two friends; Charixenus, and Aretheus. Eudamidas being poor, and knowing his two friends to be rich, made his will as follows. "I bequeath to Aretheus the maintenance of "my mother, to ſupport and provide for "her in her old age. I bequeath to Charixenus the care of marrying my daughter, and of giving her as good a portion "as he is able. And in caſe of the death "of

" of either, I substitute the surviver in his " place." They who first saw this will, made themselves extremely merry with it. But the executors had a different sense of the matter; they accepted the legacies with great satisfaction. Charixenus dying soon after, Aretheus undertook the whole. He nourished the old woman with great care and tenderness. Of his estate, which was five talents, he gave the half in marriage with a daughter, his only child; the other half in marriage with the daughter of his friend, and in one and the same day solemnized both their nuptials.

69.

Artaxerxes King of Persia, according to Xenophon's relation, erred against this rule. He listened to the report that his brother Cyrus was meditating to rebel against him; and sent for Cyrus, resolving to put him to death. But he was pardoned by the intercession of their mother Parysates. Our author adds, that Cyrus, impressed with the danger he had run, and the ignominy he had

had endured, bent his whole thoughts to secure himſelf, by levying an army againſt his brother.

Philotas, being ſuſpected as acceſſory to a conſpiracy formed againſt Alexander the Great, was roughly queſtioned upon that ſuſpicion; but at laſt was diſmiſſed by Alexander, declaring he was ſatisfied of his innocence. Upon this Quintus Curtius obſerves *, That Alexander would have acted more prudently, to diſſemble his ſuſpicions altogether, than to leave Philotas at liberty to doubt of his maſter's friendſhip, and of his own ſafety.

Upon a like occaſion, our King William acted a different part, with general approbation. After the revolution, letters were intercepted from the Earl of Godolphin to the dethroned King. This was a crime againſt the ſtate, but not a crime to be aſhamed of. The Earl, at the ſame time, was a man of approved virtue. Theſe circumſtances prompted the following courſe. The King, in a private conference, produ-

* Lib. 6. cap. 8.

ced

ced the Earl's letters to him, commended his zeal for his former maſter, however blind it might be, expreſſed a fondneſs to have the Earl for his friend, and with the ſame breath burnt the letters, that the Earl might not be under any conſtraint. This act of generoſity gained the Earl's heart and his faithful ſervices ever after. The circumſtances here made the Earl certain of the King's ſincerity: at the ſame time, the burning of the letters, which were the only evidence againſt him, placed him in abſolute ſecurity, and left no motive to action but gratitude only.

70.

The inhabitants of a great town offered Marſhal de Turenne 100,000 crowns, upon condition he would take another road, and not march his troops their way. He anſwered them, "As your town is not in the "road I intend to march, I cannot accept "the money you offer me."

The Earl of Derby, in the reign of Ed-

ward III. making a deſcent in Guienne, carried by ſtorm the town of Bergerac; which was given up to be plundered. A Welch knight happened by chance to light upon the receiver's office. He found there ſuch a quantity of money, that he thought himſelf obliged to acquaint his general with it, imagining, that ſo great a booty naturally belonged to him. But he was agreeably ſurpriſed, when the Earl told him, with a pleaſant countenance, that he wiſhed him joy of his good fortune, and that he did not make the keeping his word to depend upon the great or little value of the thing he had promiſed.

In the ſiege of Faliſci by Camillus General of the Romans, the ſchoolmaſter of the town, who had the children of the ſenators under his care, led them abroad, under the pretext of recreation, and carried them to the Roman camp, ſaying to Camillus, That by this artifice he had delivered Faliſci into his hands. Camillus abhorring this treachery, obſerved, "That there "were laws for war, as well as for peace; "and

" and that the Romans were taught to make " war with integrity, not leſs than with " courage." He ordered the ſchoolmaſter to be ſtripped, his hands to be bound behind his back, and to be delivered to the boys to be laſhed back into the town. The Falerians, formerly obſtinate in reſiſtance, ſtruck with an act of juſtice ſo illuſtrious, delivered themſelves up to the Romans; convinced, that they would be far better to have the Romans for their allies, than their enemies.

71.

Proculeius obtained eternal glory by his affection for his two brothers. He was a Roman knight, and a friend of Auguſtus. Upon the death of his father, he communicated to his two brothers Murena and Scipio an equal ſhare of the paternal eſtate: and they having loſt all in the civil war, he again ſhared with them all that he had. This is the ſame Proculeius that is celebrated by Horace:

Vivet extento Proculeius ævo,
Notus in fratres animi paterni.

72.

Cyrus one day being reproached by Crœſus for his profuſion, a calculation was made to how much his treaſure might have amounted had he been more ſparing of it. To juſtify his liberality, Cyrus ſent diſpatches to every perſon he had particularly obliged, requeſting them to ſupply him with as much money as they could, for a preſſing occaſion, and to ſend him a note of what every one could advance. When all theſe notes came to Cyrus, it appeared that the ſum-total far ſurpaſſed the calculation made by Crœſus. "I am not," ſaid he, "leſs in love with riches than other "princes; but a better manager of "them. You ſee at how low a price I "have acquired many friends, an invalu- "able treaſure. My money, at the ſame "time, in the hands of theſe friends, is "not leſs at my command than in my trea- "ſury."

73.

Clodius, Tribune of the Roman people, bearing reſentment againſt Ptolomy King of Cyprus, obtained by his influence a decree of the people, depoſing King Ptolomy, and confiſcating all his goods. His immenſe wealth was the prevailing motive, without the leaſt colour of juſtice. Ptolomy informed of the decree, was in deſpair. To reſiſt the Roman power he was unable, and to be leſs than a king he could not bear. Reſolving therefore to make his riches, his life, and his reign, end together, he put all on ſhipboard, and lanched out into the ſea, purpoſing to ſink to the bottom, by boring a hole in the ſhip. But at the point of execution he turned faint-hearted; not for himſelf, but for his dear gold, which he could not bear to deſtroy with his own hands. He returned to land, and having carefully replaced all in his treaſury, he, with great coolneſs, put an end to his life by poiſon, leaving all his riches to

his enemies, as if to reward them for their cruelty and injuſtice.

74.

A covetous wretch turned his effects into gold, melted the gold down, and buried it in the ground. He was traced viſiting it every morning, and betwixt viſits it was carried off every ounce. In anguiſh and deſpair, he was accoſted by a neighbour in the following words: "Why all this rage? "A man cannot be ſaid to loſe what he ne-"ver enjoyed: and if the bare poſſeſſion "be ſufficient, it is but ſuppoſing the gold "there, and all is well again."

75.

The Prince of Wales named the *Black Prince*, who diſtinguiſhed himſelf by his conduct and bravery in the battle of Poictiers, was not leſs admired, after the victory, for his modeſt and generous behaviour to his priſoner King John. The evening after the battle, the Prince refuſed to ſit

down with the King at ſupper, but attended him to entertain him with diſcourſe. As the King's thoughts were wholly employed about his preſent misfortune, the Prince ſaid to him, in a modeſt and unaffected manner, "That his Majeſty had one great "reaſon to be comforted; which was, that "the battle was not loſt by his fault; that "the Engliſh, to their coſt, had experien-"ced him to be the braveſt of princes; "and that God alone had diſpoſed of the "victory. And," continued he, "if For-"tune have been your adverſary, you may "at leaſt reſt ſecure, that an inviolable re-"gard ſhall be preſerved for your perſon; "and that you ſhall experience in me a ve-"ry reſpectful relation, if I may glory in "that title." The King, upon this, reco-vering himſelf, turned to the Prince, and ſaid, with an air of ſatisfaction, "That ſince it "was his deſtiny to be vanquiſhed and ta-"ken in an action wherein he had done no-"thing unbecoming his character, he found "great comfort, in falling into the hands "of the moſt valiant and generous prince "alive." It is ſaid, that when King Ed-

ward, father to the Prince, received the news of this battle, he declared, that his ſatisfaction at ſo glorious a victory was not comparable to what he had from the generous behaviour of his ſon.

76.

A young gentleman in the ſtreets of Paris, being interrupted by a coach in his paſſage, ſtruck the coachman. A tradeſman, from his ſhop, cried out, What! beat the Marſhal de Turenne's people! Hearing that name, the gentleman, quite out of countenance, flew to the coach to make his excuſe. The Marſhal ſaid, ſmiling, You underſtand, Sir, how to correct ſervants; allow me to ſend mine to you when they do amiſs.

The Marſhal being one day alone in a box of the playhouſe, ſome gentlemen came in, who, not knowing him, would oblige him to yield his ſeat in the firſt row. They had the inſolence, upon his refuſal, to throw his hat and gloves upon the ſtage. The Marſhal, without being moved, deſi-

red

red a lord of the firſt quality to hand them up to him. The gentlemen, finding who he was, bluſhed, and would have retired; but he, with much good humour, intreated them to ſtay, ſaying, That if they would ſit cloſe, there was room enough for them all.

77.

Auguſtus, who was prone to anger, got the following leſſon from Athenodorus the Philoſopher, That ſo ſoon as he ſhould feel the firſt motions toward anger, he ſhould repeat deliberately the whole letters of the alphabet; for that anger was eaſily prevented, but not eaſily ſubdued. To repreſs anger, it is a good method to turn the injury into a jeſt. Socrates having received a blow on the head, obſerved, that it would be well if people knew when it were neceſſary to put on a helmet. Being kicked by a boiſterous fellow, and his friends wondering at his patience; "What," ſaid he, "if an aſs ſhould kick me, muſt I call "him before the judge?" Being attacked

ed with opprobrious language, he calmly obſerved, that the man was not yet taught to ſpeak reſpectfully.

Cæſar having found a collection of letters written by his enemies to Pompey, burnt them without reading: "For," ſaid he, "though I am upon my guard againſt "anger, yet it is ſafer to remove its cauſe."

Cotys King of Thrace, having got a preſent of earthen veſſels exquiſitely wrought but extremely brittle, broke them to pieces, that he might not have occaſion of anger againſt his ſervants.

Antigonus King of Syria hearing two of his ſoldiers reviling him behind his tent; Gentlemen, ſays he, opening the curtain, remove to a greater diſtance, for your King hears you.

78.

Artaxerxes Mnemon flying from his enemies, being reduced for a dinner to dry figs and barley-bread; "How much plea-"ſure," ſaid he, "have I been ignorant "of?"

Dionyſius the tyrant being entertained by the Lacedemonians, expreſſed ſome diſguſt at their black broth. No wonder, ſaid one of them, for it wants its ſeaſoning. What ſeaſoning? ſaid the tyrant. Labour, replied the other, joined with hunger and thirſt.

Timotheus the Athenian general ſupping with Plato, was entertained with a frugal meal and much improving diſcourſe. Meeting Plato afterwards, Your ſuppers, ſaid he, are not only pleaſant at the time, but equally ſo the next day.

Plato ſeeing the Agrigentines building at great expence, and ſupping at great expence, ſaid, The Agrigentines build as if they were to live for ever, and ſup as if it were to be their laſt.

79.

When Dion had reſcued Syracuſe from ſlavery, Heraclides his declared enemy became his humble ſupplicant for mercy. Dion was exhorted not to ſpare a turbulent and wicked man, who had brought his

country

country almoſt to ruin. Dion anſwered, "Thoſe who are bred up to arms ſeldom "think of any ſtudy but that of war. I "was educated in the academy, and my "chief ſtudy was, to conquer anger, re-"venge, envy, obſtinacy, plagues that "corrupt the human heart. The true teſt "of ſuch victory, is not kindneſs to friends "and to good men, but lenity to wicked "men that are our enemies. It is my reſo-"lution to overcome Heraclides, not by "power and prudence, but by humanity. "Nor is any man ſo perverſe or wicked, "as not to yield at length to good treat-"ment."

Henry Duke of Saxony was by nature fierce and haughty, eager in his purſuits, impatient of diſappointment or control. This temper was fortified by bad education. So ſoon as he could reflect, he reflected that he was a ſovereign, and he was ever ſoothed in the notions that a prince is above all law. At the ſame time he was inclined to the principles of juſtice and honour, where his paſſions did not oppoſe; and

and he had a profound awe for the ſupreme being, which, by his wicked life, deviated into ſuperſtition. The outrages committed by this prince were without end; every thing was ſacrificed to his luſt, cruelty, and ambition; and at his court, beauty, riches, honours, became the greateſt miſfortunes. His horrid enormities filled him with ſuſpicion: if a grandee abſented, it was for leiſure to form plots; if he was ſubmiſſive and obedient, it was diſſimulation merely. Thus did the prince live woefully ſolitary, in the midſt of fancied ſociety; at enmity with every one, and leaſt of all at peace with himſelf; ſinning daily, repenting daily; feeling the agonies of reproving conſcience, which haunted him waking, and left him not when aſleep.

In a melancholy fit, under the impreſſions of a wicked action recently perpetrated, he dreamed that the tutelar angel of the country ſtood before him with anger in his looks, mixed with ſome degree of pity: Ill-fated wretch, ſaid the apparition, liſten to the awful command I bear. The Almighty, unwilling to cut thee off in the ful-

neſs of iniquity, has ſent me to give thee warning. Upon this the angel reached a ſcroll of paper, and vaniſhed. The ſcroll contained the following words, *After ſix.* Here the dream ended; for the impreſſion it made broke his reſt. The prince awaked in the greateſt conſternation, deeply ſtruck with the viſion. He was convinced that the whole was from God, to prepare him for death; which he concluded was to happen in ſix months, perhaps in ſix days; and that this time was allotted him to make his peace with his maker by an unfeigned repentance for all his crimes. How idle and unpleaſant ſeemed now thoſe objects which he formerly purſued at the expence of religion and humanity! Where is now that luſt of command, which occaſioned ſo much bloodſhed; that cruel malice and envy againſt every contending power; that ſuſpicious jealouſy, the cauſe of much imaginary treaſon; furies foſtered in his boſom, preying inceſſantly upon his vitals, and yet darlings of his ſoul? Happy expulſion, if not ſucceeded by the greateſt of all furies, black deſpair.

Thus, in the utmoſt torments of mind, ſix days, ſix weeks, and ſix months paſſed away; but death did not follow. And now he concluded, that ſix years were to be the period of his miſerable life. By this time the violence of the tempeſt was over. Hitherto he had ſequeſtered himſelf from mankind, and had ſpent in abſtinence and private worſhip, the ſhort time he thought allotted him. Now began he to form reſolutions of a more thorough repentance; now was he fixed to do good, as formerly he had done miſchief, with all his heart. The ſuppoſed ſhortneſs of his warning had hitherto not left it in his power to repair the many injuries he had committed, which was the weightieſt load upon his mind. Now was he reſolved to make the moſt ample reparation.

In this ſtate, where hope prevailed, and ſome beams of ſunſhine appeared breaking through the cloud, he addreſſed himſelf to his maker, in the following terms, "O "thou glorious and omnipotent being, pa- "rent and preſerver of all things! how "lovely art thou in peace and reconcilia-

" tion! but oh! how terrible to the " workers of iniquity! While my hands " are lifted up, how doth my heart tremble! for manifold have been my transgressions. Headlong driven by impetuous passion, I deserted the path of virtue, and wandered through every sort of " iniquity. Trampling conscience under " foot, I surrendered myself to delusions, " which, under the colour of good, abandoned me still to misery and remorse. " Happy only if at any moment an offended conscience could be laid asleep. But " what source of happiness in doing good, " and in feeling the calm sunshine of virtue and honour! O my conscience! " when thou art a friend, what imports it " who is an enemy? when thou lookest " dreadful, where are they fled, all the " blessings, all the amusements of life? " Thanks to a superabundant mercy, that " hath not left me to reprobation and misery, but hath indulged a longer day for " repentance. Good God! the lashes of " agonizing remorse let me never more " feel; be it now my only concern in this

" life,

" life, to establish with my conscience a " faithful correspondence. My inordinate " passions, those deluding inchanters, root " thou out; for the work is too mighty for " my weak endeavour. And oh! mould " thou my soul into that moderation of de- " sire, and just balance of affection, with- " out which no enjoyment is solid, no plea- " sure unmixed with pain. Hereafter let " it not be sufficient to be quiet and inoffen- " sive; but since graciously to my life thou " hast added many days, may all be spent " in doing good; let that day be deemed " lost, which sees me not employed in some " work beneficial to my subjects, or to " mankind; that at last I may lay me down " in peace, comforted if I have not pro- " ved in every respect an unprofitable ser- " vant."

His first endeavours were, to regain the confidence of his nobles, and love of his people. With unremitting application he attended to their good; and soon felt that satisfaction in considering himself as their father, which he never knew when he considered them as his slaves. Now began he

to relish the pleasures of social intercourse, of which pride and jealousy had made him hitherto insensible. He had thought friendship a chimera, devised to impose upon mankind. Convinced now of its reality, the cultivation of it was one of his chief objects. Man he found to be a being honest and faithful, deserving esteem, and capable of friendship; hitherto he had judged of others by the corrupt emotions of his own heart. Well he remembered his many gloomy moments of disgust and remorse; his spleen and bad humour, the never-failing attendants of vice and debauchery. Fearful to expose his wicked purposes, and dreading every searching eye, he had estranged himself from the world; and what could he expect, conscious as he was of a depraved heart, but aversion and horror? Miserable is that state, cut off from all comfort, in which an unhappy mortal's chief concern is to fly from man, because every man is his enemy. After tasting of this misery, how did he bless the happy change! Now always calm and serene, diffusive benevolence gilded every thought
of

of his heart, and action of his life. It was now his delight to be ſeen, and to lay open his whole ſoul; for in it dwelt harmony and peace.

Fame, now his friend, blazed his virtues all around; and now in diſtant regions was the good prince known, where his vices had never reached. Among his virtues, an abſolute and pure diſintereſtedneſs claimed every where the chief place. In all diſputes, he was the conſtant mediator betwixt ſovereigns, and betwixt them and their ſubjects; and he gained more authority over neighbouring princes by eſteem and reverence, than they had over their own ſubjects.

In this manner elapſed the ſix years, till the fatal period came. The viſion was fulfilled; but very differently from what was expected. For at this preciſe period, a vacancy happening, he was unanimouſly choſen Emperor of Germany.

Additional Illuſtrations.

7.

An old man fatigued with a burden of ſticks, threw it down peeviſhly, calling upon death to deliver him from a miſerable life. Death came preſently, in his wonted ghaſtly form, deſiring to know the gentleman's commands. "Only, Good Sir, "that you'll do me the favour to help me "on with my burden again."

An aſs, in a hard winter, wiſhed for a little warm weather and a mouthful of freſh graſs. The warm weather and the freſh graſs came; but with them ſo much toil, that the aſs grows quickly as ſick of the ſpring as he had been of the winter. His drudgery increaſing in the ſummer, he fancies he ſhall never be well till autumn come; but in autumn, with carrying apples, grapes, fuel, winter-proviſions, he is in a greater hurry than ever. His laſt prayer

prayer is for winter again, that he may take up his rest where he began his complaint.

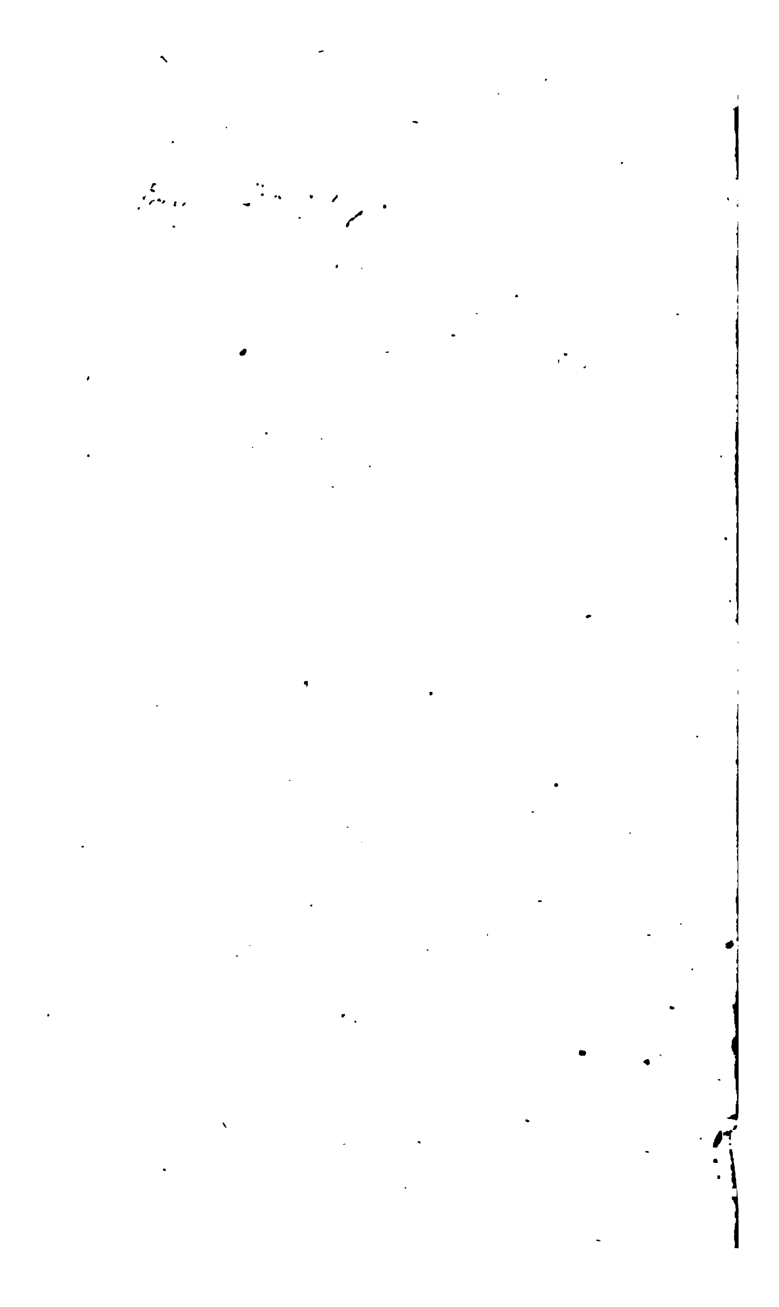
47.

Solon observing one of his friends grieving beyond measure, led him to the castle of Athens, and bade him cast his eyes upon the houses below. " Think now," says he, " what a number of distressed " persons these houses have contained, do " at present contain, and will contain in " time coming. Forbear then impotently " to deplore your misfortunes, which are " common to all." It was a saying of the same wise man, That if all the misfortunes incident to human nature were gathered into one heap, to be again distributed among individuals, every man would draw out his own misfortune, rather than take what chance should offer.

To Cicero grieving for the death of his daughter Tullia, his friend Sulpicius wrote the following letter. " Returning from " Asia,

" Asia, by sea, I amused myself with dis-
" tinguishing the countries about me. Be-
" hind me was Ægina, before me Megara;
" on the right hand Piræeus, on the left
" Corinthus; towns formerly flourishing,
" now in ruins. This sight suggested the
" following reflection: Why should we
" short-lived mortals grieve at the death
" of a friend, when we see every day the
" greatest cities reduced to ashes? When
" so many illustrious men, heads of the
" Roman state, have submitted to death;
" why should you, my friend, be so much
" moved with the death of a single woman,
" who must have died of old age had she
" lived a few years longer?"

FINIS.



ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE,

OU

SCIENCE UNIVERSELLE,

A la portée de tout le monde,

Par

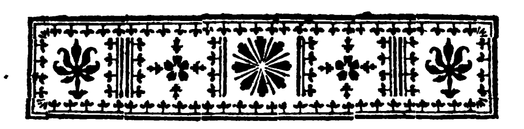
Un Citoyen Prussien.



A Berlin,

Chez tous les Libraires.

M. DCC. LVIII.



PREFACE
DE
L'ÉDITEUR
De
l'Encyclopédie Portative.

CE n'est pas assurément pour faire valoir ce petit ouvrage par un Titre pom-

peux, qu'on lui a donné celui d'Encyclopédie, mais parce qu'il le mérite réellement, & que nous n'en avons point trouvé qui lui convienne mieux.

Le mot d'Encyclopédie, que l'on connoissoit à peine il y a dix ans, est aujourd'hui presqu'aussi connu que celui de Dictionnaire; par conséquent il ne doit point révolter les gens raisonnables,

ni même ces gens difficiles & délicats qui s'effarouchent quelquefois sans raison à l'aspect d'un mot qui sent, tant soit peu, la Science & l'érudition solide.

Il faut convenir que le nombre de ces derniers est considérable ; mais il faut avouër aussi que le nombre de ceux qui pensent plus solidement, n'est pas si petit qu'on se l'imagine. Malgré

les plaintes qu'on entend presque tous les jours sur le goût du siécle, il y a beaucoup de personnes de l'un & de l'autre sexe qui prennent plaisir, si non d'épuiser les Sciences, du moins de les effleurer, pour en avoir une légère teinture. C'est à ces derniers que nous présentons ce petit ouvrage; il pourra leur être d'une grande utilité,

non pas à la vérité pour y puiser les Sciences dans toute leur étenduë : car l'érudition & le sçavoir sont comme un Océan immense sur lequel on ne s'expose pas dans une nacelle ; c'est un gouffre & un abîme qu'on ne peut regarder sans en être étonné & effrayé ; mais du moins les Amateurs des Sciences peuvent se servir de ce petit livre

comme d'un guide fidèle, qui leur indique la route qu'ils doivent tenir, pour parvenir au but qu'ils se proposent; & de même que toutes les lignes d'un grand cercle aboutissent à leur centre, ou qu'un miroir ardent rassemble & réunit dans son foyer les rayons épars du soleil, ainsi cette petite Encyclopédie renferme & concentre toutes

les differentes classes des Arts & des Sciences que l'esprit humain puisse comprendre; l'Histoire naturelle sur tout y est traitée avec beaucoup de soin & avec un peu plus d'étenduë que le reste.

Ceux qui étudient cette belle science, doivent sçavoir bon gré à l'Auteur d'avoir fourni de la matiére & de l'étoffe à leurs recherches.

Préface.

La méthode & l'ordre sont si claires & si précises, qu'on doit remercier l'Auteur de la peine qu'il a prise d'être si court, & de dire tant de choses en peu de mots. C'est assûrément un homme de mérite, & un homme laborieux & patient. Nous ne sçavons ni son nom, ni ses qualités; notre éloge lui en doit paroître moins suspect.

Au reste, quelqu'utilité qu'on puisse tirer de ce petit Tableau des Sciences, ceux qui l'examineront avec quelque attention, se convaincront du moins de cette grande vérité : que plus on apprend, moins on sçait, & que ceux là sont les plus sçavans qui voyent combien de choses ils ignorent, & combien il leur en reste encore à sçavoir ; quand

on ne tireroit d'autre avantage de cette Encyclopédie, celui-cy seul pourroit suffire.



L'HOMME



L'HOMME

devroit ſans ceſſe s'appliquer à bien connoitre

LE TOUT UNIVERSEL

c'eſt à dire

Dieu, Soi-même, & le Monde.

I. *Dieu*, & en lui

1. L'Exiſtence.
2. L'Eſſence.
3. Les Attributs.
4. La Trinité.
5. Les Oeuvres.
6. Le Culte.

II. *L'Homme*, qui renferme

1. *L'Ame*, où
   a) Les facultés de l'ame.
   b) Les paſſions.
   c) Les vertus & les vices.
   d) Les perfections & les imperfections de l'Ame.

2. *Le Corps*, où il y a à considérer

a) *Les parties*, savoir

α) Essentielles.

β) Externes.

γ) Internes, de même que

b) *Les Maladies & les Infirmités*, qui tirent leur origine

α) Du défaut & de la difformité des membres.

β) De la séparation & des blessures des parties solides.

γ) De la mauvaise constitution des humeurs & du sang.

c) *La Conservation du Corps.*

α) Par la nourriture, comme le manger & le boire.

β) Par le vêtement, fait de toutes sortes de matieres, pour le sexe masculin & pour le feminin.

γ) Par la demeure, où il s'agit de la maison & des meubles.

3. *L'Etat de l'homme*, considéré

a) par raport à l'*âge*; la Jeunesse, la Vieillesse.

b) à

b) à la *connoissance*, la science & les emplois. L'homme peut être savant, homme de Cour, d'Etat, de Guerre, Marchand, Artiste, Artisan, ou Oeconome.

c) *à la Société*, entre
Mari & Femme.
Parens & Enfans.
Maitres & Domestiques.
Magistrats & Sujets.

d) *A l'union avec Dieu & le vrai bonheur éternel:* où
L'Etat d'innocence.
L'Etat de péché.
L'Etat de grace.
L'Etat de gloire.

e) *aux autres circonstances*, comme
selon la santé.
selon le bonheur, &c.

III. *Le Monde.* Il y a beaucoup de créatures.

1. *Sur la Terre.* Où il y auroit à considérer

a) Les Corps, selon leur Essence, Nature, Proprieté.

b) Les Elémens des Corps, comme le Feu, l'Eau, l'Air, la Terre.

c) Les corps les plus composés, selon les divers régnes de la Nature; savoir

α) Le Régne animal, où se trouvent les animaux quadrupédes, volatiles, aquatiques & reptiles.

β) Le Régne des Végétaux, auquel appartiennent la Verdure, l'Herbe, le Blé, les Fleurs, les Arbustes & les Arbres.

γ) Le Régne des Mineraux, qui contient la Terre, le Sable, les Pierres, les Métaux, Bitumes.

δ) Le Régne de l'Eau, sous lequel sont les Puits, Ruisseaux, Fleuves, Lacs, Mers.

2. *Dans la région de l'Air* se trouvent

a) L'Atmosphère, & ses proprietés.

b) Le Mouvement de l'Air, où il s'agit des Vents & du Son.

c) Les Metéores, qui sont en partie de feu, d'eau, ou de feu, d'eau & d'air ensemble.

3. *Dans le Firmament.* On y considére

a) la

a) la grandeur & la division du Ciel par des Lignes, des Cercles, des Situations &c.

b) La Nature & le nombre des Corps céleſtes, comme
du Soleil,
des Planetes, ſavoir
Mercure,
Venus,
La Terre & ſon Satellite,
La Lune,
Mars,
Jupiter, & ſes 4. Satellites.
Saturne, & ſes 5. Satellites.
Les Etoiles fixes, diviſées en conſtellations.
Les Cométes, & les autres Corps céleſtes.

c) La diſpoſition du Monde.
α) Les differens Syſtémes, ſelon pluſieurs Savans.
β) La poſition & l'ordre des corps céleſtes ſelon le meilleur Syſtéme.
γ) Les Phénoménes & les Evénemens ſuivant ce Syſtéme.

❧ ❀ ❧

L'HOMME

devroit ſans ceſſe s'étudier à bien connoitre

LE TOUT OU L'UNIVERS,

c'eſt à dire

I. Dieu, II. Soi même, III. Le Monde.

I. Il faut connoitre *Dieu* de manière

1. Qu'on puiſſe en *prouver l'Exiſtence* par les preuves, que fourniſſent
   a) *La Conſcience* de l'homme, mais encore plus
   b) *Les Oeuvres* de la Création: & avec plus d'évidence & d'étenduë
   c) *L'Ecriture Sainte*; & enfin d'une manière ſalutaire
   d) *L'Expérience ſpirituëlle de la Charité & de la bonté de Dieu.* De là reſulte ultérieurement

2. *L'Eſſence de Dieu* en quelque façon manifeſtée; car l'homme peut réconnoitre que

a) *Dieu*

a) *Dieu est un Esprit très-parfait*, qui i non seulement a en soi

b) *Le Souverain bien*, parce qu'il posséde au suprème dégré tout bien, mais aussi

c) *La plus heureuse Essence*, qu'on nomme avec raison la très-adorable Divinité. Et ceci indique

3. *Les Attributs de Dieu*, dont les principaux sont:

a) L'Eternité.
b) L'Immensité.
c) L'Immutabilité.
d) La toute Puissance.
e) La toute Sagesse.
f) La toute Présence.
g) La toute Science.
h) La Vérité.
i) La Charité.
k) La Miséricorde.
l) La Justice,
m) & la Sainteté.

Outre cela il est fait mention dans l'Ecriture Sainte

4. *De la Trinité.* Mystère vraiement divin, savoir:

a) *Qu'il n'y a qu'*une seule Essence divine.

b) *mais qu'*elle renferme trois personnes differentes: le Père, le Fils, le Saint Esprit, *qui*

5. Distingue en quelque façon *les Oeuvres de Dieu :* car c'est là, que sont particulièrement attribuées

a) Au Pere : *la* Création, *la* Providence, *la* Conservation, *le* Gouvernement, & *la* Prédestination.

b) Au Fils : *La* Redemption, *la* Résurrection des morts, & *le* Jugement dernier.

c) Au Saint Esprit : *l'*Inspiration de *l'*Ecriture Sainte, *la* Vocation, *l'*Illumination, *la* Régénération, *la* Sanctification du pécheur. *Par là l'homme est mis à portée de connoitre à fond ce que c'est que*

6. *La Religion*, & il pourra alors bien observer

a) La vraye Religion, ou le vrai culte divin, *qui est conforme aux attributs* & *à la* volonté de Dieu : & *non pas*

b) La Religion simplement naturelle, *insuffisante au salut, à la quelle on donne le nom de* Naturalisme & Rationalisme : *ni même*

c) La manière perverse de servir Dieu, *soit l'*Idolatrie *la plus grossière,*

stère, ou la Superstition *qui regne encore, non seulement dans le* Paganisme, *parmi les* Juifs *& les* Turcs, *mais même dans le* Christianisme, *parmi tant de prétendus* Chrêtiens, Luthériens, Réformés, Catholiques, *& parmi tous ceux qui en sont séparés. Soit encore*

d) *De négliger & d'oublier entierement le* Culte divin, *ce qui fait l'*Athéisme.

II. *L'Homme*, dont la partie principale est

1. *L'Ame*, *un* Esprit immortel, créé par Dieu, *& doué de facultés particulières. Car on trouve dans l'Ame de l'homme*

a) Les facultés de l'Ame, *en partie*

α) Pour connoitre les objets,

(1) Soit distinctement, *c'est pourquoi l'homme a un* Esprit, *une* Raison, *le* Génie, *le* Jugement.

(2) Soit confusément, *ce qui se fait par l'*Imagination, *la* Mémoire, *& le* Souvenir, *de même que par les* cinq sens, *com-*

me le Goût, *l'*Odorat, *l'*Ouië, *la* Vûë, *le* Tact.

b) *En partie*, par le desir de quelque chose, *d'où nait la* Volonté, *le* Choix & *les* Inclinations sensuëlles; *plus*

b) *Les* passions, *qui se manifestent*

α) *Dans* nos propres affaires: elles peuvent être

(1) Bonnes, *d'où viennent*

a) *Quand* le bien n'est pas présent, Desir, Souhait, Esperance, &c.

b) *Quand* il est présent, Amour Joye, Gayeté, Plaisir.

c) *Quand* il nous est ravi: Tristesse, Douleur, Regret

(2) Mauvaises; & *alors*,

1) à l'approche du mal: Angoisse, Crainte & Tremblement.

2) à l'apparition du mal: Timidité, Terreur, Détresse.

3) à la présence du mal: Colére, Haine, Tristesse.

β) *On* remarque les passions suivantes, *dans ce qui* concerne autrui, *savoir*

(1) Sont-elles bonnes: *On apperçoit tantôt*, Bienveillance, Félicitation, & *même* Envie.

(2) Sont

(2) Sont elles mauvaises; Compassion, Pitié, Joye du mal d'autrui. *Si ces passions sont suivies, il en résulte*

6) Les Mœurs de l'Homme, *qui*

1) *En parties sont de* bonnes mœurs, & qualifiées *du nom de vertus. L'Homme les pratique par l'Observation de ses devoirs*

a) Envers Dieu, *comme* Pieté, Crainte, Amour, Confiance, Obéissance, & Culte.

b) Envers soi même, *il y a*

1) Activité & Diligence.

2) Temperance, *qu'on nomme*

(1) Abstinence, *quant à ce qui regarde les affaires d'autrui.*

(2) Sobrieté, *dans le manger & le boire.*

(3) Chasteté, *dans la pureté du corps & des habits.*

(4) Pudeur, *dans le Discours, le Geste & les Actions.*

(5) Modération, *dans l'envie de se distinguer.*

3) Valeur & Magnanimité, *où paroit la* Gravité *dans le Vêtement, la Démarche, & le Discours,*

&

& même la Débonnaireté, la Grandeur d'Ame, *la* Modération, *& la* Patience.

γ) Envers le Prochain.

1) Humanité, Modeſtie, Affabilité, Candeur, Sincérité, Honnêteté, Concorde, & Debonnaireté.

2) Equité, *en toutes choſes, dans la* diſtribution des Charges, Récompenſes & Punitions.

(3) Bénignité, Empreſſement à rendre ſervice à autrui, Libéralité, Indulgence. *Pour bien obſerver toutes ces vertus, il faut*

(4) *De la* Prudence, *de la* Sincérité, *& de la* Conſtance.

d) *Il y a auſſi des* Mœurs corrompues. *Ce ſont les vices, au nombre des quels ſont*

1) *Par* rapport à Dieu, *l'*Athéiſme, *l'*Impieté, *la* Superſtition.

2) *par* rapport à l'homme, *les vices oppoſés*

(1) *à l'*activité, *comme la* Nonchalance, *la* Pareſſe, *le* Dégout.

(2 *à la* Tempérance; *la* Voracité, *l'*Yvrognerie, *& la* Senſualité.

(3) *au*

(3) *au* Courage, *la* Pusillanimité, *l'*Impatience, *le* Désespoir, *la* Témérité.

e) Les Perfections & les Imperfections, les Défauts, *&* *les* Infirmités; *& les autres choses que nous remarquons dans l'Ame & dans le Cœur de l'homme sont les suivantes:*

1) Quant à la faculté de connoitre quelque chose: *On dit de celui qui connoit une chose, qu'il est* Intelligent. *De celui qui invente bien, qu'il est* Adroit. *De celui qui examine bien les choses, qu'il est* Industrieux. *De celui qui comprend facilement, qu'il est* Ingénieux. *De celui qui par l'application, assure ses connoissances, qu'il* est Expert. *De celui qui sait en faire usage, qu'il est* Prudent. *De celui qui les met en pratique, qu'il est* Sage. *De celui qui en abuse,* Rusé *&* Trompeur.

Au contraire, celui qui ne se met en peine de rien, passe pour Lâche, Paresseux; *celui qui ne comprend rien, pour* Stupide; *celui qui apprend lentement, pour* Brute; *celui qui ne reflêchit pas, pour* Imprudent.

Autant

Autant que quelqu'un retient par le moyen des Sens ; *autant* ſait-il ; *ce qu'il découvre par la* Raiſon, il l'entend *à fond* ; *ce qu'il admet ſur le dire d'autrui*, il le croit. *Si la* Rélation eſt vraiſemblable, *c'eſt une* Perſuaſion ; *eſt-elle prouvée, c'eſt une* Conviction. *L'admet-on* ſans preuves ; *c'eſt une* Credulité.

Nous admirons les choſes, *dont nous* ignorons *la* Cauſe *&* *le* but. *Celles que nous voulons* bien connoître, *nous les* examinons à la rigueur ; *car la* véritable perception des choſes, *en produit la* Science ; *mais d'une* fauſſe perception vient l'Erreur : *d'une* ſimple, *provient* l'Opinion. *De la* conjecture *nait le* ſoupçon. *De* l'Incertitude *le doute. Y a-t-il quelqu'obſtacle, voilà le* dégoût. *N'a-t-on point d'i*dée d'une choſe ; *voilà* l'ignorance.

2) Par rapport à la volonté, *les entrepriſes outrées & les Efforts tout à fait inutiles trouvent ici leur place.*

Si quelqu'un agit méchamment par Imprudence, *c'eſt une* Faute ; *eſt-ce* volontairement, *c'eſt un* Crime ; *eſt-ce à* deſſein, *c'eſt* Malice ; *eſt-ce*

par

par ſcelerateſſe, *c'eſt* Friponerie; *eſt-ce avec* excès, *c'eſt* Coquinerie, *eſt-ce pour* tourmenter les autres, *c'eſt une* méchanceté, *Perverſité.*

2. *Le Corps, comme la ſeconde partie eſſentielle de l'homme, il faut examiner de ſuite*

A) Les parties du Corps: *Lesquelles ſont*

α) Les parties internes & plus ſimples: *dont*

1) *les* parties ſolides *ſont: les* Fibres, *les* Nerfs, *les* Membranes, *les* Tuniques, *les* Ligamens, *les* Os, *les* Cartilages, *les* Muscles, *les* Tendons, *les* Glandes, *la* Graiſſe, *toutes ſortes de* vaiſſeaux *ou* veines, *ſavoir les* Artères, *les* Veines, les Conduits lymphatiques &c.

2) *Les* fluides, *ſavoir*, *le* Sang, *la* Séroſité, *l'*eau ſalée, *la* Suëur, *les* Larmes, *l'*Urine, *le* Chile, *le* Lait, *la* Semence, *la* Morve, *la* Salive, *le* Fiel, *le* Suc méſenterique, *le* Suc glandulaire, *le* Suc de Nerfs, *les* conduits Salivaires, ceux *du* Fiel, *les* Réſervoirs

voirs du Chile & *du* Lait, *les* Cheveux, *les* Ongles &c.

Toutes ces choses appartiennent à la Science anatomique, & y seront expliquées specialement & plus amplement. Car l'on y trouve

1. La Dermatologie, qui traite des Membranes.
2. La Myologie, qui traite des parties charnuës & musculeuses.
3. La Nevrologie, qui traite des Nerfs.
4. L'Osteologie, qui traite des Os du Corps humain.
5. L'Adenologie, qui est l'explication des Glandes.
6. L'Angiologie, qui traite des Veines & des Arteres.
7. La Splanchnologie, qui est la science des Intestins.

β) *Les externes & les plus composées*; sont

a) La Tête.

1) *Le* Crane, *la partie couverte de* Cheveux, *le* devant, *le* derriere de la Tête, *les* Temples, *le* sommet de la Tête, *les* Oreilles.

2) *La* Face, *le* Front, *les* Yeux, *les* Jouës, *la* Bouche, *les* Lévres, *le* Menton.

3) *Le* Cou, *où est la* Gorge, *la* Nuque, *les* Epaules.

b) Le Tronc, *dont les parties sont :*

1) *Le* haut du tronc, *où se trouve la* Poitrine, *le* tour de la Gorge, *les* Mamelles, *le* Creux de l'estomac, *le* Dos, *l'*Epine du dos, *les* Epaules, & *les* Côtes, *avec les* parties charnues.

2) *Le* Ventre, *où l'on observe,*

(1) *L'*Epigastre, *où la partie* umbilicale, *le* Hypogastre, la partie Sciatique.

(2) *Le* Giron, *où les* Reins, *les parties* honteuses, *les parties* génitales, *les* Fesses, *le* Fessier.

c) Les membres, *tant*

1) *Les* superieurs, *comme les* mains, *les* bras. On y observe les *Epaules*, *les* Aisselles, *les* Bras, *le* Coude, *le* Haut de la main, *le* Milieu de la main, *le* Dos de la main, *la* Paume de la main, *les* Doigts, *comme*, *le* Pouce, *l'*Index, *le* Doigt du milieu, *l'*Annulaire, & *l'*Auriculaire.

2. *Les* Inferieurs, *savoir les* Jambes, *où il y a encore*, *la* Hanche, *le* Ge-

le Genou, *le* Jarret, *la* Gréve, (l'os de la Jambe.) *le* Gras de la jambe, *la* Cheville du pied. *Le* devant, *le* milieu, *la* plante du pied, *les* Talons, *les* Orteils.

γ) Les parties toutes internes du Corps, *il y a*

a) Dans la Tête, *outre le* Cerveau, *&* *le* Cervelet, *la* moëlle desirée, *&* *la* moëlle Spinale.

De plus les Yeux, *avec leurs differentes Tuniques, Humeurs & Muscles.*

Les Oreilles, *où il y a extérieurement*, *le* bout de l'Oreille; *la* Coquille, *le* Lobe, *interieurement le* Trou, *le* Tympan, *le* Labyrinthe *&c.*

Le Nez, *où se trouvent* divers Ossemens, *la* Paroi mitoyenne du nez, *la* Morve *&c.*

La Bouche, *qui renferme trente deux Dents, savoir* huit *Dents incisives*, quatre *Dents oreilleres*, seize *Dents machelieres*, quatre *de sagesse*; *la* Gencive, *la* Langue, *le* Palais, *les* Amigdales, *la* Luëtte.

b) Il

b) *Il se trouve dans la partie* supérieure du corps, *le* Diaphragme, *le* Mediastin, *le* Poulmon avec ses deux Lobes, *la* Trachée artére, *le* Cœur, *le* Gosier, *les* Veines lactées, & *les* Veines de la poitrine.

c) *On remarque dane le* bas Ventre: L'Oesophage, *l'*Estomac, *la* Coëffe, *les* Trippes, & *de plus*

α) *Les* petits boyaux, *comme le* Duodenum, *le* Cave, *le* menu boyau.

β) *Les* gros boyaux, *comme le* Cœcum, *le* Colon, *le* Culier.

1) *Le* Mesentére, *la* Rate, *le* Foye, *les* Rognons.

2) *La* vessie du fiel, *de* l'urine, *les* parties genitales.

Le Corps de l'homme est sujet à beaucoup d'accidents: d'où proviennent

B. *Les Infirmités, les defauts, & les maladies du corps*, y compris

1) La difformité du Corps: *car il peut y avoir*

Des membres, ou parties du corps trop grandes, *ou* trop petites, *il peut y en avoir* trop ou trop peu: *elles*

les peuvent être ou deplacées *ou* difformes & de nul usage. *C'est pourquoi on trouve* des gens gros, robustes, gras, pançards; *mais aussi des* gens maigres, décharnés, secs; *d'autres qui ont* de grosses têtes, & de grosses lévres, des bosses, des goitres, de longues mains & de longs pieds. *Quelques uns ont* de petits yeux. *L'un est* borgne, *l'autre* a la vuë trouble, *le troisieme est* louche, *le quatrieme est* myope, *le cinquieme* cligne des yeux, & ne sauroit voir de loin &c.

D'autres sont muets, balbutians, bégues, ne sauroient prononcer l'R. *Quelques uns n'ont qu'une* main, *qu'un* pied, *sont* boiteux, estropiés, disloqués: *il y a même* des monstres à deux têtes, deux corps, des nains, des géans &c.

2. *Que s'il s'est fait quelque séparation des parties* contiguës & solides du corps humain; ce sera alors *ou une* playe, *qui provient d'une* morsure,

sure, *d'une* piquûre, *d'un* coup de tranchant &c.

ou un coup, *une* balafre, *qui se fait en* hachant, heurtant, écrasant.

ou des échymoses, *un* cal *fait par un* fouet:

ou ce sont de petites enflures, pustules, ampoules, bourgeons, rougeoles, petite verole: La playe d'un membre gelé *appartient ici.*

Il n'y a d'abord qu'une tâche, *peu après une* tâche bleuë, *une* inflammation, *une* enflure, *un* froncle, *ou* ulcére, sanguin, dur, *ou* fluide. *Passe-t-il outre? il en provient un* chancre. *Gagne-t-il l'os, c'est une* carie; *& si la partie malade est morte & hors de ses cours, c'est* la Gangréne.

Il se peut que cette séparation des parties liées ne soit qu'une dislocation, *quand* les os *sont sortis* de la boëte, *ou bien c'est* une fracture de bras & de jambes, *les os étant cassés. Ou ce peut être une* hernie (rompure) *ainsi dite, quand* la toilette *dans* le bas ventre *est rompuë,* & les boyaux *passés dans* la bourse *causent* une enflure.

3. De

3. *De la mauvaise constitution des humeurs & des parties fluides* naissent toutes sortes de maladies.

a) Aux parties de la tête, les maux de tête, les vertiges, rages de dents, chassies, enrouement, l'esquinancie, *les* glandes enflées.

b) Aux parties supérieures du corps, *savoir au cœur, & aux poulmons;* le battement de cœur, l'asthme, l'oppression, la phtisie, l'étisie.

c) Aux parties inférieures du corps, *par exemple,*

*dans l'*Estomac, *par rapport à la concoction & digestion des Alimens,* le mal d'estomac, le dégoût des viandes, le soulévement de cœur, le hoquet, les vents, le vomissement, *& toutes sortes de fievres, comme* les frissons, la fievre quotidienne, tierce, quarte, chaude, pourprée, continuë, contagieuse.

Dans les Intestins, l'obstruction, la colique, le cours de ventre (diarrhée). La dyssenterie, la colique

colique bilieuse, le Miserere.

Dans la Rate, *le fiel & le foye*, l'épanchement, l'hydropisie, la galle, la petite verole, la rougeole, la jaunisse.

Dans la serosité, la sciatique, la gravelle, la retention d'urine.

d) Les membres *sont non seulement* attaqués de la goutte, chiragre, podagre, gonagre, ischiagre, *mais aussi de la* crampe, des convulsions, *de* l'apoplexie, du mal caduc, *de la* paralysie, *&c.*

e) Dans les sens *se trouve* l'aveuglement, la surdité, le défaut d'odorat, de goût, d'attouchement.

C. *Tout homme doit avoir à cœur la conservation de son corps.* Le plus nécessaire est

1. La Nourriture du corps, *savoir*:

a) Les viandes *qui sont saines & suffisantes pour la conservation du corps, sçavoir*

α) *ordinaires & communes, comme*

Du pain, *p. e.* du pain de froment *ou* de seigle, du pain de ménage, du biscuit, des craquelins,

quelins, du pain de levain *&* ſans levain.

De la viande, *p. e.* de bœuf, de veau, de cochon, de mouton, de bouc, *&* *quelquefois* du rôti de ſanglier, & d'autre venaiſon, *de même de toutes ſortes* de boudins, *comme* des boudins de ſang, de foye, des ſauciſſes, *&c.*

Du fromage, *ſçavoir de* vache, *de* brebis, *de* chevres, *du* beure *&c.*

Des herbages, *p. e. des* choux, *des* choux bruns & verds, *de la* ſalade, *des* navets, carottes, panais, raiforts, oignons, aulx, *&c.*

Des legumes, *comme fruits*; noix, poires, pois ſucrés, feves, lentilles, millet, ris, froment, ſeigle, orge, avoine, *&* grains, *qui ſuivent ci après.*

ß) Les mets bons & ragoûtans *de toute eſpèce*; *comme* le bouilli, rôti, tourtes, pâtés, gâteaux feuilletés, farcis, épicés, omelettes, gaufres, *& autres* gâteaux, confitures *&* pâtiſſeries.

b) La boiſſon. *Il y a une grande diverſité dans les* boiſſons: *car*

L'un

L'un *étanche sa soif* par l'eau, la biére, le lait, & le vin.

L'autre *plus* gourmand & sensuel *prend* des boissons fortes, de l'eau de vie; *d'autres* des boissons bouillies, *que l'on prend* chaudes, *comme* le Thée, le Caffé, le Chocolat, &c. *La seconde partie des choses nécessaires pour la conservation du corps, est:*

2. Le Vêtement, *on remarque*

a) La Matiere, l'étoffe *dont on fait les habits.* *C'est* du chanvre, du lin, de la laine, du coton, de la soye, du cuir, de la pelisse, des peaux, &c.

b) Les façons des habits *sont presque innombrables: nous ne ferons mention ici que*

α) *Des* habits d'hommes: *La* chemise, *le* corselet, *la* camisole, *le* justaucorps, *le* manteau, *le* chapeau, *la* culotte, *les* bas, *les* souliers, *les*

 bottes,

bottes, *les* pantoufles *ou* savattes, &c.

β) *Les* habits de femme *sont toutes sortes de* bonnets, coëffes, coëffures, coëffes de gaze, dentelles, brasselets, colliers, &c. *devant de corps*, (*ou* Busquiéres) mandilles, gans, pantoufles.

c) La composition des habits *par la* Coûturiere; *le* Tisseran, Brodeur, Tailleur, Cordonnier, Pelletier, &c.

3. La conservation du corps *demande aussi* une demeure; *on considere ceci*

a) par rapport aux bâtimens & à l'Architecture: *savoir*

α) L'ordre des bâtimens *qu'on pourroit diviser*

(1) En bâtimens publics, *desquels sont* les Chateaux Royaux, Palais, Hôtels de Ville, Eglises, Tours, Portes de Ville &c.

(2) En

(2) En bâtimens particuliers, *pour des perſonnes privées, qu'ils ſoient* ſuperbes *ou* communs, bas *ou* hauts, de deux *ou* de trois étages.

β) *De la manière de bâtir, où il s'agit*

(1) Des bons matériaux; du bois, des pierres, du ſable, de la chaux, du mortier, du metal, *&c.*

(2) Des parties principales *d'un bâtiment, lesquelles ſont* les Fondemens, les Parois, le Toit.

(3) De la diſpoſition & de l'ordre, *tant* des portes, des fenêtres, eſcaliers, lucarnes, cheminées, *que des* apartemens, poiles, chambres, cuiſines, caves, voûtes, *& leurs* gréniers & plafonds.

b) Par rapport aux meubles, *ou pieces neceſſaires dans le* ménage.

α) *Les uns ſont* d'argile *ou* de terre: *comme* les fourneaux, les

pots, les plats (écuelles) asſiettes, les cruches.

β) *D'autres* de verre, *comme des* verres *de différentes* façons & *à divers uſages*, *p. e.* des Miroirs, Lanternes, Lunettes, verres à vin, à biére, des bouteilles, &c.

γ) *D'autres encore*, d'argent, d'or, d'étain, de cuivre, de fer, *comme* couteaux, cuillieres, haches, ſcies, clefs, aſſiettes, gobelets.

δ) *& autres encore* de bois, *comme* tables, bancs, buffets, (armoires) Chaiſes, ſelles, bois de lit, caiſſes, cuveaux &c. *Enfin ſuit la doctrine de l'homme.*

III. *L'Etat*, où ſe trouve l'homme du moment de ſa conception juſqu'à la fin de ſes jours, peut être conſidéré de différentes manieres: comme

1. Selon ſon âge & les differens degrés: *car tant que l'homme eſt dans*

dans le ventre de sa mere, on le nomme

a) L'Embrion; *s'il vient au monde, c'est* un nouveau né, un enfant d'un, de deux, de trois ans; *ensuite c'est un* garçon, un jeune homme, un adulte, *puis* un homme, marié *ou* non marié; *ou* veuf, vieux *ou* vieillard.

b) *Pour* le sexe feminin, *c'est* un enfant, une fillette, une demoiselle, une femme, à la fleur de son âge, âgée, ou vieille, une décrepite.

2. Selon les lumiéres, l'emploi, & les fonctions *de l'homme*

a) *Ou il s'applique à ce qui tend* à l'Erudition *ainsi dite*, & *il est alors*

en général, savant, expert, qui fait beaucoup, habile, éclairé.

en particulier, un Grammairien, Historien, Philosophe, Mathematicien, Théologien, Medecin, Jurisconsulte.

 b) Ou

b) Ou il employe ſon tems & ſa peine *à ce qui concerne* la diſpoſition, la conſervation & l'amélioration de l'Etat. *Il repréſente ici*

Tantôt, un Prince, Régent, *qui tient les* rênes de l'Etat, qui commande, gouverne, & régne.

ou il vit à la Cour en homme d'Etat, & *a en main* les affaires privées de l'Etat & du *Royaume; de là vient qu'il peut être* Miniſtre du Roy, du Prince; un Courtiſan, homme d'Etat, Conſeiller, privé & de Cour &c.

Ou il eſt au fait de la guerre, & *paſſe ſa vie à* des operations martiales, & *par là même c'eſt* un Soldat, *ſoit* Officier, *p. e.* Général, Colonel, Major, Capitaine, Lieutenant, Enſeigne.

Ou ſimple Soldat, & *dans* l'Infanterie, Grenadier, *ou* Mousquetaire; *dans la* Cavalerie, Houzard *ou* Cuiraſſier, *ou* Dragon.

c) *Ou*

c) *Ou il* a un Négoce. *Il y a* de grands & de célébres Marchands *qui trafiquent en gros* dans les foires les plus renommées *des villes marchandes: Il y a aussi* de petits marchands, *comme les* Merciers, Fripiers, Courtiers, *qui* tiennent boutique ouverte les jours de foires & de marchés ordinaires, *ou vont* vendre *leurs denrées* de maison en maison.

d) *Ou il* s'applique aux Arts, *& tâche de s'y distinguer: soit comme* Apoticaire, *ou* Imprimeur, Horloger, Orfévre, Peintre, Sculpteur, *&c.*

e) *Ou il* a appris une profession, *il est* Boulanger, Meûnier, Tailleur, Cordonnier, Tanneur, Tisserand, Potier, Marèchal ferrant *&c.*

f) *Ou il* a étudié l'Oeconomie, *soit en* ville, *ou à la* campagne. *On le nomme* Jardinier, *s'il cultive un* jardin; Païsan, Laboureur *s'il* laboure *la* terre;

Bouvier, *s'il gagne sa vie à élever le* betail; Pêcheur, *s'il se nourrit de la* pêche; Chasseur, *s'il s'amuse à prendre du* Gibier *dans les forets:* Vigneron, *s'il aime la* culture des Vignobles; Roulier, *s'il vit du* charroi, *&* *des* Voitures *&c.* *

3. *Par rapport à la société*, l'Etat de l'homme est aussi fort dissemblable: Il y a une Société

a) entre homme & femme, *c'est alors ou un* homme non marié, *soit un* jeune garçon, *ou un* veuf, *qui se* marie *à une* jeune fille ou à une veuve. L'homme *donc après* les nôces *&* la consommation *est appellé* Mari, *& la* femme est nommée Epouse: *avant les* fiançailles, *c'étoit un* Amant, *après les* fiançailles, *c'est*

* Comme on a résolu de représenter particuliérement & distinctement les divers Etats de l'homme, on n'a rapporté ici cet Article qu'en abrégé & d'une manière générale.

c'eſt un fiancé, *mais après* le mariage, *c'eſt un* Epoux, *&* *elle* l'Epouſe. *Dans le* mariage, *on les nomme* Maris *&* femmes: *Ont-ils* encore tous deux leur Père & Mère? *Le Père qui a marié ſa fille* ſe nomme Beau-Père, *& la Mere* ſe nomme Belle-Mère, *mais celui qui a épouſé* la fille eſt appellé gendre, *& la fille qui l'a pris eſt* nommée Bru, (Belle-fille). *S'ils mettent des* Enfans *au monde, voilà* une nouvelle Société

b) Entre les Parens & les Enfans; *car le* Père *& la* Mère *par rapport aux* enfans ſont appellés parens: *par rapport* aux petits-fils *&* arriére-petits-fils, *Ayeux*; *comme* Grand-Père, Grand-Mère, biſayeul, biſayeule. *Comme les* enfans *ſont ou des* fils *ou des* filles, *de là viennent les* freres *&* ſœurs. *Ils ſont auſſi en* partie Germains, Germaines; *tel a ſon* propre Père, *telle ſa* propre Mère, *ſans oublier le* Beau-Père, *la* Belle-Mère, *le* Gendre, *&*

la Bru. *Sont ils* nés de mêmes Parens; *ils se nomment* Consanguins, *ou* Parens du sang: *comme* l'oncle paternel, l'oncle maternel, *les* Tantes, *les* Cousins germains, *les* Cousines germaines. *Si par* le mariage & les enfans la famille s'aggrandit; *il faut des* Domestiques, *ce qui fait encore* une nouvelle Société.

c) entre les Maitres & les Domestiques: *car il y a le* Maitre *&* *la* Dame du logis; *mais il y a aussi le* Serviteur, *le* Valet, *la* Servante, *le* Mercenaire, *le* Domestique, *&* *la* famille *qui en est* composée. *Enfin il y a encore une* grande Société

d) entre les Supérieurs & les sujets, *que l'on nomme* civile. *Un seul peut être*

a) *le* Régent *& regardé*

(1) *Comme la* suprême, *la* haute justice, *& dépend*

en partie de la premiere Nobleſſe, *ſavoir lorsqu'il eſt un* Empereur, *un* Roy, *un* Electeur, *un* Prince, *un* grand-Duc, *un* Archi-Duc, *un* Duc, *un* Comte d'Empire, &c.

en partie de la petite Nobleſſe, *pouvant être un* Comte, *un* Baron, *un* Chevalier, *un* Gentil-homme, *un* Patricien.

(2) *Dans la* Magiſtrature, *on comprend un* Conſeiller-d'Etat-privé-des finances, *de* Cour, *de* Guerre, *de la* Chambre, *de* Juſtice: *de même un* Baillif, *un* Préſident, *un* Juge, *un* Prevôt de ville, Bourguemeſtre, Senateur, &c. *De plus l'homme peut être conſidéré, comme*

β) *un* ſujet *à divers égards: car*

(1) *Par* rapport à la ſoumiſſion, *c'eſt un* ſujet immédiat, *qui depend du* Régent.

ou un ſujet ſubalterne, *qui eſt ſous la* domination de la Magiſtrature *établie par le* Régent.

(2) *Par* rapport à la liberté, *c'est ou un* Etat libre; *un* homme libre, *ou proprement un* sujet, *un* Esclave.

(3) *Par* rapport à sa naissance, & sa dignité, *c'est un* Noble, *un* Bourgeois, *un* sujet.

(4) *Par* rapport à sa charge, *&* à son office, *il vit*

Dans l'Etat Ecclesiastique *ainsi dit*, *& peut être un* Pape, *un* Cardinal, *un* Archévêque, *un* Evêque, *un* Abbé, *un* Moine *&c.*

De même, *un* Prèvot, Surintendant, Ministre de la Cour, Pasteur, Chapelain, *ou* Docteur, Professeur, Recteur, Soûrecteur, Chantre, Maitre d'école; *ou il depend*

De l'Etat civil *ainsi dit*; *il est alors* Juge ordinaire, Directeur, Officier, *&* proprement sujet *du Maitre de la patrie.*

Nous ne sçaurions oublier de considerer l'Etat de l'homme.

4) *Par* rapport à l'union, & *à la* communion avec Dieu. *Il faut remarquer ici avant toutes choses.*

1) Le premier Etat de l'homme, savoir l'Etat d'innocence, *dans lequel Dieu l'a créé*: *car*

a) *les* premieres personnes, Adam & Eve, *pouvoient* se réjouir de la possession de l'image Divine, *qui consistoit dans la* conformité & *la* ressemblance avec Dieu: *Dieu avoit doué l'homme d'une* Ame raisonnable, & *c'est d'ailleurs un* Esprit immortel. *Il se rencontroit dans cet* Etat bienheureux, Lumiere & Sagesse dans l'Eprit, sainteté & équité *dans la volonté*; repos & contentement d'esprit. *Là étoit* l'ordre le plus parfait, l'excellence & l'immortalité du corps. *Là étoit* le pouvoir absolu sur les bêtes & sur les autres créatures: *Là se trouvoit la* demeure *la plus agréable dans le lieu le plus délicieux, sçavoir dans le*

Paradis: *une* conſcience bonne & tranquille, l'expérience des bontés de Dieu. *Là* ſe voyoient les effets de la puiſſance & de la ſainteté de Dieu *qui y* réſidoit; *là l'homme tenoit une conduite* ſainte devant un Dieu *préſent par tout; là étoit* une converſation la plus agréable avec les ſaints Anges &c. *Mais helas! l'homme ne demeura pas dans cet Etat bien-heureux.* Suit l'état de l'homme, *qu'on nomme*

2) L'Etat du péché. *Car arriva*

a) La chûte des premiers parens, *qu'occaſionna, non pas* Dieu, *mais* Satan, & l'abus du franc arbitre, *dont Dieu avoit* pourvu l'homme. *Dieu, après avoir* créé de rien *en* ſix jours le Ciel, la Terre, & tout ce qu'elle contient *par ſa* toute-puiſſance, & *ſon bon-plaiſir, vit tout cè qu'il avoit fait*, & *voilà* tout étoit bien: *mais un* mauvais Ange, *qui d'abord*

avoit

avoit aussi été créé bon, abandonna avec d'autres son Dieu, *& ne persévéra pas* dans la vérité, *comme les* bons, *les* saints Anges y persévérent *encore. Ce* mauvais Ange est *un* démon, *un* Adversaire, *un* tentateur, *un* séducteur des premiers hommes, *un* menteur, *& un* meurtrier dès le commencement. *Car il* tenta *&* séduisit *les* premieres personnes, Adam *&* Eve, *qui*, malgré la defense *&* la menace de Dieu, mangérent de l'arbre de science de bien & de mal, & abandonnérent Dieu. *De là résulte* l'importance de cette chûte: *car c'est une* révolte contre Dieu, *une* Apostasie, un désir ardent d'usurper la divinité, *une* offense de la Majeste suprème, *une* violation de l'alliance avec Dieu, *une* abolition des loix gravées dans le cœur.

Les suites *de cette chûte furent très funestes : savoir la* privation de

de l'image de Dieu, *la* plus grande & totale perdition du corps, de l'ame & de tout le genre humain, la peine dont Dieu menace, la mort &c. *De là vient l'état ordinaire &*

b) *La* perdition, *que l'on nomme* proprement l'État de péché, *parce que tant que l'homme demeure dans cet état, il* s'éloigne de son Dieu, du cœur, des pensées, des paroles, & des Actions: *Car chaque* éloignement, ou violation des loix divines, est un péché. *Mais on a coûtume de* diviser les péchés

α) en peché originel, *qui consiste* dans l'éloignement du bien, & dans l'inclination au mal, & *qui nous est si* propre, *qu'il est* devenu naturel, & *s'est* multiplié dans tout le genre humain, durant autant que la vie, quoiqu'il ne soit pas dominant dans les régénérés. *Il a plusieurs* noms; *comme:*

Le

Le péché originel ; *la* chair, *le* vieil homme, *la* convoitise, *la* corruption naturelle, *les* péchés cachés &c. *Lorsqu'il se manifeste & paroît effectivement, de là*

β) *proviennent les* vrais péchés, *qui sont en* partie intérieurement dans l'esprit, *dans la* volonté, *dans* l'imagination, *dans* l'appétit sensisif, *dans les* motivemens du cœur ; *en partie* extérieurement dans la conduite, dans les paroles & dans les actions : l'homme *peut commettre de* vrais péchés *envers* Dieu, *envers* lui-même, *envers* les autres hommes, & *même envers* les Créatures, vivantes, *ou* mortes. *D'où naissent toutes sortes de* transgressions, *de* violations de la loi, *qu'on nomme :*

par rapport aux loix divines, *des* péchés d'omission, & *de* commission ;

par rapport au pécheur même, *des* péchés propres & étrangers ; par

par rapport à la manière, *dont ils sont commis ; ce sont des* péchés, volontaires, *&* deliberés, *comme la* méchanceté, *&* l'audace ; *ou des* péchés d'ignorance, *comme les* péchés *de* précipitation, *ou de* foiblesse, *qui sont opposés aux* péchés de malice, d'endurcissement, d'aveuglement, *&* sur tout aux péchés contre le Saint Esprit.

par rapport aux effets & aux suites, il y a des péchés rémissibles, *&* d'autres dignes de mort. *Car les conséquences &*

c) les peines du péché, c'est la mort, *qui est de* trois sortes; *sçavoir la mort* spirituelle, *la mort* naturelle, *& la mort* éternelle, *de maniere que le pécheur devroit temporellement & éternellement être éloigné de la vie, qui vient de Dieu, si ce Dieu tout bon ne vouloit le* prendre & le recevoir en grace, *& le mettre dans l'état, qui*

3. *avec raison peut être nommé* l'Etat de grace. *Mais*

a) *Je-*

a) Jesus est l'auteur de la grace, *la* source du salut, *le* restaurateur du bonheur perdu. *Ce Jesus est non seulement le* fils de Marie, (Sainte vierge) *&* *ainsi* vrai homme; *mais encore* le fils unique de Dieu, *de même* essence avec le pere, *ayant les mêmes* propriétés, *le même* honneur *& la même* gloire. *Il est* notre Médiateur *&* notre Sauveur, *le* Christ: *c'est à dire*, Oint, *parce que selon sa* nature humaine, *qu'il a* réunie avec la nature divine *en* sa personne, *il a été* oint, initié, confirmé *&* préparé *pour* l'œuvre de la rédemption. *Sa* fonction de Médiateur *consiste en ce qu'il est un* souverain Sacrificateur, *qui par son* obéissance volontaire *a accompli la* loi, *qui par sa* résignation patiente a souffert la peine du péché, *& a* pleinement satisfait à la justice de Dieu. *C'est* un Prophete, *qui* nous a annoncé la volonté & le conseil de Dieu pour notre salut, *& tous les* moyens *d'y parvenir*. *C'est un* Roy dans le Régne

gne de la Nature, dans le Régne de la grace, & dans le Régne de la gloire. *C'est le* Maitre, particulierement *de tous les hommes*, *étant le* Créateur *de* l'Univers *aussi bien que son Père*, *le* Conservateur de toutes les Creatures, *le* Sauveur du genre humain, le Roi installé en Sion, *&* *le* Juge des vivants & des morts. *Mais* l'œuvre de la rédemption *en Jesus demande*

L'Etat double. *C'est*

L'Etat d'humiliation, *où sont comprises la* bassesse *de sa* conception *& de sa* naissance, *sa pauvre* éducation, *ses* grandes souffrances, *sa* mort sur une croix, *& sa* sepulture : *à quoi succede :*

L'Etat d'élevation, *dont les degrés sont*

La descente aux enfers, la résurrection, l'ascension, la séance à la droite de Dieu, son retour au jour du dernier jugement.

Par

Par la rédemption de Jesus, du Sauveur, *les choses sont venuës au point que*

b) *Les* bienfaits de la grace de Dieu *peuvent être* offerts & procurés au pécheur: *car*

1) *Dieu invite très instamment & très fortement le pécheur au salut acquis par Christ, ce qui se nomme la* Parole

2) *Il donne au pécheur la* lumiere spirituelle *& le pouvoir* d'apprendre *d'une part à se connoitre* salutairement lui-même, *ses* fautes, *& le* danger de son état; *& de* l'autre, Jesus, *le* reconciliateur, *son* mérite *&* les graces de Dieu en Christ: *ce qui est* l'Illumination:

3) *Il produit la* vraie foi dans le cœur froissé *& contrit du pécheur, comme le* commencement de la vie spirituelle: *ce qui est la* régéneration.

4) *Il attribuë la* justice de Jesus *au pécheur* nouvellement croyant en lui, *& l'absout de toutes ses* fautes

&

& *de la* peine du péché : *ce qui est la* Justification :

5) *Il* s'unit étroitement *avec le* pécheur, *ce qui est* l'Union.

6) Dieu affoiblit le vieil homme, & le vieil Esprit, & fortifie *au contraire toujours de plus en plus le* nouvel homme & *le* nouvel Esprit, *de maniere que l'homme peut* surmonter le mal, & faire au contraire *le bien*, *ce qui est le* Renouvellement & *la* Sanctification. *Mais Dieu employe pour cela*

c) Les opérations de la grace, *savoir*, la Parole divine, tant la Loi que l'Evangile, & *les* Sacremens, *qui sont le* Baptême, Sacrement institué pour l'adoption à la grace de Dieu, & *la* sainte Céne *pour la* confirmation dans la grace. *Mais l'homme doit*

d) *se conformer à* l'ordre de la grace *que Dieu a établi. Car il faut*

Une vraie pénitence & *repentance* (conversion) *dont le* principal est

eſt la contrition du cœur, *le* changement des paſſions, la foi en Jeſus, & *les* fruits, *qu'on nomme* bonnes Oeuvres. *De là doit*

réſulter une nouvelle vie, *qui ſe manifeſte par la* ſobrieté & *par la* vigilance de l'Eſprit; *par la* ſoumiſſion pour Dieu; *par la* conduite envers Dieu; *par* l'imitation de Chriſt & *par la* pratique des bonnes œuvres; *par la* patience à ſupporter toutes ſortes de peines & de maux; *par la* prière, *par la* contention, *par le* combat & *la* victoire *contre & ſur le mal. De telles perſonnes peuvent dans le monde*

e) participer à la grace. *Elles ſont en général nommées l'*Egliſe; *ici bas l'Egliſe* militante, *mais là haut dans le Ciel* l'Egliſe triomphante. Pour

Les membres de l'Egliſe, *qui ſont ou dans la* magiſtrature, *ou dans l'*Etat Eccléſiaſtique, *ou dans l'*Etat domeſtique, *s'ils perſévérent*

rent dans la foi, ils ont à attendre

4. l'Etat par excellence, *l'état tout parfait & saint, où ils seront transportés & demeureront éternellement: mais*

ces quatre dernieres choses *précédent, la* mort, *la* résurrection, *le* jour du Jugement, & *la* fin du monde, *auxquelles*

succéde l'Eternité, *où*

les vrais croyans hériteront *la* vie éternelle *comme enfans de Dieu.*

Mais les incrédules obstinés *ressentiront la* condamnation éternelle *dans l'*abime, *dans l'*Enfer, *auprès des* mauvais Anges.

Enfin il faudroit considérer aussi l'Etat de l'homme

5. par rapport à quelque autre circonstance. *Par exemple*

L'homme, quant à la santé, peut être *ou* vigoureux, robuste, sain & actif; *ou*

ou délicat, foible, caſſé, énervé, tout abatu, malingre, allité, mal, miſérable, *&c.*

quant aux biens, aux honneurs & au bonheur, *les hommes ſont ou* heureux, fort heureux; *ou* malheureux, *très* miſérables; riches *&* opulens, *ou* pauvres *&* néceſſiteux; nobles, *du* premier rang; *ou du* commun *& de* baſſe condition, *ou d'un* état médiocre: honorés *&* eſtimés, *ou* mépriſés: *fameux*, (célébres) renommés; *peu ou point* renommés, inconnus, *comme ceux qui* vivent dans l'obſcurité. *

Le

* Ce feroit ici le lieu de rapporter encore bien des choſes, ſi le but avoit été de s'étendre, & de parcourir tout amplement. Mais il faut encore avertir, que ce n'eſt qu'une ébauche qu'on donne ici, de la maniére d'apprendre dans un ordre agréable aux enfans dans les Ecoles les principales choſes que le Monde renferme. Si cet eſſay trouvoit de l'approbation, & qu'il fut reconnu utile pour l'uſage des Ecoles, chaque article pourroit avec le tems

C être

Le troisième point du Tout Universel, c'est

III. *Le Monde*, & à la verité le Monde des corps. Par là on entend le contenu & la combinaison des choses corporelles, que Dieu a créées, qu'il conserve & gouverne. On peut indiquer ici

A. *Quels sont les corps qui sont sur terre &*

1) traiter *en général des* corps, *de maniere que*

a) l'essence *des corps soit indiquée, savoir la* matiére, *l'étendue, la* force, *& ainsi l'on pourra*

b) Dire un mot des qualités *des corps. On a coutume de les diviser*

a)

être expliqué plus amplement. Sur tout on donneroit d'abord une Table distincte de toute l'érudition, ou des sciences qui en font partie, & une exposition plus complette de tous les arts & de toutes les professions.

α) en qualités essentielles & universelles, *qui se trouvent dans tous les corps. On y comprend*

a) La figure, *qui est en partie* originaire & essentielle; *en partie* accidentelle. *Quant à la figure*, une chose *peut être* ronde, ovale, *ou d'une* rondeur allongée, angulaire, triangulaire, quarrée; *elle peut avoir* plusieurs coins, *elle peut être aussi* regulière, irregulière &c. *La figure peut être* grande, petite, moyenne & large, *ou* étroite; épaisse, *ou* mince; haute *ou* basse &c. *La figure peut aussi être changée. Elle peut être plus* grande, *plus* petite, *elle peut aussi être changée en une autre figure. De là vient que*

b) La grandeur *est la seconde qualité des corps. On remarque dans la* grandeur *la* partie, *le* tout, *la* moitié, *le* quart, *le* tiers, *une* piéce, *un* morceau &c. *Elle est distinguée dans toutes les autres choses, comme dans les corps*

(1) par le nombre. *Mais les* noms de nombres *différent: il y a*

Des noms de nombre, *répondant à la question:* combien? un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, vingt, trente, quarante, cent, mille, Tonnes d'or, Millions.

Des noms de nombre, *où l'on repond à la question: le* quantième? *le* premier, *le* second, *le* troisième, *le* quatrième *&c.*

Des noms de nombre, *où l'on répond à la question:* combien chaque fois? un à un, deux à deux, trois à trois, cent à cent, mille à mille.

Des noms de nombre, *quand on répond à la question: de* combien de façons? simple *ou* d'une façon, *de* deux façons, *de* trois sortes, *de* mille sortes, *de* plusieurs sortes.

Des noms de nombre; *où l'on répond à la question:* combien plus qu'un autre? une fois, deux, trois, dix, cent fois plus *que &c.*

Des noms de nombre, *où l'on répond à la question*, combien de fois? une-deux-trois-quatre-cinq-cinquante-cent-deux cent, mille fois *&c.*

(2) par la mesure *on détermine aussi la grandeur des choses. On a coutûme* de mesurer l'espace, *les* lignes, *les* plaines, *les* corps, *par des* lignes *d'une certaine longueur, dont dix font un* pouce, *dix pouces un* pied géométrique, *douze pouces font un* pied d'artisan; *de même que dix* pieds font une toise géométrique *&* *douze* pieds *une* toise d'Artisan ou du Rhein. *On mesure aussi par la* largeur de la main, l'empan, l'aune, le pas, la brasse, les stades, lieuës. *On arpente la campagne par* verge, *par* arpent, *par* trente *arpens de terre.*

Les choses seches, *par exemple, on mesure d'une autre mesure du* blé *& autres choses semblables par* boisseaux, (monture,) quart, muid, *par douze* boisseaux, malter, *par* vingt-quatre boisseaux.

Les choses fluides, *comme la* biere, *le* vin, *l'*huile *&c. par* chopine, pinte, pot, setier, sou, *ou* quart, feuillette, chartée de vin, muid.

(3) par le poids & *la* balance *pour les* choſes peſantes.

La balance eſt une balance ordinaire *ou* un trébuchet. *Il ſe trouve ici le* fleau *de la* balance, *la* brayette, *ou* ciſeaux, *le* balancier, *les* plats, *ou* baſſins, *l'ai*guille.

Le poids *eſt un* ſcrupule, (vingt-quatrième partie de l'once) *dont deux ſont une* drachme, *de laquelle quatre ſont un* lot, *deux lots ſont* une once; *ſeize ou* 32. *lots ſont une* livre, *cent & cent dix ſont un* quintal.

c) Le lieu, *où ſe trouve le corps, ſeroit la troiſième qualité:*

Il y a en general à remarquer dans un lieu, *l'eſpace*, *l'étenduë*, *les* bornes, *le* commencement, *le* milieu, & *la* fin. *De là vient que le* lieu *peut être* grand *ou* petit, ſpacieux, *ou* étroit, proche *ou* éloigné. *Le lieu eſt ſouvent* vuide, *ou* plein; expoſé au ſoleil, *ou à* l'ombre; habité *ou* inhabité; cultivé *ou* deſert.

On

On dit d'un corps, *ou* d'une chose, *selon le lieu ou selon la position*, *qu'il est* commode *ou* incommode, devant, derriere, à droite, à gauche, en haut, en bas, par-devant, par-derriére. *Le corps ne subsiste & ne dure qu'un tems. De là*

d) *On* détermine la durée des corps *par le tems. Mais le tems est tantôt* passé, *tantôt* présent, *tantôt à* venir : *c'est pourquoi l'on dit que la chose est* nouvelle, ancienne, *de* vieille date.

Les parties *indéterminées des choses sont : un* moment, *un* instant, *un* periode, *un* espace, *un* long tems.

Mais les parties *déterminées sont : une* minute, *dont soixante font une heure*, quarante-cinq *font trois* quarts d'heure, *trente font* une demie heure, *quinze font* un quart d'heure.

Vingt-quatre heures *font la durée d'une* journée, *dont les parties* sont le matin, *l'aprés*-midi, *le* soir, *l'*entre chien & loup (*le*

 cre-

crépuſcule) *la* nuit, *l'*aurore, *l'*aube (la pointe du jour.)

Sept jours *ſont une* ſemaine. *Le* Dimanche *eſt un* jour *de* fête, *ou de* repos; *les autres ſont: Les* jours ouvriers, *ſavoir*, *le* Lundi, *le* Mardi, *le* Mecredi, *le* Jeudi, *le* Vendredi, *le* Samedi.

Quatre ſemaines ſont un mois; trois mois un quartier; *dont douze mois ſont* un an. *Les douze mois ſont*, Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre. *D'ailleurs dans une année ſe trouvent les* quatre ſaiſons, *ſavoir:* le printems, l'été, l'automne, & l'hyver. *On obſerve auſſi quand on a le plus* long jour, *& la plus* courte nuit, *ou le plus* court jour *& la plus* longue nuit: *De même il y a au* printems *& en* automne un jour, *où* le jour & la nuit ſont égaux. *Pour le reſte voyez l'*Almanac. Cent ans *ſont un* ſiecle.

C'eſt

C'est assez parler du tems, selon lequel on a coutume de mesurer la durée des corps. Il faut

e) *Considérer en* abrégé *la mutabilité des corps, comme la cinquième de leurs qualités. Nous observons dans les corps* un bon, un mauvais changement: une augmentation, une diminution, un mélange, une séparation, une lésion, une destruction, une réparation, une redintegration, une corruption, une décadence. *Et qui pourroit tout rapporter ici? A chaque changement on trouve aussi un mouvement. C'est pourquoi*

f) *Il faut prendre & considérer* le mouvement, *comme la sixiéme proprieté essentielle & commune au corps: surtout*

La cause du mouvement, *qui est en général* la force, *qu'on peut nommer* une destination du mouvement: La force *se dit, tantôt* une force vive, *quand elle produit en effet un mouvement, tantôt* une force morte, *quand elle ne peut*

produire qu'un seul effort sans mouvement. Il y a une force *par laquelle* les corps s'éloignent d'un centre : une force, *par laquelle* ils y tendent : le mouvement *s'imprime dans les corps*, *par* le choc, *par* la péfanteur, *par* l'impulsion &c. *Cela se fait quand* l'équilibre *lui est ôté*, *ou que* le point de gravité *n'a point d'appui. De là naît* un effet *mais qui trouve toûjours de la* résistance. Le mouvement *est souvent* rapide & prompt, *souvent* lent & interrompu; *c'est aussi selon la force*, un mouvement simple, *ou* composé, *ou selon la direction*, un mouvement droit, courbe, &c.

Nous ne nous étendrons pas sur les instrumens & les machines, *par lesquelles on imprime le mouvement; nous ne parlerons que des cinq* guindeaux; *c'est* le levier, la roué *dans son essieu*, l'aire courbe *p. e.* la vis, le pivot *ou* la poulie, & le coin. *De tous ces* instrumens *viennent les* machines composées : *comme toutes sortes de* Moulins, d'Hor-

d'Horloges, & *tous les ouvrages* hydrauliques, &c.

g) *Nous ne dirons rien de plus* de la péſanteur, *conſiderée comme la ſeptieme qualité des corps: mais*

β) *nous indiquerons ſeulement* quelques propriétés, *qui ne ſont* pas ſi communes, *ni ſi* eſſentielles: *par ex.* la fluidité, la tenacité, la diaphaneité, la dureté, la ſolidité, la poroſité, l'odeur, le gout *tout particulier de certains corps*, &c. *qui ne ſe trouvent que dans quelques-uns: car*

1) *nous examinerons* la nature & la diverſité *des corps. On peut diviſer le corps*

α) *Quant* au lieu, en corps céléſtes, aeriens, & terreſtres.

β) *Quant* à la grandeur & au contenu, *en corps* univerſels *dans le monde*, & *en leurs* principales parties: *comme* le ſoleil, la lune, la terre, les étoiles *qui ſont* des corps univerſels de monde: *ſur*

 notre

notre terre l'eau, l'arbre, *un animal, est un corps particulier.*

γ) *Quant* à la matière : *il y a des corps,* gros & minces, & *selon qu'il y a plus ou moins de matière dans un espace de même grandeur, par ex. l'or, le marbre, le bois de chêne sont fermes : le fer, le bois de pin, la pierre de sable ne sont pas si fermes. De ceux-ci sont encore les corps spongieux : comme* l'éponge, le jonc : *de même selon que la matière* laisse paroitre la lumiere, la reflèchit, ou l'arrête, *il y a aussi*

Des corps transparens, & *des* corps opaques, *des* corps illuminés & *des* corps ténébreux, *p. e.* l'eau, l'air, le verre *sont des* corps transparens ; le bois, la pierre, le fer *sont des* corps opaques. *On les divise aussi*

En *corps* grossiers *ou corps* fins ; *selon que les parties en sont* grossières *ou* fines :

En durs & moins durs *que des* plumes, *entant qu'ils ont la force de résister à la compression.*

δ)

δ) *Quant* à leurs parties contigues, *les corps sont* fluides & consistans, fermes & solides.

ε) *Quant* à leur séparation & solution, *il y en a de* fragiles, *comme* le verre, la porcelaine, & les vaisseaux de terre.

Quelques-uns peuvent être mis en poudre: *comme* le sucre, la terre, la pierre.

D'autres peuvent être fendus, *comme* le bois, la baleine: & *d'autres encore peuvent* être fondus, *comme* les metaux *dans* le feu, le sel & le sucre dans l'eau &c.

Après avoir parlé des corps en général; *il faut*

2. particulierement *faire connoitre ce qu'il y a de principal au sujet* des parties simples, *qu'on nomme communément* Elémens. *Tels sont*

(1) le feu, *dont*

a) *On reconnoitra en quelque façon* l'essence & la nature, *si nous*

b) *considerons* la vertu & l'effet du feu : *car le feu* éclaire, échauffe, brûle, pénétre *les corps, il rend les uns ardens, en* allume *d'autres, il les* brûle, *les* consume, *les* fond & *les* rend fluides.

Le feu étend *quelques corps, il* en amollit *d'autres*, les dissout; en desseche *d'autres*, les durcit, *tellement qu'ils* deviennent *tels que* le verre. *Mais il faut aussi bien*

c) *considérer* les diverses sortes de feu. *Quelques-uns divisent le feu*

en feu solaire, *les rayons du soleil produisant sur la terre* la lumiere & la chaleur.

En feu naturel, *qui se trouve dans les hommes, dans les animaux & dans les plantes.*

En feu de cuisine *ainsi nommé, parcequ'il prend sa substance du bois, qui sert à bouillir, à cuire, & à rôtir &c.*

En feu de guerre & de justice, *qui se manifestent par des* canons, *des* mortiers, *des* coulevrines, *des* mines.

En

En feu de joïe, *ou* feu d'artifice, *qui se font par le mélange de toutes sortes de* feux, de fusées courantes, des raquettes, des girandoles, des boulets rouges, des globes de feu, des statuës brulantes &c.

En feu Grégeois *qui s'est perdu.*

En feux souterrains, *desquels sont* les montagnes vomissant du feu, *par exemple, le mont* Vesuve, *le mont* Etna, *le mont* Hecla *&c.*

En feux aëriens, *desquels sont* les ardens, les étoiles tombantes, & plusieurs autres météores.

d) L'excitation, l'entretien, l'extinction du feu peut *se faire de differentes manieres:*

a) Le feu *peut être occasionné,*

Quand on appose quelque chose d'ardent à quelque chose de combustible. *p. e. Une chandelle allumée contre du lin, du papier, de la paille.*

Quand

Quand on frotte ou frappe deux corps durs enſemble : *p. e. l'acier & la pierre.*

Quand on recueille dans un point les rayons du ſoleil, & qu'on les fait reflêchir ſur quelque choſe de combuſtible.

Quand on mèle des corps fluides, & même des corps durs de diverſes ſortes : *p. e. de la limaille de fer & du ſouffre :*

β) *On* entretient *le feu,*

Quand on y joint des matières combuſtibles, *qui en ſont* l'aliment &c.

Quand on procure au feu le libre accès de l'air &c.

Quand on conduit convenablement la fumée &c.

γ) *On* étouffe & éteint *le feu,*

Quand on le prive de ſes alimens,

Quand on en détourne l'air.

Quand on le couvre d'eau & de terre, *ou autrement quand on*

l'éteint

l'éteint *à force d'y ſeringuer de l'eau*, *p. e.* dans les incendies. *Il ne ſera pas inutile ici*

e) de parler de differens mots, *qui ſont en uſage dans ce qui concerne* les attirails pour le feu.

On a fait mention des incendies; *ils proviennent ſouvent* d'une étincelle, & *même d'une* très petite étincelle, *quand elle tombe dans de la paille*, *ou du lin*, *ou dans des matières combuſtibles*: *car* ſi elle prend feu, ces matiéres fument d'abord, *puis elles* commencent *à* brûler, *elles s'*embraſent, & *ſe* convertiſſent en flammes; *mais le* bois *qui eſt* humide *ou tout* mouillé, *ne fait que* fumer, exhaler, petiller, & éparpiller des étincelles. Le bois brûlé *ſe change en* charbon & *en* cendres. *Tant que le bois brûle*, *c'eſt* un tiſon ardent: *l'éteint-on*, *c'eſt* un charbon: *mais une partie en ſera* un charbon mort; brule-t-elle *encore*, *ce ſera* une braiſe, *qui donne ſouvent* une flamme, *ou*

une

une fumée, *celle-ci s'attâche* au tuyau du fourneau, & *à* la cheminée; & *de là vient* la suïe, *qu'il faut ſoigneuſement faire* racler, *afin qu'elle ne* s'allume *pas.*

Il y auroit beaucoup à dire du feu,

De la chaleur & *du* froid; *de la* gelée & *du* chaud, *de la* lumiere & *de l'*ombre, *de la* couleur & *des* choſes colorées: *mais nous n'indiquerons que peu de choſes de chacun de ces articles:*

En hiver *eſt la* froidure; il fait *non ſeulement* froid, & un ſi grand froid que tout gèle; *mais il fait quelquefois* un froid exceſſif, *qui* morfond tous les membres.

En été *au contraire* eſt le chaud, la chaleur, la chaleur étouffante, la chaleur brûlante du ſoleil.

La lumiére *jette* ſes rayons, & *a une* lueur, *elle* éclaire & illumine *d'autres corps. On l'exprime differemment, p. e.* une chandelle allumée, un flambeau éclairant, le Soleil luit, la Lune reſplendit, les étoiles brillent, le feu embraſe,

embrafe, le feu brule clair, s'enflamme, le feu rougit, le feu reluit *&c.*

L'ombre *eſt* une privation de la lumiere, *qui peut produire de* l'obſcurité, *des* ténébres, *& même* une nuit fort obſcure, *ſelon qu'on la prive plus ou moins de la lumiere.*

On peut au ſujet des couleurs *remarquer ce qui ſuit:*

Quelques-uns diſent que les couleurs *viennent* du mélange de la lumiere *&* de l'ombre. *D'autres ſoutiennent, que* la couleur *eſt* l'effet de la réfraction des rayons

De là ils diviſent les couleurs *en celles* qui viennent des rayons d'une ſeule eſpèce, *& celles* qui viennent des rayons de diverſes eſpèces:

Des premieres eſpèces ils comptent ſept ſortes de couleurs: *ſavoir* la couleur rouge, orange, jaune, verte, bleue, bleuë foncée, & violette.

Les

Les ſuivantes ſont de la ſeconde eſpèce : il y en a de rougeâtres, de rouges foncées *&c. il y en a* de jaunes d'or, de ſoufre, de cire, de claires; *il y en a* de brunes, de griſes *&c.* De blanches & de noires. *Il y a* des choſes blanches *comme* la neige *&* le lait, *ou* des cheveux blancs, *d'autres* foncées, noires *comme* le charbon, le goudron *&c. Cela ſuffit. Suit*

(2) L'eau, *comme le ſecond* Elément. *Dont*

Les proprietés *ſont* la péſanteur, l'humidité, la fluidité, la diaphaneité, l'inſipidité, & le défaut d'odeur. *De là vient que* l'eau s'attache *ſi facilement* aux corps, les mouille, *&* les gèle, *&* ſe convertit en glace. *L'eau* s'évapore, bouillonne, *&* bout à gros bouillons. *Il y a*

Pluſieurs ſortes d'eaux, *comme* l'eau de pluie, de pompe, de fleuve *&* de mer, *qui ſont ſujettes à pluſieurs changemens : car l'eau peut*

peut être froide, chaude, tiéde, *de même que* trouble, sale, bourbeuse: *elle peut être* sans gout *ni* odeur; *mais elle peut aussi être* douce, salée, amére, aigre: *de là viennent* les sources salines, les eaux minerales, les bains chauds; les sources salutaires *& les autres* eaux merveilleuses.

La plus petite partie de l'eau est une goute, *que ce soit* une goute d'eau de pluie *qui forme* une bulle *ou* une écume, *ou* une goute gelée, *dont plusieurs forment* un glaçon. *On parlera plus bas* des pompes, des sources, des fleuves, des étangs, des mers. *Nous voulons*

(3) *Contempler* l'air,

Il environne *notre* terre, *& de là vient* l'atmosphere, *dans laquelle il y a en haut* l'air subtil, *& en bas* l'air le plus dense.

Quelques proprietés de l'air *sont:* la pésanteur, l'élasticité, la compression, & la rarefaction, la fluidi-

fluidité. *L'air devient* sec, humide, froid, chaud, trouble, clair, doux, agité, *d'où proviennent* les vents; *dont on parlera plus bas.*

On peut, par toutes sortes de Machines & Instrumens *utiles*, observer & mesurer *les divers changemens de l'air, par ex. Les uns servent à en marquer* la froidure & la chaleur, *d'autres* la pésanteur, l'élasticité, *d'autres encore* le mouvement. *Mais* la machine principale *c'est* la pompe pneumatique *avec* sa cloche & *ses autres* piéces.

La force & l'utilité de l'air *se font voir en plusieurs choses: comme* dans la conservation de la vie de l'homme & de l'animal: *dans* l'excitation & *dans* l'entretien du feu: *dans* l'accroissement des plantes. *Mais ses effets se manifestent aussi dans* la destruction, *dans* la putrefaction, *dans* la rouille, & *dans* d'autres altérations de certains corps.

Enfin

Enfin

(4) *Il faut considérer* la terre *comme* un Elément,

Quant à ses propriétés; car elle est en elle même un corps, qui est fort simple, *de* parties semblables, ferme, solide, sec, pésant, & *c'est d'elle que presque tous les autres corps tirent leur* solidité, *leur* fermeté, *leur* opacité, *leur* pésanteur, & *leur* secheresse.

Cet Elément *est en lui-même* opaque, & *rend aussi les autres corps tels*, *en* desséche *quelques - uns*, attire l'eau, s'enfonce dans l'eau. La terre *devient souvent* humide; *souvent elle est* séche, & sans force.

Les Terres, *qui sont composées de plusieurs parties*, & *qu'il ne faut considérer que comme* un Elément, *sont diverses. Il y a* la poussiére, la craie, la glaise, la marne; *quelques - uns y joignent* le sable, le tripoli, le sable mouvant.

Il y a

Il y a aussi la terre des jardins, de fange, de marais, de racine, ou tourbe.

On entend souvent par terre, le terroir, *qui est en partie* labouré & net, *en partie* dur & pierreux; *de là vient qu'elle est en quelques endroits* maigre, grasse, noire, pésante, ferme, & *fort* fertile; *mais ailleurs* legere, grise, & stérile.

Des élémens mentionnés ci-dessus viennent les autres corps, que nous allons parcourir dans une division quadruple, & nous

(I.) *Commencerons par* le régne animal. *On y trouve*

A. En général.

1) la description de l'animal; *on nomme* animal *ce qui a* vie, sentiment, sensation, & un mouvement libre.

2) *Les animaux reçoivent* la vie en naissant, *la conservent par* la nourriture, *tant solide que liquide; ils* s'augmentent *par la* propa-

propagation de leur race, & *selon leur* espèce *ils sont ou* mâles *ou* femelles.

3) *Leurs* sens *se manifestent par* l'ouïe, la vuë, l'attouchement, le goût, l'odorat, & *ils s'en servent* en désirant & recherchant *ce qui leur est* agréable, & *selon leur* appétit; *comme aussi* en fuyant *ce qui leur est* contraire & nuisible; *de ce qu'ils* crient, & hurlent, *se* rejouissent & craignent, *qu'ils* distinguent *les* connus & les inconnus, *plusieurs leur ont attribué* une ressemblance avec l'sprit humain. *Et selon l'opinion d'un grand nombre*, quelques animaux surpassent l'homme par les sens; *par exemple*, le sanglier *surpasse l'homme* par l'ouïe, le Linx (*le Loup-cervier*,) par la vuë, l'araignée par l'attouchement, le chien par l'odorat, le singe par le goût.

4) *Le* mouvement des animaux *est divers*: *ils* s'asseyent, se couchent, se tiennent debout,

marchent, courent, cheminent, rampent, se trainent par terre, se débattent, volent, sautent, nagent.

5) *La* constitution du corps, *la* qualité & *la* diversité de leurs membres & parties.

6) *La* couverture *ou* l'habillement des animaux *a été si sagement réglée par le Créateur, qu'elle sert, à leur* conservation & defense, de protection & d'armes &c. *quelques animaux ont* le poil court, *comme* les chevaux, les bœufs, les chiens &c. *d'autres l'ont* long, *comme* les ours, les boucs, les blairaux &c. *d'autres ont* de la laine, *comme* les brebis; *il y en a qui portent* des soies *comme* les cochons, *quelques-uns ont* des plumes, *comme* les oiseaux, *d'autres* des écailles, *comme* les poissons, *d'autres ont* une peau glissante, *comme* le serpent.

Quelques animaux ont aux pieds des orteils, des griffes; *d'autres ont* une

une corne aux pieds, *d'autres* des ongles fendus.

Les animaux ont pour leur défense des cornes, des dents, des griffes, des ongles, un bec *&c.*

7) *La* nourriture & l'aliment des animaux, *c'est* l'herbe, la verdure, les racines, les feuilles, les fruits de la campagne, des arbres & des jardins, le bourbier, l'ordure, le pain, la chair, les grenouilles, les poissons, les oiseaux, les vers; & *d'autres ont* les insectes. *Toute fois sans nous arrêter à tout céla, nous examinerons*

B. Principalement les sortes d'animaux, *dont les premiers sont*

1. Les quadrupédes, *dont quelques-uns sont*

a) Des animaux domestiques: *on y peut comprendre ceux que nous nourrissons pour en avoir* le lait & la chair; & *que l'on peut diviser*,

α) En gros bétail, *ou* bêtes à cornes : *comme* les bœufs, les vaches, & leurs veaux.

β) En menu bétail, *par ex.* les agneaux, les moutons, les brebis, les beliers, les boucs, les chévres, les porcs, les cochons de lait.

γ) En bétail, *que l'on nomme aussi* les bêtes de charge; *qui sont principalement pour nous* soulager, *savoir, outre les bêtes à cornes, il y a encore* les chevaux, les ânes, les mulets, les chameaux, & les éléphants.

δ) En animaux domestiques : les chiens, les chats. *Il y a différentes sortes de chiens : comme* les levriers, les limiers, les chiens d'attache, les petits chiens de giron, (chiens mignons) *&c.*

b) *Les* bêtes sauvages *peuvent encore être divisées*

1) *En* grosses bêtes sauvages, *savoir*

α) *En celles* qui ont des cornes: *desquelles sont:* le rhinoceros, la licorne, le bufle (l'ure) le taureau sauvage, le taureau de musc, le cerf, l'élan, la renne, le chevreuil, le dain, le capricorne, (bouquetin,) le chamois.

β) *En celles encore, qui ont* de fortes dents & des griffes: *comme* le lion, le léopard, le tigre, l'ours, le loup cervier, le loup, le renard, l'âne sauvage, le sanglier, la bête paresseuse, le gouliafre.

2) *en* petits animaux sauvages: *comme* le liévre, le lapin, le singe, la marmotte, le blaireau, le herisson, la zibeline, la martre, le furet, la belette, l'hermine, l'écureuil, le rat, la souris, la musaragne, la taupe *&c.*

3) *En* quadrupédes aquatiques, *desquels sont:*

Le crocodille, le castor, la loutre, la grenouille, le crapaut, la

 tortuë,

tortuë, le lezard. *De la seconde sorte d'animaux sont*

2. Les oiseaux *avec les autres* animaux ailés & la volaille;

a) *Nous y observerons* en général *que les animaux* ailés *ont* deux pieds, *sont* garnis de plumes & de duvet (*excepté* la chauvesouris, *qui a* du poil & des dents.) *Les oiseaux prennent de leur* bec les graines, & *s'en* remplissent le goître. *Quand ils veulent* engendrer, *ils font* un nid, pondent des œufs, *dans lesquels se trouve sous* la coquille, le blanc, *puis* le jaune d'œuf; *ils* se mettent *sur les œufs* (couvent les œufs) & *en font* éclorre des petits.

b) *Il faut* surtout *parler des oiseaux avec un* certain ordre; *les premiers sont:*

α) *Ceux* qui ressemblent aux moineaux. *De cette classe sont*

La colombe: *comme* le pigeon, la tourterelle, le pigeon de voliére, le pigeon ramier.

La

La grive, l'hirondelle, le gros bec, le moineau, la hochequeuë, le pivert.

Principalement les oiſeaux qui chantent, *comme* l'étourneau, le merle, l'alouette, le roſſignol, le verdon, le rougegorge, le roitelet, le charbonnier, la méſange hupée, la ladere, (méſange à longue queuë,) la pivoine, le pinçon, le chardonneret *ou* le loriot, le bréant, la linotte, le ſerin.

β) *Ceux* qui reſſemblent aux pies: *on y comprend*

La pie, le corbeau, le choucas, la corneille amygdalle, griſe, noire, le caſſe-noiſette, le coucou, le pinoir, le pivert, la pie grieche, la pie bleuë, la pie brune, la huppe, le grimpereau, l'alcion, le merle aquatique.

γ) *Ceux* qui reſſemblent aux Autours:

Le Faucon, l'aigle, l'aigle pierrier, l'aigle vorace, l'épervier, le

vautour brun, le milan, *le* vautour rouge, blanc, à queuë, le chat-huant; le hibou, le grand chat-huant ſans corne, la petite huette à corne, le freſaye, *enfin* le perroquet & le manucodiata, (l'oiſeau du paradis.)

d) *Ceux* qui ont le bec long & pointu, *par exemple*,

La gruë, la cigogne, le héron, la bécaſſe de bois, de la glu, griſe & blanche, le charadrin, le vaneau, l'oiſeau de caſſaille, (la caille,) le belliqueux, la poularde, la poule d'eau.

e) *Ceux* qui reſſemblent aux poules:

L'Autruche, le Caſuar, l'outarde, le pan, le coq d'inde, la poule, le coq, le chapon, le poulet, le faiſan, le coq de bruyere, la gelinotte, le francolin, la perdrix, la caille.

f) *Ceux* qui reſſemblent aux oyes ſont:

Le

Le butor, le pelican, le cigne, l'oye, le canard, le plongeon, l'halebran, (canard ſauvage,) le rouge gorge, l'œil bleu, la cercerelle, le coq marin, le plongeon ſans queuë, la grande, la petite mouette, la mouette marine, la mouette hirondelle. *La troiſiéme ſorte d'animaux ſont*

3. Les poiſſons. *On n'en rapportera ici en diverſes claſſes que les principaux comme*

a) *Ceux* à queuës plattes: *ici appartient* la vache marine, le Catodon ou la baleine, le Narval ou l'éguille, la baleine, le dauphin *&c.*

b) *Ceux* qui ont des tendons & des nageoires: *comme* la raye, *avec* le pan marin, l'aigle marin, le bœuf marin, l'oſcaye & le dogue marin, la truïe poiſſon, le chien poiſſon, le chien marin, l'éturgeon, le houſſeau (eſpéce d'éturgeon) les lamproyes.

c) *Ceux* qui ont des os, des oreilles: *comme* la ſole, la grenouille ma-

rine, l'aigre-fin, le porc-épic (le herisson,) le bouc marin, la petite merluche.

d) *Ceux* qui ont des nageoires pointuës comme le herisson,(poisson herissé) le goujon, le barberau marin & *ses semblables*, le Mougrel, le merlan, le brochet, le merlus, la perche, le spar (poisson de mer.) Le gros museau, l'halant marin, le maquereau, l'emperador &c.

e) *Ceux* qui ont des nageoires souples: *comme* l'anguille, l'anguille de terre (espèce de serpent,) le congre, la grosse lamproye, le serpent marin, le merlus, la plie, la sole, la limande, (espèce de poisson,) la remore, (espèce de lamproye) &c. *Surtout* le brochet, le saumon, la truite, la carpe, l'éperlan, la tanche, le barbeau, le goujon, la loche, le rouget, les harangs. *Suit*

4. Les vers *& ce qui en depend: il y en a*

α) De reptiles : *comme* le taenia, (*long ver qui s'engendre dans le corps humain*,) *le* lumbricus, (*long ver qui s'engendre dans la terre*) le ver de terre, la ſangſuë, la limace.

β) Les vers garnis d'écailles : *comme* l'eſcargot, *qui a divers noms*, *par exemple* : le limaçon à coquille, le perſpectif, le cornet, la volute, la harpe, l'eſcargot à vis, le heriſſon, la pourpre, la pyramide, le triton, le tonnelier, la flûte, le cor de chaſſe, l'eſcargot de Venus, la porcelaine, l'oreille marine, la moule platte, la dent marine, la lampe marine.

Les coquilles *ſont de diverſes ſortes : par exemple*, la coquille pointuë, la venus, le cœur, le clou, la piquante, le petoncle, la coëffe, l'huitre.

γ) Les vers ſemblables aux plantes : le Tethys, le heriſſon de mer, l'étoile marine, la tête de meduſe, (les cheveux changés en

ſerpents) *ou* la ſeche, le chat marin, le petit-monde marin.

ꝺ) Ceux qui ont la forme de ſerpens: la couleuvre (le ſerpent) la vipére, le ſerpent ſans yeux, l'aſpic, la couleuvre ſiflante, la Natter (eſpèce de vipére,) l'hydre (ſerpent qui ſe tient dans l'eau.)

5. *Les uns diviſent les* inſectes *de maniere qu'ils indiquent*

a) *Les* inſectes dont les aîles ont un étui; *comme* la tigne, l'eſcarbot, le perce-oreille, l'eſcarbot de riviere, de fontaine, à corne, à trompe, *ou* la calendre, le cerf volant, le fouille-merde, le hanneton, l'eſcarbot des vignes, à caſque, de marie, la fourmi, la puce d'eau & de terre, la cochenille, la ſauterelle & le hanneton doré, le triquet (ver qui ronge le bois,) le ver luiſant, la cantharide.

b) *Les* inſectes dont les aîles ſont ſans étui: le papillon, la Cyrenne, l'ephemere, (ver qui ne vit que cinq

cinq heures,) le frêlon, la guepe, le bourdon, l'abeille, le taon, la mouche, *par ex.* la grosse mouche, la petite, le gros moucheron *&c.*

c) *Les* insectes dont les aîles sont à demi garnies; *comme* le grillon domestique, le grillon rustique, la sauterelle, la fourmi, la punaise des lits, des arbres, d'eau, le scorpion de terre & d'eau.

d) *Les* insectes sans aîles *sont:* les poux, *comme* le pou de l'homme, le pou des chiens, des oiseaux, des poissons, ou le plus petit artison, la puce, le ciron, l'araignée, la tarantule, la cloporte, l'écrevisse, le cancre *ou* l'écrevisse de mer.

6. Les animaux imaginaires *sont:* la grenouille-poisson, (rana piscis,) le pelican, la licorne, le satyre, le Phénix, le dragon *&c.*

(II.) Le régne des mineraux *renferme les* mines; *on y comprend dans un*

ſens étendu: des terres, des pierres, des demi-métaux, des métaux, des ſels & des pierricres, *ou* des choſes converties en pierres.

1) *On diviſe* la terre *en* pouſſiére, *en* argille & *en* ſable.

De la premiere qualité ſont la terre des jardins, la terre rougeâtre, de marais, & de racines *ou* la tourbe, la craye &c.

De la ſeconde: la glaiſe, la terre graſſe, l'argille, la porcelaine, la terre à pipes, la marne, le bol d'Armenie.

De la troiſiéme; le ſable, *comme* la pouſſiere, le gravier, le ſable de riviere, de fontaine & le tripoli.

2) Les pierres *ſont auſſi de diverſes qualités. Il y a*

a) *Des* pierres à verre, *ou qui ſe convertiſſent* en verre par le feu, *comme*

α) *La* pierre ſablonneuſe & *les autres ſemblables, par ex.* le

caillou,

le caillou, la pierre des pendules, la pierre à aiguiser, la pierre de roche, la pierre ponce.

β) *Ou celles qui ont en elles quelque chose* du verre: *comme* le criſtal, le gravier ou ſable, le gravier de fleuve, la pierre à corne, & la chalcedoine, l'onix, la ſardoine, le jaſpe, l'agathe, & la pierre à feu.

γ) Les asbeſtes, (les pierres que le feu ne conſume point) & *les* pierres précieuſes, *ſavoir* le diamant, la topaze, le chriſolyte, le hyacinthe, la ſpinelle, le ballas, le rubis, la grenade, l'ametiſte, le ſaphir, l'opale, le beril, l'émeraude &*c.*

b) *Les* pierres argilleuſes *ſont*

α) La pierre à ſavon, *ou* la craye d'Eſpagne, la terre rouge, la pierre de lard, la pierre de pot, la pierre ſerpentine, la pierre des reins.

b)

b) Le talc : *il y a* du talc d'or & d'argent, du talc blanc & du verd.

c) La mique : *on trouve de* la mique d'or & d'argent, *ou* l'or au chat & l'argent au chat, le fumant *ou* le metal au chat.

d) L'ardoiſe : *on a* l'ardoiſe pour les toits, *la* pierre d'ardoiſe, *la* craye noire, *la* pierre de touche.

e) L'asbeſte *ou* l'amiante : *il y a auſſi à remarquer ici* le lin incombuſtible, la poix des fuſées, l'alun blanc.

c) *Les* pierres à plâtre *ſont :* le plâtre, l'albâtre, *qui eſt* blanc, noir, bigarré, rayé, le ſpalt de plâtre, *comme* le verre de marie, le cryſtal de plâtre &c.

d) *Les* pierres à chaux : *qui renferment* les pierres à chaux, le marbre blanc, le noir, le bigarré, le rayé, le ſpalt de chaux, le

le cryſtal *&c.* le tuf, la pierre goute, l'emeril.

c) *Les* principales pierres *qui proviennent* des bêtes *ou* des hommes, *ſont:* la pierre des reins, du fiel, de la veſſie, le bezoard, la boule de daim, les pierres d'écreviſſes, les perles *&c.*

3) *Les* ſels, *il y en a de trois ſortes:*

α) L'acide; *comme* le ſel acide pur, l'acidule, l'acide du ſoufre, du ſalpètre, *ou* l'eau forte, l'acide du ſel. Le vitriol du cuivre, du fer, de métaux mêlés, d'airain, l'alun: *il y a* l'alun pur, de terre, de pierre, de tartre.

β) Les ſels acides *ſont dans le feu, ou conſtants ou fluides.*

γ) Les ſels moyens *ſont:* le ſel amer, le ſalpètre, & le ſel ordinaire, *comme* le ſel à cuire & le ſel de mer.

4) *Les* Reſines *ſont*

α) *En*

α) *En partie* fluides : *comme* l'huile de montagne, *qu'on nomme* baume, l'huile de pierre, le goudron.

b) *En partie* solides; *comme* l'ambre, gris, jaune, rouge, bigarré, la poix, la cire de montagne, l'asphalte *ou* le bitume, les charbons de terre &c. *toutes sortes* de soufres, le soufre pur, le vif, le rouge &c.

γ) *Les* demi-métaux *sont de même*

α) *En partie* fluides; *par exemple*, le mercure, *où il faut remarquer* les métaux mercuriels, *comme* le cinnabre pur, le cinnabre de métal,

β) *En partie* solides : *comme* l'antimoine *ou* le verre de miroir; le zinc, la calamine, le bismuth, l'arsenic, la cadmie, l'orpiment, (l'arsenic jaune) &c.

δ) *Les* métaux, *dont*

α)

α) *Les* précieux ; *comme* l'or & l'argent : *ſoit* l'or pur *ou* airain contenant de l'or ; *de même* l'argent pur, *ou* airain contenant de l'argent &c. *par ex.* le métal d'or rouge, métal d'or blanc, métal renfermant de l'argent.

β) *Les* ignobles : *comme* le fer, *c'eſt* le fer pur, *ou* un métal de fer : *comme* l'hematite, le noyau hematite, l'ocre, le ſable, le ſpalt de fer &c. *de même* l'aimant, la magneſie.

L'Acier.

Le plomb eſt pur, & *dans les métaux, comme* le blanc d'Eſpane, la molybdene (veine d'argent mêlée de plomb) la terre de plomb.

L'Etain eſt pur, & *dans les métaux, comme* l'étain quarré, commun, la pierre d'étain &c.

Le Cuivre : *il y a du* cuivre pur, le cuivre de ciment, cuivre mé-

métallique; *par ex.* cuivre, blanc, rouge, noir, rougeâtre, jaune, verd de cuivre, bleu de cuivre *&c. enfin*

7). *les* corps pétrifiés,

a) Dans le régne des animaux *on trouve* des animaux, des oiseaux, des poissons pétrifiés, *c'est à dire*, des parties pétrifiées, des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, des insectes, des écrevisses, des hérissons, *ou* des crapaux, des lys, la meduse pétrifiée *&c.*

Sans oublier les escarbots *&* coquilles: *il y a de* simples coquilles longues pétrifiées, des coquilles longues à plusieurs contours pétrifiées, des escarbots simples, des éscarbots à plusieurs contours pétrifiés, des coquilles pétrifiées *&c.*

b) Dans le régne des plantes *on trouve des* racines, du bois, des fruits, des plantes pétrifiées, *de même que* des corails, des éponges pétrifiées.

(III.)

(III.) Le Régne végétal *peut suivre* le regne animal, *parce que la plus grande partie des hommes & des animaux y trouvent leur* nourriture.

1) En général *il faut remarquer*,

a) *La* verdure, les herbes, les plantes, les fleurs, le jardinage & les herbes potagéres, les fruits de la campagne & les légumes, les arbrisseaux, les buissons & les arbres, les mousserons & les champignons.

b) *Connoitre les* parties *dont chaque chose est composée. Comme par ex.*

Les feuilles: *elles sont tantôt* toutes rondes, *tantôt* presque longues, *tantôt* ovales, ont la forme d'un cœur, d'un rognon, d'une lance; *elles sont aussi tantôt* dentelées; & quelquefois unies; *elles ont* la surface *tantôt* velue & *tantôt* molle.

Aux fleurs *on trouve* la racine, la queuë, les feuilles, la coupe, la cou-

ronne, les filamens, les pistilles, les languettes, la tête, la tige.

*A l'*arbre *il y a* la racine, le tronc, les branches, les rameaux, les rejettons, les feuilles, les grapins, les boutons, les fleurs, les fruits, les femences. *Le* tronc en général *a plusieurs noms: Des gros* arbres *c'est* le tronc, *des petits* arbres ou minces, *c'est le* pied. *Des plantes c'est la* tige. *Des bleds c'est le* chalumeau.

Il y a aussi a observer au tronc, *à la* racine, *&* *aux* branches, *l'écorce* extérieure & intérieure, *l'écorce* blanche, le cœur, le bois & les conduits de l'air & *de* la féve &c.

Au fruit *il y a* la queuë, la peau, (la pelure,) la chair, le noyau, l'amande.

A la femence *il y a des* parties, la coquille & la peau, le cerneau, l'embrion, (le germe.) *Le* réservoir des femences est sec,

comme

comme l'écorce, la boëte, la coquille, la chair.

2) Il faut en particulier *traiter des* sortes de plantes *selon leurs* qualités. *C'est*

a) La verdure, *il suffit d'y observer* la mousse, le gramen de marais, le trefle, l'ortie, le gletteron, la violette, la renouée.

b) L'herbe: *C'est le nom commun; on y comprend la* verdure, *les* herbes potageres, & *les* fruits de campagne; *dont on trouvera davantage plus bas.*

c) *Les* fleurs, *qui sont, ou*

α) doubles, *dont* les feuilles, les filamens, les branches *sont* visibles, *on* les divise *en*

1) simples, *n'ayant à* chaque coupe qu'une branche, &

a) *Les* regulières *sont celles dont les* feuilles *ou* dentelures des feuilles, *sont* de même grandeur, figure & position. *Celles-ci n'ont*

(a)

(a) Qu'une feuille, *comme* l'oreille d'ours, l'alcée, l'althée, la primévére, l'oleandre, l'aloë, l'asphodele, le buis, la hyacinte, la narcisse, le jasmin, les lis de vallée.

(b) *Celles qui ont* deux feuilles, *comme* la circée, le corispermum.

(c) *Qui ont* trois feuilles, *comme* l'éphémére, (une fleur qui ne dure qu'un jour)

(d) *Qui ont* quatre feuilles, *comme* le coquelicot, la violette de nuit, la giroflée, le laurier, la ruë de pré.

(e) *Qui ont* cinq feuilles, *comme* la renoncule, l'amaranthe, l'oeillet, le myrthe, la rose, les fléurs d'oranges.

(f) *Qui ont* six feuilles, *comme* les lys, la tulipe, la couronne imperiale, la grenade, le martagon, (le turban.)

(g) *Qui ont* beaucoup de fuilles, *comme* la pivoine, l'anemone, les fleurs de figues indiennes.

b) Les

b) *Les* irrégulieres, *ſavoir celles dont* les feuilles *ou* l'entaillure des feuilles *ont diverſe* groſſeur, figure, & poſition, *lesquelles on diviſe auſſi en*

(a) *Celles qui n'ont qu'*une feuille, *comme* le dictame de Crete, la lavande, la gouſſe d'ail, le romarin, la ſauge, l'anthirrhinum, le chevre-feuille, la ſarraſine, le doitier, le caſtus agnus.

(b) *Qui ont* deux feuilles, *comme* le condampallu.

(c) *Qui ont* trois feuilles, *comme* la croix (une fleur,) la tamarinde, la commeline.

(d) *Qui ont* quatre feuilles, *comme* la barbe de Jupiter, le genêt, le melilot, la balſamine, les fleurs de pois.

(e) *Qui ont* cinq feuilles, *comme* l'angelique, le perce-feuille, le bec de gruë, la violette, le pied d'alouette, le dictame blanc, le napel.

(f) *Qui ont* ſix feuilles, *comme* le ſoulier de marie, l'hellebore.

2) *Les* compoſées, *celles qui ont plusieurs tiges à* une ſeule coupe, *ſont celles, qui*

a) *Proviennent ou de* fleurs regulieres,

α) D'une ſorte, *comme* le ſafran, le tanacetum, le chardon à plusieurs têtes, le cypre de jardin, le flocon.

β) *De* diverſes ſortes, *comme* la carline.

b) O*u de* fleurs régulières & irrégulières, *ſavoir*

1) *Celles dont les* fleurs régulières *ſont au* milieu, & les irrégulières à l'entour, *comme* la marguerite, le ſouci, le tourneſol, la ſcabieuſe, la calende, l'herbe vulneraire, la doronique.

2) *Celles dont les* irrégulières *ſont au* milieu, & les régulières *à* l'en-

à l'entour, *comme* la fleur de paſſion, l'aconit, la Xerantheme.

β) *Celles qui ne ſont* compoſées *que de* fleurs irrégulières, *ſavoir*

1) D'une ſorte, *comme* l'heracium, la chicorée, le rhagadiolus.

2) *De* diverſes ſortes, *comme* l'africaine.

γ) *Les* imparfaites, *qui manquent*, *ou* de feuilles, *ou* de fleurs, *ou* de filamens, *ou* de tiges, *ou* du moins *dans lesquelles ces parties ne ſont pas viſibles. Elles ſont*

(1) *En* forme de boudin, *comme* l'acorus, les fleurs de chataignier.

(2) *Celles qui ſont pourvuës* de fruits coniques, *comme* les fleurs de cedre, de cypre, de meleſe.

(3) *Celles qui ont* de longs filamens *ſur la ſurface au lieu* de fleurs *ou* de fruits, *comme* les larmes de Job, le blé de Turquie.

(4) *Celles qui ſont* compoſées de fleurs liées enſemble, *comme* la queüe de renard, la grappe.

(5) *Celles qui ſont* affermies au deſſous des feuilles des plantes, *comme* le capillaire, le polypode, la langue de cerf (le ceterac.)

(6) *Celles qui* différent des précédentes, *comme* la fleur de ricin, de genevre.

d) *Les* plantes, *en tant qu'elles ſervent à* la medecine, *peuvent être diviſées le plus commodément*

A. Selon le goût.

à) *En celles qui ont un* goût amer, *comme*

a) En général, l'abſynthe, la centaurée, le chardon-benit, l'ancian, le triolet, la camomille, la rubarbe, l'aloé, le quinquina. *Celles-ci*

1. tempérent l'acreté de l'eſtomac.

2. pu-

2. purifient le ſang,

3. empêchent les obſtructions,

4. rendent l'appetit.

Elles ſervent auſſi contre le ſcorbut, l'hydropiſie, la jauniſſe, le mal de rate, & les fièvres intermittentes.

b) *Celles qui ont* le goût amer & aromatique, *comme* la camomille romaine, le zédoaire, le cubebe, (poivre musqué) l'écorce du quinquina, & *de* la caſcarille, des citrons, & des oranges. *Celles-ci*

1. empêchent la mauvaiſe digeſtion,

2. purifient le ſang.

On peut s'en ſervir contre la cachexie, & l'eſtomac dérangé.

c) *Les* améres & piquantes, *comme* la ſcabieuſe, la tormentille, la patience, la pulmonaire, l'écorce de tamarinde, la veronique. *Celles-ci*

1. chassent l'acreté du sang,
2. guérissent les playes.

On peut s'en servir contre la phtysie, & *toute* sorte d'asthme, *surtout contre* la pleuresie, & la forte toux, *contre* la pierre; & *avec* précaution *contre* les accès de fièvre, & *pour* arrêter le cours de ventre & la dissenterie.

b) *En celles, qui ont un* goût fort, & *aussi*

a) Amer, *comme* l'aunée, la ruë, la racine de petasite, le zédoaire, la matricaire, la cyprée des champs, l'angelique. *Celles-ci*

1. accélérent la circulation du sang & la sueur,
2. repoussent le venin.

Et elles sont d'usage dans les maladies dangereuses (malignes) & *contre* la corruption du sang.

b) *Celles qui ont un* goût huileux & aromatique, *comme* la germandrée, le bathenge, le scordium, le

la millepertuis, le genevrie, la racine de Valerienne. *Celles-ci*

1. donnent des forces.

2. dissolvent les impuretés & en provoquent la séparation & discretion.

3. guérissent les playes.

Elles sont bonnes contre les maux de reins, la pierre, le rhume, *&* les playes extérieures.

e) *Celles qui ont une* odeur forte *&* subtile, *comme* l'alcorus, la beccabunge, le cochlearia, le cresson de fontaine, la moutarde, le pied de veau. *Celles-ci*

1. purifient le sang,

2. empêchent le dérangement de la dejection.

On s'en sert contre la cachexie, les enflures, le scorbut froid *ainsi nommé*, *&* le mal d'estomac.

f) *Celles qui ont un* goût aigre, *comme* l'oseille, l'alleluja, la quinte-feuille;

la biſtorte, & le plantin; les fraiſes, les groſeilles & les citrons. *Celles-ci*

1. abbattent la chaleur dans la fièvre,

2. éclairciſſent les ſucs épais.

On peut s'en ſervir dans les fièvres chaudes & contagieuſes; & contre la gravelle.

d) *Celles qui ont un* goût doux, *comme* la régliſſe, les figues, les dattes, la racine de polypode, l'anis & la ſemence de fenouil.

Elles diſſolvent les humeurs ſalées & acres.

On s'en ſert contre la toux, les catarres, & *les autres* maux d'eſtomac, la gratelle, la ſtrangurie & la gravelle.

e) *Celles qui n'ont* point de goût particulier, *mais*

a) Qui contiennent quantité de parties phlegmatiques & aqueuſes,

com-

comme la guimauve, la buglosse, la bourrache, les mauves, les violettes, le pourpier. *Celles-ci*

1. ôtent intérieurement l'acreté du sang,

2. amollissent extérieurement & appaisent les douleurs.

Elles sont propres contre les inflammations du cou, le miserere, les playes & les enflures.

b) *De plus celles qui ont* des parties huileuses *&* sulphureuses, *comme* le melilot, le mille-feuille, le sureau, le safran, le lis blanc. *Celles-ci*

1. amollissent les enflures legères.

2. adoucissent les douleurs externes,

3. guérissent les playes.

Leur usage se manifeste dans les playes exterieures.

B. Selon l'Odeur,

a) En général

a) *celles qui ont* bonne odeur, *sont* salutaires,

b) *celles qui ont* une odeur agréable, *sont* cordiales,

c) *celles qui sont* aromatiques, *sont* des remèdes dissolvans,

d) *celles qui* sentent l'urine, & *qui ont des* parties flegmatiques & farineuses, incitent à la volupté.

e) *celles qui ont* mauvaise odeur, *sont* suspectes.

f) *celles qui donnent du* degoût, *sont* ordinairement vénimeuses.

b) En particulier

a) *celles qui sont* aromatiques, & qui renferment une huile agréable, *comme* la marjolaine, la mente, le romarin, la melisse, la camomille Romaine, le thim, la canelle. *Celles-ci*

1)

1) fortifient intérieurement les nerfs & le cerveau.

2) elles diſſipent extérieurement les inflammations.

Elles ſont bonnes contre l'apoplexie, les affoibliſſemens, le mal caduc, la migraine, les maux de tête, & les fluxions, la gangréne, les enflures & l'éréſypéle.

b) *celles dont* l'odeur eſt agréable, *comme* les fleurs des tilleuls, les lys des vallées, la ſauge, la roſe, les fleurs des amandiers.

Celles-ci reveillent & fortifient.

Et ſont propres contre la contraction des parties nerveuſes, *ſurtout par* l'eau *qu'on* deſtille de ces fleurs.

c) *celles qui ont* une odeur déſagréable & forte, *comme* le ſafran, le pavot, la morelle. *Elles*

1) occaſionnent le ſommeil,

2) appaiſent les douleurs.

3) entêtent aussi, & font généralement plus de mal que de bien. (*)

e) *Les* fruits potagers *nous servent* d'aliment.

1) *soit leurs* feuilles, *comme* la salade, les choux bruns, blancs, le cresson, &c.

2) *soit leurs* fruits, *comme* les concombres, les courges & les melons, &c.

3) *soit seulement leurs* semences, *comme* le pavôt, le fenouil, l'anis, la coriandre, le cumin, la moutarde, &c.

4)

(*) On a voulu s'étendre un peu sur cette partie des plantes & des fleurs, à cause de leur utilité. De là vient qu'ayant parlé des legumes ou fruits des jardins, on a surtout traité des plantes medicinales dont les apoticaires se servent dans la medecine, de maniere qu'il a fallu faire mention de quelques racines, écorces, buissons, & arbres.

4) *soit leurs* longues racines, *comme* les raves, les navets, les carottes, les raves rouges, les panets, le persil, le réfort, &c.

5) *soit des* racines rondes, *qu'on* fend, & *qu'on* pèle, écorce, *comme* les oignons, les ails, les porreaux, &c.

f) *Les* legumes *qui ont une* gousse, *sont:* les féves, les pois, les pois chiches, les lentilles, la vesse, &c. *On pourroit ajouter ici* le lin & le chanvre.

g) *Les* blés *sont* le froment, le seigle, l'orge, les blés sauvages, l'épautre, l'avoine, le millet, le sarrazin, le ris; & les mauvaises herbes, (l'yvraye) le grain à bruler, &c.

h) *Les* arbrisseaux *sont:* l'hieble, la bruyere, l'ortie, le chardon, la sauge, la ruë, &c.

i) *Les* buissons, *par exemple:* le noisettier, le génévrier, le sureau, le rosier, la vigne, les brous-

faillès, les ronces, le groſeil-ler, le gadelier, &c.

k) *Les* arbriſſeaux dans l'eau : le jonc, le roſeau, la canne, &c.

l) *On peut commodément diviſer les* arbres,

a) *en* fruitiers: *c'eſt ici la place*

1) *des* arbres fruitiers, *qui portent* des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des ceriſes, des nefles. *D'autres portent* des figues, des oranges, des citrons, des grenades, &c.

2) *les* arbres *qui portent* des noix, *comme ceux qui produiſent* des noiſettes, des noix, des amandes, & des marons (chataignes.)

3) *les* arbres *qui ont* des grains: *comme* le meurier, l'olivier, le laurier, le fraiſier, le ſorbier, &c.

4) *les* arbres *qui portent* des glands & caſſenolles, *ſavoir* le chêne, le fau, &c.

5)

5) *les* arbres *qui donnent* les épices, *comme* la canelle, le poivre, le cubebe, la muſcade, les giroffles, le cardamome, la caſſie.

6) *les* arbres *qui donnent de* la reſine, *comme de* la gomme, *de* la reſine, *de* la poix, du bdellion, du maſtic, *de* la myrre, *de* l'oliban, &c.

b) *les* arbres non - fruitiers: *comme* les ſaules, l'aulne, les tilleuls, le bouleau, le fau, le ſapin, le pin, la peſſe, le cedre, le peuplier, le plane, l'orme, le frene, &c.

*Enfin il ne faut pas oublier qu'*un lieu rempli d'arbres fruitiers *ſe nomme un* verger, *qui eſt different d'une* forêt, *dans laquelle il n'y a que* des arbres ſauvages: *De même* les bocages de plaiſance, les forêts, les bois d'abbatis, les bois pour bâtimens, *ou* les forêts franches, les buiſſons, les épinayes, les bois agréables *remplis* d'oiſeaux, *&* les forêts pleines de détours, diffe-

diffèrent de beaucoup *les uns des autres.*

(IV.) Le régne de l'eau, *comme quelques-uns le nomment, ou* la doctrine des eaux, *sera aussi détaillée en peu de mots. On a déja ci-dessus*

A. Traité en général des propriétés de l'eau, *& de quelques parties qui s'y trouvent : on fera principalement mention ici*

a) De la division de l'eau. *Quelques-uns la divisent*

1) en eau ordinaire, *& y comprennent* les eaux courantes : *par exemple*, l'eau de fontaine, de puits, de fleuve; l'eau croupissante (dormante) *comme* l'eau d'étang, de marais, de lac.

2) en eau minerale, *qui est*

a) *en partie* froide, *par exemple*, l'eau de vitriol, d'alun, d'alcali, pleine de terre, l'eau aigre, &c.

b)

b) *en partie* chaude, *qui ſe trouve dans* les bains chauds. *Ceci étant établi d'avance, il reſte à parler*

b) Des reſervoirs, *ou des lieux où ſe trouve l'eau. Il y a*

a) les eaux de ſource, *qui ſe trouvent, ou dans les* ſources, *où l'eau ſort*, regorge, *ſouvent* à gros bouillons, *ſourde & découle des creux* ſouterrains, *& des* abymes *& des* amas d'eau *qui y ſont: ou* dans des puits *qu'on* trouve creuſés, *& qu'on* entoure *par les* ſoins & la peine des hommes, *en* conduiſant les eaux de leurs lits (ſources) *dans des* tuyaux *& des* conduits *par* l'art des fontaines, dans des reſervoirs, *& dont on* fait des jets d'eau de toute eſpèce. *De là viennent*

b) les eaux courantes, *ſoit dans* d'étroits foſſés, *ou* ruiſſeaux, *ou dans* des ruiſſeaux formés *par* les eaux de pluie, *ou dans* de petites riviéres, des bras de rivié-

riviéres, des riviéres navigables, des grands torrents, des eaux courantes par divers détours, *lesquelles souvent passent vite & avec beaucoup* de bruit, & *souvent même coulent par plusieurs* courbures & détours lentement & doucement dans leurs canaux près de la riviére, *mais qui* en sortent *quelquefois* & font aussi souvent des débordemens, & *même* des inondations, *avant que* de se précipiter par les embouchures dans la mer. *Elles sont en quelques* lieux sans fond; *de là vient qu'on parle souvent* d'abîme, *ou* de goufre, *qui doit être, où l'on voit le* tournant d'eau.

e) Les eaux croupissantes *sont fort* differentes, *par exemple*, les eaux de fossé, d'étang, de marécages, de marais, de lacs. *Il y a* des lacs, *qui reçoivent* de l'eau, *mais dont* le décours *n'est* pas visible: *d'autres qui ont* un décours, *mais qui n'ont point* de concours d'eau; *d'autres*

tres qui ont un concours & décours visible : *Il y a aussi* des lacs formés *par* les orages, des lacs bruyants, miraculeux ; des lacs qui haussent *ou tombent selon* le flux & le reflux. *Il reste encore*

d) l'eau de mer, *qui est* salée, & amére, & *qui* est rarement applanie & tranquille, *parce qu'elle est* toujours agitée par les vents : *de là* vient que les vagues *s'enflent très-souvent*, mugissent, débordent, & frappent *avec* grand bruit les bords (le rivage ;) *mais bientôt elles se retirent. Il y a aussi* le flux & le reflux. *Il y auroit encore* beaucoup *à dire* de l'Océan, des mers *entourées de* plusieurs Isles, des détroits, des golfes, des ports de mer, des rades, des isles, des presqu'isles, des basses, des écueils, des promontoires, des rochers, des abîmes &c. *Toutefois ceci suffira.*

Nous

Nous quitterons la terre & *nous apprendrons à connoitre les corps qui se trouvent*

(II.) Dans l'air : *Car*

a) L'Atmosphère, *c'est-à dire, le* grand espace *de la* terre *jusqu'aux* étoiles, *est remplie* près de la terre *d'un* air épais ; *un peu plus haut d'un* air plus subtil ; & *tout à fait* en haut d'un air très-subtil : *mais surtout il nait dans* la basse région de l'air des corps, *dont nous dirons quelque chose.*

b) *On a déja* en partie traité *ci-dessus des* propriétés de l'air. *Nous ajouterons seulement que* l'air *est* un corps fluide, subtil, invisible, *qui a une* force élastique, & *peut par* les exhalaisons *devenir* humide, chaud, froid, épais, rare, pésant, non serein, *mais* nébuleux, impur, puant, mal sain, contagieux, pestilentiel. *Sur toute chose*

c)

c) *Il faut observer* les mouvemens de l'air, *dont la* principale cause *est le défaut* d'équilibre dans l'air: *de plus c'est aussi une* raison du mouvement dans l'air, *quand il est dans* un endroit *plus* chaud, *ou* plus froid, plus épais *ou* plus subtil, *ou quand quelque chose se meut* rapidement par l'air. *Comme ce mouvement* de l'air se nomme le Vent; *cela nous oblige à parler ici des* vents, &

d) *Nous en ferons* la division

1) par rapport aux quatre régions principales, *sçavoir* l'orient, le midi, l'occident, & le septentrion (ou l'Est, le Sud, l'Oüest, & le Nord.) *De là les* quatre Vents principaux, *qui* partent des quatre régions principales: *comme* le Vent d'Est, le Vent d'Ouest, le Vent du Sud, & le Vent du Nord: *Outre ces* Vents-*ci, il y en a encore* vingt huit, *qui ont leurs noms particuliers, par exemple:* le nord-

le nord-eſt, le nord-oüeſt, le ſud-eſt, le ſud-oüeſt, &c.

2) par rapport à la force & aux effets: *il y a* des tempêtes de vent, des nuées de vent, de groſſes pluyes *qui* cauſent des inondations, des flammes de vent, des tourbillons de vent, des tourbillons &c. *Les* tremblemens de terre *proviennent* des vents ſouterrains.

3) par rapport au tems, *il faut remarquer qu'il y a* des vents froids, des vents doux, des vents du nord *rudes.*

e) *Les* effets & l'utilité de ces vents *ſont fort divers: ils* purifient l'air, ſéchent, rafraichiſſent, humectent, donnent la ſérénité, attirent les nuages, cauſent des tempêtes, *qui* abbatent les arbres, & renverſent les édifices: *tout ceci ne ſe fait pas ſans* grand fracas, bruit, & craquement, *où l'on entend* un ſon épouvantable.

f)

f) *Le* ſon *eſt* proprement la ſenſation cauſée par des parties de l'air ſubitement émuës. *Mais le* ton *n'eſt qu'une* certaine diſtinction du ſon. *Celui dont* l'ouïe eſt bonne, diſtinguera ſans peine *ce qui* eſt rire *ou* pleurer; éclater de rire, & fondre en larmes, *ou* hurler, *pouſſer* des cris de joye, *ou* ſoupirer, ſifler ou crier &c. *Il deviendra auſſi facilement muſicien*, & pourra mieux comprendre les divers tons dans la muſique, & *indiquer* promptement *ce que c'eſt qu'*un ton foible, fort, haut, bas : *il apprendra plutôt dans* la muſique les notes, les ſons & les mélodies, *comprendra ce que c'eſt qu'*une octave, une tierce, une quarte, une quinte. *Il pourra juger* plus juſtement des Inſtrumens trouvés dans l'art des tons, & ce que c'eſt que joüer du violon, de la flute, battre la caiſſe, toucher les timbales, ſonner la trompette, joüer de la harpe, de la cymbale, du lut, du claveſ-

claveſſin, des orgues &c. *De même* l'Echo *le rejouïra encore plus. Toutefois paſſons tout ceci, & examinons encore*

g) Les Météores, *que l'on diviſe en*

1) météores aquatiques, *comme ſont les* exhalaiſons aqueuſes, desquelles proviennent les brouillards & les nuées, desquelles naiſſent en pleuvant, neigeant, grêlant, & givrant, la roſée, la pluïe, la forte pluïe, la grêle, l'ondée, le greſil, (ſorte de roſée,) la gelée blanche, la neige, &c.

2) météores ignés: *desquels ſont la* foudre, *qui perçant* les nuës *parmi* les éclairs & le tonnerre, abbat, perce, écraſe, diſperſe tout ce qu'elle rencontre &c. *De même* les éclairs, les feux follets, les étoiles étincelantes, les dragons volants, les globes de feu, les Aurores Boréales. *Enfin en*

3) météores d'un ordre *tout* particulier. *Ce ſont*: l'arc-en-ciel, le

le cercle de la lune, les parelies, les paraselénes, &c.

Finalement il y a encore à considérer

(I.) Ce qui se trouve au Ciel, *savoir* au Ciel étoilé, *dont on peut*

(1) en général

1) *Donner pour* explication, *que c'est* cet espace extrèmement grand, étendu, transparent, rempli de matières subtiles *où se trouve* une quantité presqu'innombrable de corps luisans & resplendissans. *Ce Ciel a*

2) *Pour* propriétés, *qu'il nous paroit une* voûte spacieuse, ronde, ou un demi-globe. *Quand* le *Ciel* est bien clair *&* sans nuages, *il paroît* de jour bleu, *&* de nuit noir. *Toutefois il se trouve* une raye blanche, *qu'on nomme* la voye lactée, *&* *qu'on* peut remarquer des yeux quand l'air de la nuit est serain. *Quant*

3) *A la* grandeur du Ciel, *on ne sauroit pas trop bien la définir: Car selon* le calcul *de quelques* Astronomes, *les Etoiles fixes sont eloignées de la terre au-delà* de cent mille demi-diamètres, *ce qui monte à* quatre-vingt-six millions, quatre cent mille lieuës. *Mais* le Ciel *s'étend encore plus loin que* les Etoiles fixes. *Ce nonobstant*

4) *On en fait ainsi* la division. *On se représente* cet espace *comme une* boule creuse. *Il y a à* observer *dans cette* boule:

a) Des points: le pole arctique, & le pole antarctique, le Zenith, le Nadir &c.

b) Des lignes: l'axe du monde & la ligne du midi.

c) Des cercles: l'Horison, le Meridien, l'Ecliptique, l'Equateur, *qui partage* le Globe en deux parties égales, le Colure des Solstices, les Tropiques du Cancer & du Capricorne, les Cercles polaires.

d)

d) *Des* ſurfaces: la Zone torride, deux tempérées, & deux glaciales. *Tout cela peut* ſe voir diſtinctement *ſur une* Sphére artificielle. *Mais nous examinerons auſſi*

(2) principalement les Corps céleſtes, *dont*

a) le Soleil eſt le principal. *Duquel*

1) *La* nature eſt ardente. *Cela ſe prouve par* la lumière, la chaleur, les rayons du ſoleil, *mais ſurtout en réüniſſant* les rayons du ſoleil dans un point à l'aide du miroir ardent, *par* le moyen *duquel tout* s'allume dans un moment, ſe brule, ſe réduit en cendre, *ou* ſe vitrifie. *Si* le Soleil *ne nous* éclairoit de ſes rayons, *nous ne verrions rien diſtinctement*, *ni ne vivrions* auſſi *contens.*

2) *La* figure du corps ſolaire *eſt* ronde *comme* une boule, *quoiqu'il ne nous paroiſſe que comme* une aſſiette ronde, d'argent, luiſante.

3) *Les* phaſes, *ou ce* qu'on obſerve au ſoleil, ſont entr'autres des marques qu'il a, *ou* des taches *qu'on n'obſerve que par* les lunettes d'approche ; il ſe cache, *quand* la lune ſe trouve entre ſe ſoleil & la terre, *d'où provient* l'Eclipſe ; *il paroit à* ſon lever, *&* à ſon coucher, grand, rouge & oval &c.

4) *Quant* au mouvement du ſoleil ; *il eſt de* trois ſortes : *ſçavoir*,

a) *Le* mouvement autour de ſon axe, qui ſe fait *en vingt-ſept jours, douze heures, ſix minutes.*

b) *Le* mouvement diurne, *comme il nous* paroit, autour de notre terre, *en vingt-quatre heures.*

c) *Le* mouvement annuel autour du Zodiaque *en trois cent ſoixante cinq jours, cinq heures, quarante-huit minutes.*

5) L'éloignement du ſoleil *de notre* terre, *eſt ſelon quelques calculs, de vingt-ſept millions de lieuës.*

6) *La* grandeur du ſoleil, *ſelon ſon étenduë corporelle, doit être* un million de fois plus grande *que nôtre* terre. *Après le Soleil, qui eſt comme au centre, ſont*

B) *Les* étoiles, *dont*

A) *les unes ſe nomment* les planètes, *ou* les étoiles errantes; *elles n'ont pas toujours la même* apparence, & *ne* ſont pas toujours *dans le même* éloignement: *On nomme* planètes principales, *celles qui ſe meuvent autour du ſoleil. Il y en* a ſix; *ſçavoir*, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne. *Les* planètes ſecondaires *ſont celles qui ſe meuvent autour des autres planètes: Comme* la Lune autour de notre Terre: *les* quatre ſatellites autour de Jupiter: *les* cinq ſatellites autour de Saturne.

α) Mercure *eſt* le plus proche du ſoleil, *paroit* rond & reſplendiſſant, *va comme les autres* planètes, *tantôt* en avant, *tantôt* rétrograde, *tantôt* ſtationnaire. *Il paſſe quelquefois par* le ſoleil *comme* une tâche noire: *c'eſt au reſte un* corps rond, *de ſoi-même* opaque, *mais il eſt* illuminé par le ſoleil. *Il ſe meut presqu'en quatre vingt huit jours autour* du ſoleil. *Il eſt* ſix fois plus petit que la terre. *Suit*

β) Venus, *qui eſt de même* un corps rond, opaque, & illuminé par le Soleil, *comme* Mercure: *elle ſe nomme* l'Etoile du matin, *quand elle va devant le Soleil comme* une étoile qui jette ſes rayons; & l'Etoile du Soir, *quand elle ſuit le coucher du Soleil. Elle ſe meut autour* du Soleil *dans l'eſpace de deux cent vingt-cinq jours, & dix-ſept heures. Elle doit être* presqu'auſſi grande que notre terre.

γ) *La* Terre *eſt entre* les planètes principales la troiſiéme.

δ)

1) *Sa* figure *eſt* ronde, *mais de manière qu'elle eſt un* peu élevée vers les Poles, *par conſéquent c'eſt* un corps ſphéroïde.

2) *La* nature de la terre *peut être priſe de ce qui ſuit; c'eſt un* globe de terre & d'eau. *La* ſurface *en eſt* çà *&* là aqueuſe, bourbeuſe, ſéche, ſablonneuſe, pierreuſe: *il s'y trouve auſſi* des ſurfaces planes, *comme par exemple* la mer: *Il y a* des Montagnes, des vallées, des vallées *environnées* des montagnes, des collines, des terroirs bas, pleins de fentes & de cavernes. *La* terre *eſt en elle-même* un corps obſcur, illuminé *par* le ſoleil. *Elle a ſon* Atmoſphère.

3) *Le* mouvement de la terre *eſt de* deux ſortes: *elle ſe meut autour* de ſon axe *dans l'eſpace de vingt-quatre heures; & en trois cent ſoixante-cinq jours, cinq heures, quarante-huit minutes*, autour du ſoleil.

4) *La* grandeur de la terre *a été diversement fixée par plusieurs. Les uns prennent pour son* diametre *mille sept cent vingt huit lieuës*, *&* *pour* sa péripherie *cinq mille quatre cent lieuës. D'autres au contraire admettent d'autres grandeurs. Il y a encore.*

5) *La* Lune, *qui est* un satellite de la terre. *Elle est aussi un corps* opaque, *&* illuminé par le soleil, *comme* la terre. *Tantôt elle* augmente, *tantôt elle* diminuë. *On la voit tantôt ronde*, savoir la pleine lune, *comme* une assiette d'argent ronde; *tantôt à* demi illuminée, *par ex. dans* le prémier *&* le dernier quartier: *tantôt plus* d'à moitié illuminée, *tantôt comme* une faucille, *tantôt elle* est invisible, *comme* il arrive souvent à la nouvelle Lune. *Il se fait* une Eclipse, *quand* la terre *passe entre* le soleil *&* la lune. *La* Lune *se meut non seulement autour* de la terre; *mais aussi autour*

tour du ſoleil. *Qu'il y ait dans* la lune, *&* *dans les autres* planètes, *des habitans* raiſonnables, *comme* ſur notre terre, *c'eſt-ce que quelques-uns veulent prouver*, par ce que la lune eſt un corps ſemblable à notre terre, *où il y a* des montagnes, des vallées, *&* des fleuves, *telles que s'il y avoit* une Atmoſphère &c. *&* *que toutes ces choſes exiſtant, Dieu ne ſauroit les avoir créées inutilement.*

♂ Mars *a une* lumière fort rougeâtre, *&* *on y* découvre par les lunettes d'approche beaucoup de tâches: Il ſe meut autour du ſoleil dans l'eſpace *de trois cent vingt-un jours vingt-trois heures. Il eſt de lui-même un* corps opaque; *mais* illuminé par le ſoleil, *comme les autres planètes. Il doit être* deux fois *plus* grand que la terre.

♃ Jupiter, *qui eſt* un corps oval, *a auſſi certaines* bandes *&* ta-

ches, & autour de lui quatre petites étoiles, *qu'on nomme* satellites *ou* lunes de Jupiter, & *même* les astres du Brandebourg. *Il se meut* autour du soleil *dans l'espace de onze ans, trois-cent-dix-sept jours, quatorze heures. Il doit être* mille fois plus grand *que* la terre.

ν) Saturne *est* la dernière & la plus éloignée des planètes principales, *qui se meuvent* autour du soleil: *il donne* une lumière pâle. *Quelquefois on lui remarque, par le* Telescope *un* anneau, cercle, *souvent* des anses. *Il a* cinq satellites *ou* lunes autour *de lui. Il finit sa course* autour du soleil *en vingt-neuf ans cent septante-cinq jours quatre heures. Il doit être mille fois plus grand que* la terre.

(B) Les Etoiles fixes, *dont voici*

α) *La* description: *ce sont* des corps ardens, *qui ne* changent pas leur situation, ni leur distan-

ce.

ce. *Il faut bien distinguer les* constellations *des* étoiles. *Car celles-là ne sont toutes qu'un* amas d'étoiles, & *celles-ci qu'*une seule étoile, *qui peut être de la* première grandeur, *de la* seconde, *de la* troisiéme, *de la* quatriéme, *de la* cinquiéme, *de la* sixiéme.

b) Leur division : On a représenté les astres *sous certaines* figures: *comme* la grande, la petite ourse, le dragon, le charretier, la lyre, l'aigle &c. *On peut* chercher & observer les constellations principales *en trois endroits* du Ciel. *Les unes sont sur ces* lignes larges, *qui passent par* le milieu du globe céleste & *qu'on nomme* le Zodiaque, *c'est là que se trouvent* les douze signes célestes.

1) Les Astres dans le Zodiaque. Vers le Nord *sont:* le belier, le taureau, les jumeaux, l'ecreviße, le lion, la vierge. *Vers* le sud *il y a* la balance,

 le

le ſcorpion, le ſagittaire, le capricorne, le verſe-eau, les poiſſons.

2) *Les* Aſtres *hors* du Zodiaque *ſont* : la baleine, l'Eridan, l'Orion, le lièvre, le gril, le grand, le petit chien, le ſerpent, le corbeau, la taſſe, le centaure, le loup, l'autel, la couronne &c.

3) *Les* Conſtellations vers le Nord, *ſont* : la grande & la petite Ourſe, Cephée, le dragon, le bouvier, l'Hercule, la couronne, Caſſiopée, Andromede, Ganymede, le Cigne, le charretier, la chevelure de Berenice, le ſerpent, la tête de Meduſe, l'aigle, Antinous, le Dauphin, le Pegaſe, le triangle &c.

2) *Des* étoiles fixes, *nous remarquerons encore*, *que ce ſont* de grands corps ardens, *tels que* notre ſoleil. *La plus petite* étoile fixe *que nous pouvons voir* de

de nos yeux, est plusieurs milliers de fois plus grande que notre terre; *De là vient que quelques-uns soutiennent que chaque* étoile fixe *a ses* planètes *autour d'elle, & fait ainsi* un Système de Monde particulier: *De cette sorte autant qu'il y auroit d'étoiles fixes, autant y auroit-il de Systèmes. O combien de Mondes! Mais il faut parler*

2) *Des* étoiles changeantes & extraordinaires, *qu'on nomme* des Cométes: *les unes ont* une longue queuë, *les autres* une courte, *d'autres* jettent autour d'elles des rayons. *C'est aux* Astrologues *à prouver aux* Astronomes, *qui le nient*, si ces nouvelles étoiles présagent *quelque chose? Si nous*

(G) *voulons en peu de mots parcourir ce* Système, *ou ce* grand monde; *il faut nécessairement*

a) *donner une* explication *de ce qu'on entend* en général par Système.

Dans l'Aſtronomie *on entend par* Syſtème, *l'ordre* & la ſituation de quelque Corps céleſte qui ſe meut autour d'un autre. *Il y a de cette manière plusieurs* ſortes de Syſtèmes: *par ex.* le Syſtème du Soleil, *c'eſt* l'ordre & la ſituation des Planètes principales, *qui ſe meuvent* autour du Soleil. *Outre celui-ci, il y a encore le* Syſtème de Saturne & de Jupiter. *Quelques-uns prennent encore* le Syſtème du monde *pour* l'ordre & la ſituation de tous les Corps céleſtes, & *poſant qu'autour des* étoiles fixes *ſe meuvent* des planètes, *ils en font* des Syſtèmes.

b) *On ne ſauroit rapporter ici* tous les différens Syſtèmes: *nous n'en indiquerons que trois: Savoir*

a) *celui* de Ptolomée, Aſtronome *de ce nom. Selon ſon* Syſtème *les corps* céleſtes *ſont ainſi: dans* le centre la terre: la lune *ſe meut autour de* la terre, *enſui-*

ensuite Mercure, *puis* Venus, *après* le Soleil, *&* *plus loin* Mars, *après lui* Jupiter, *enfin* Saturne, *&* *bien loin de là les* étoiles fixes.

β) *Celui* de Tycho-Brahé: *celui-ci met* la terre *dans* le centre; *autour* de la terre *se meut premiérement* le Soleil, *puis* la Lune, *mais autour* du Soleil, *qui fait* le centre, Mercure, Venus, Mars, Jupiter, Saturne. *Les* étoiles fixes *sont fort éloignées.*

γ) *Celui* de Copernic, établi *par* Nicolas Copernic: *Selon sa thése,* le Soleil est au milieu: *autour duquel se meuvent* Mercure, Venus, la Terre, *mais autour de celle-ci* la Lune, Mars, Jupiter, Saturne, *&* *enfin viennent les* étoiles fixes. *Ce dernier est sans contredit le* meilleur Systéme, *parce qu'on*

*) *peut* mieux expliquer *par son moyen les Phénoménes & événemens dans le Ciel, & sur la terre,*

par

par ex. les quatre *saisons* : le printems, l'été, l'automne & l'hyver : *de même, pourquoi il* fait froid en hyver, *au printems chaud*, *en* été plus chaud, & en automne *un* air *vif &* *frais. D'où provient* le plus long & le plus court jour, & *d'où vient qu'en* divers tems *de* l'année le jour & la nuit sont égaux. *D'où vient qu'il paroit que quelques* planètes *semblent aller* en avant *ou* en arrière, *quelquefois* même être stables : *D'où vient* que les étoiles semblent se mouvoir de l'orient vers l'occident.

* * *

Voici jusqu'où s'étend la courte représentation *de l'Universel, de Dieu, de l'homme, & du monde.* Ce seroit aller contre le but qu'on s'est proposé, que de vouloir expliquer plus au long & plus exactement les choses qu'il renferme. Ce ne doit être qu'un petit essai, contenant la méthode d'enseigner à la jeunesse la quantité de choses qui se trou-

trouvent dans le monde. N'ayant parlé plus haut page 28. qu'en général des Etats de l'homme, selon leurs Noms; on a en finissant fait un Essai, pour indiquer comment on pourroit plus amplement & plus utilement répréſenter chaque état par une plus ample explication. On a pour cet effet choisi l'érudition. La Table suivante fera voir, comment on pourra faire connoitre à la jeuneſſe les principales ſciences & choſes, qui ſont partie de l'érudition.

Table de l'Erudition.

I. *On remarque en général*

a) *que* l'Erudition *eſt une connoiſſance diſtincte des choſes, des Sciences, des Langues, & des Arts, qui ſe trouvent dans le monde.*

b) *qu'on nomme* ſavant *celui qui a une ample connoiſſance de toute ſorte de ſciences, arts & langues.*

c) *que c'eſt avec raiſon qu'on nomme* docte *celui qui diſtingue bien les choſes, qui les nomme par leurs noms,*

&

& qui peut rendre raiſon de ce qu'il ſait.

d) *qu'un* Polyhiſtor, (homme qui a beaucoup lû) *eſt un Savant verſé en beaucoup de ſciences.*

e) *mais un* Panſophe, *un homme qui s'eſt bien appliqué à toutes les ſciences qui conſtituënt l'érudition, où l'un & l'autre merite à juſte titre ce nom.*

II. *Il faudra* particulièrement examiner les Sciences, les Doctrines, & les Arts, *que l'érudition renferme. Prenons d'abord*

(A) Les Eſprits. *Traite-t-on*

a) en général des Eſprits, *cette doctrine ſe nommera la* Pſychologie. *Examine-t-on*

b) en particulier les Eſprits, *comme*

α) Dieu, l'Eſprit le plus parfait; *il faut apprendre* la Théologie, &

a) *non ſeulement* la Théologie naturelle, *par laquelle on apprend à connoitre, par la ſeule raiſon & par la nature, l'eſſence de Dieu & ſes attributs.*

b)

b) *mais aussi* la Théologie révélée, *qui nous enseigne seulement à connoitre Dieu par la parole révélée, c'est à dire, par l'Ecriture sainte. On peut la diviser en plusieurs manieres.*

1) Quant aux choses, *il faut répréśenter par l'Ecriture sainte*

a) *les verités divines, selon* l'art d'expliquer, &

b) *dans* la Théologie dogmatique, *les articles de foi;*

c) *mais dans* la Morale, *les devoirs de la vie, de maniere*

d) *qu'on soit en état de répondre, par* la Théologie polémique, *aux objections de nos adversaires, & de réfuter leurs erreurs. Car*

e) *quelques-uns ne doivent donner qu'une reponse distincte à* des questions de Conscience.

2) Quant à la méthode, *il faut observer que*

a) *les uns ont répréśenté* dans un Systême *toute l'enchaînure des verités théologiques.*

b)

b) *D'autres les proposent en Chaire, dans les Recueils de discours pour* l'Eglise, *& dans* les Maisons, *ou dans* leurs Sermons.

c) *Des troisièmes les parcourent, surtout avec* la jeunesse, catégoriquement, *ou par* demandes *&* reponses.

d) *Des quatrièmes tâchent de les proposer par voye* d'exhortations, surtout de les rendre touchantes, & pénétrantes jusqu'au cœur.

e) *Des cinquièmes les traitent* mystérieusement, *& n'en prennent que le* sens mystique.

f) *Des sixièmes tirent leur* Théologie des Pères des prémiers siècles.

g) *Des septièmes enfin puisent* dans les Confessions de foi de la Réligion évangelique.

h) *Des huitièmes ne traitent les matières qu'*historiquement, *& racontent ce qui est arrivé à la Théologie & à ses dogmes.*

k) *Si* les esprits, *qu'on nomme* fantômes, *existent vraiement dans le monde, & ce qu'il faut croire de leur apparition.*

tion, c'eſt-ce qui eſt expliqué dans la Magie, *ou par* la doctrine des Magiciens?

γ) l'Eſprit eſt l'Ame de l'homme, *un eſprit excellent, immortel: de là vient que*

* dans la Philoſophie

a) *on* traite & démontre particulièrement la doctrine de l'Ame de l'homme, &

b) *dans* la Logique, *comment on peut perfectionner la raiſon de l'homme; comme la premiere faculté de l'ame, & outre cela comment*

c) *dans* la Morale *on peut régler & perfectionner la volonté de l'homme, de maniere que*

d) la doctrine *des vertus ſoit d'autant mieux réduite en pratique.*

e) la doctrine de la Sageſſe *pour vivre en ſociété, ſoit bien appliquée. Il ne faut pas oublier ici*

f) l'Art d'inventer, *de trouver quelque choſe par le moyen de certains ſecrets & caractères, comme une choſe*

g)

g) qui éclaircit beaucoup la doctrine *du but des choses naturelles dans le monde: car il faut qu'un Philosophe*

h) connoisse toute la Cosmologie, *ou la connexion de tous les corps généraux & particuliers du Globe, & qu'il*

i) possède la doctrine des propriétés communes des choses. *En un mot, il faut*

k) qu'il entende bien la science, qu'on nomme Métaphysique, & *les deux dernières parties, savoir celle*

l) qui renferme la doctrine de l'Ame de l'homme & la Théologie naturelle.

m) *Il ne faut pas aussi qu'il ignore* l'Histoire de la Philosophie.

Celui qui entend à fond la Philosophie,

f** *comprend plus solidement* la Jurisprudence, *& en sçait plus avantageusement faire usage. Elle peut être*

a) considérée *quant à son* origine.

On

On divise le droit

1) *en* droit divin, *dont il est aussi parlé dans la Bible: Car Dieu a autrefois donné à* son peuple la loi civile, ecclésiastique *ou* morale:

2) *en* droit humain, *qui comprend de même en partie* les choses spirituelles *&* ecclésiastiques, *en partie* les choses mondaines, d'état, & civiles.

b) quant à son contenu, le droit mondain *renferme*

1) *les* choses féodales; *de là naît le droit féodal.*

2) *les choses, où il y va* de la vie *ou* de la mort; de là le droit criminel.

3) *Du change; de là* le droit de change.

4) *De la chasse, des animaux sauvages & des forêts; de là* le droit des bois.

5) *des mines & des métaux: de là* le droit des Mines.

6) *des Soldats & de la guerre; de là* le droit militaire.

7) *des vaisseaux & de la Mer : de là* le droit de la Navigation.

8) *les procès de toutes sortes : de là* le droit des procès. *On peut aussi*

c) diviser le droit, quant à son étenduë

1) *en* droit naturel, *qui regarde toutes les personnes raisonnables.*

2) *en* droit national, *qui s'observe parmi les peuples policés.*

3) *en* droit d'Etat, *qui traite des devoirs réciproques des Princes & des sujets.*

4) *en* droit Civil, *qui propose particulièrement les loix, que les Princes donnent à leurs sujets.*

5) *en* droit de Statuts, *qui n'a lieu que dans une Ville ou Societé.*

6) *en* droit de privileges, *qui ne s'accordent souvent qu'à une seule personne. Enfin on peut considérer le droit*

d) Selon les diverses Nations : *On trouve alors*

1) *Le* Droit Romain.

2) *le* Droit Lombardique.
3) *le* Droit Teutonique.
4) *les* Loix Saliques en France.
5) *le* Miroir Saxon.
6) *les* divers Diocéſes.
7) *le* Droit Pruſſien &c.

Nous allons plus loin, & nous examinons

(B) *Les* Corps *comme* le ſecond objet, *qui regarde* l'Erudition. *On répréſente ceux-ci*

a) dans la Phyſique, *ſelon leur eſſence, leur matiére, leur nature & leurs changemens, de maniére que*

a) dans la doctrine des corps (la Coſmologie) *en général on fait mention de l'eſſence, des proprietés, de la matiére, de la diviſion des corps. Enſuite on propoſe*

b) *La* doctrine du feu, (la Pyrologie.)

c) *La* doctrine de l'eau, (l'Hydrologie.)

d) *La* doctrine de l'air, (l'Aërologie) *tant de l'air en général, que de ſes Phénoménes,*

e) *la* doctrine de la terre, (la Geologie) *par conſéquent des quatre Elemens. Suit*

f) *la* doctrine des régnes de la nature ainſi nommés : *il y a*

1) *le* régne des plantes.

2) *le* régne des pierres & des mines.

3) *le* régne des animaux, *où l'on n'explique pas ſeulement la doctrine particuliére des animaux* (la Zoologie) *les brutes ; mais auſſi ſpécialement l'on traite de* l'homme ſelon ſon corps.

b) *dans* la Medecine *on examine & l'on remarque comment* le corps de l'homme *eſt compoſé*

α) en bonne ſanté. *Etant*

* l'homme en ſon entier ſelon toutes les parties & marques de ſanté. *Mais on peut auſſi*

** ſe repréſenter l'homme ſelon l'anatomie, *pour en bien connoitre les parties :* &

*** inſtruire l'homme, ſelon la diète, qui lui préſcrit le manger, le boire, & *toute* ſa conduite. *Mais l'homme ſe trouve*

β)

β) dans un état maladif, & *alors il faut qu'un ſavant Médecin connoiſſe à fond*

1) la doctrine, *tant* des raiſons des maladies,

que des caractères des maladies, & *poſſéde*

2) l'art, ou la ſcience, *de rendre au* patient ſa premiere ſanté,

a) *dans* les maladies internes, *il ſe ſert de* la thérapie.

b) *mais encore dans* les maladies externes, *il faut qu'il entende néceſſairement* la Chirurgie. *Or il lui faut certains remèdes. D'où il les prendra,*

3) *C'eſt ce que* la doctrine des matières medicales *lui enſeigne. La plûpart viennent du* régne des plantes, *c'eſt pourquoi il faut s'appliquer à* la Botanique.

4) *Quand il* recueille des herbes, des racines & choſes ſemblables; *il faut qu'il entende, comment*

a) *il* en doit, tant généralement *ſelon* la chymie, *ou l'art de ſéparer*,

b) *que particulièrement*, *ſelon* la pharmacie, *préparer des remèdes: Alors il*

5) *pourra* plus ſurement *faire uſage de la Medécine*, & *entreprendre* les cures des patiens, & *il peut*

6) *acquérir au plus* haut degré, la prudence, *qui eſt la qualité la plus néceſſaire de toutes à* un Medécin, *ſurtout quand on ſait*

(3) bien juger des corps par rapport à leur grandeur & à leurs forces; *mais cela demande une parfaite connoiſſance*

c) *des* Mathématiques, *ou de la doctrine des grandeurs. Car il faut*

1) *qu'il* apprenne à demontrer par la Géométrie univerſelle *les principes de toutes les grandeurs poſſibles*, & *même de celles qui ne ſont pas propres aux corps*, (*comme les vertus* & *les vices.*) *Il aura alors*

2) *à expliquer & à définir, selon* la pure & vraie Mathematique, *les grandeurs, comme*

a) *à l'aide* de l'Arithmétique, *par des nombres, quand il trouvera par un nombre donné un autre nombre :*

b) *par* la Géométrie, *qui lui sert à mesurer les corps selon* leurs lignes, longueurs, places & étenduës :

c) *par* la Trigonométrie, *où il découvrira*, à l'aide de trois choses connuës, *les autres* choses inconnuës du triangle.

d) *par* l'Algèbre, *ou* par le calcul des lettres, *quand il se servira de certaines* lettres & marques, *pour trouver d'autres grandeurs & verités inconnuës. S'il s'y est appliqué, & s'il est habile ; il*

e) *pourra*, ayant fait usage des Mathematiques, *mieux juger & employer tout*, &

f) *dans* la Phoronomie, *qui traite des vertus du mouvement, il aura besoin*

a) *de* la Méchanique, *ou de cette science, qui indique comment les corps peuvent être mis par l'avantage du tems & de la force;*

b) *de* la Statique, *ou de la* Doctrine *de la pésanteur & de l'équilibre des corps;*

c) *de* l'Hydrostatique, *c'est à dire, de la doctrine de la pression des corps pésans sur les corps fluides.*

d) *de* l'Hydraulique, *qui traite du mouvement des corps fluides;*

e) *de* l'Aërometrie, *ou de la doctrine des effets & de la force de l'air.*

Tout ceci lui paroitra plus clair

g) dans les parties optiques, *s'il fait profession*

a) *de* l'Optique, *ou de la doctrine de la vision seulement, par un rayon qui va directement en droite ligne:*

b) *de* la Catoptrique, *ou de la doctrine de la vision, par le moyen d'un miroir, ou d'une surface polie qui renvoye les rayons;*

c) *de* la Dioptrique, *ou de la doctrine de la vision par le moyen des rayons brisés.*

d) *de* la Perspective, *qui sert à montrer chaque chose, telle qu'elle se présente à nous dans une certaine distance & hauteur. Il s'en tirera mieux*

h) par les parties sphèriques, *pour lesquelles sont*

a) *la* Trigonometrie sphérique, *qui enseigne à trouver, par le moyen de trois parties de triangles curvilignes, les autres.*

b) *de* l'Astronomie, *ou de la science du monde & des corps célestes qui s'y trouvent;*

c) *de* la Géographie mathematique, *qui examine la terre selon sa figure, sa grandeur, & sa division,*

d) *de* la Chronologie mathématique, *qui est la science de partager & de calculer le tems;*

e) *de* la Gnomonique, *ou* la science des Cadrans: *enfin il y a encore*

i) à examiner les parties politiques, *où l'on trouve*

a) l'Artillerie, *ou* l'art des feux d'artifices, *la ſcience de la poudre, des canons & du tirage, ſérieuſement ou par plaiſir;*

b) la Fortification, *ou la ſcience de fortifier convenablement une place.*

c) l'Architecture, *ou la ſcience de conſtruire un bâtiment ſolide, commode, & orné. Il y en a qui y ajoutent*

d) l'Architecture des Vaiſſeaux, *la ſcience de bien conſtruire & diriger un Vaiſſeau ſelon toutes ſes parties.*

On ne pourra apprendre à fond toutes ces ſciences, ſi l'on

(C) n'étudie ſérieuſement les langues, & *les* ſciences hiſtoriques. *Quant*

a) *aux* langues, *il y a à obſerver*

a) *en partie* la pluralité des langues; *car*

a)

a) *de* l'Hebraïque, *comme d'une langue* fondamentale viennent:

le Rabbinique, le Chaldaïque, le Syriaque, le Turc, le Perſan, l'Ethiopien &c.

b) *de* la Greque, *il y a pluſieurs dialectes*, *comme* la Jonienne, la Dorique, l'Attique, le vieux & le nouveau Grec &c.

c) *de* la Latine *viennent* la Portugaiſe, l'Eſpagnole, l'Italienne, la Françoiſe, l'Hongroiſe, la Polonoiſe &c.

d) *de* l'Allemande *viennent* l'Angloiſe, la Danoiſe, la Suédoiſe, la Hollandoiſe &c.

e) & *de* la Sclavonienne, la Vandale, la Croate, la Bohemienne, la Ruſſienne &c. *On voit auſſi*

β) *en partie* la Méthode *de traiter des langues & de les apprendre: quand*

a) *on a expliqué* la Grammaire, *ou la doctrine de la qualité, du changement*

gement des syllabes, & de l'assemblage des mots; on peut alors

b) *plus surement commencer* la Rhétorique, &

c) *prendre aussi la Poësie. Il faut ici examiner*

d) la Critique, *ou la doctrine de bien juger des expressions, & de tout un discours. Mais*

e) *elle ne peut avoir lieu sans* les Antiquités. *Si l'on veut être savant dans les langues, il faut s'appliquer à les étudier. Outre les langues*

b) *les* sciences historiques *dans l'érudition trouvent aussi leur place. On peut examiner l'Histoire*

1) selon l'objet, *dont il s'agit : il convient ici*

de parcourir l'Histoire littéraire, civile, ecclésiastique, naturelle, l'Histoire des artistes, & l'Histoire mêlée.

2) *Selon* les tems, *elle peut être ancienne,* moderne, nouvelle: *il y a* l'Hiſtoire du vieux & du nouveau Teſtament.

3) *Selon* la Méthode. *On peut traiter l'Hiſtoire de maniére qu'on obſerve*

a) *par* la Géographie *le lieu, où s'eſt paſſé quelque choſe de remarquable.*

b) *par* la Chronologie, *quand telle ou telle perſonne a vécu, & quand ceci ou cela eſt arrivé.*

c) *par* la Généalogie *les perſonnes diſtinguées & mémorables, du tems deſquelles s'eſt paſſé ceci ou cela.*

d) *par* l'Hiſtoire même, *ou par le récit digne de foi, tel ou tel événement remarquable;*

e) *par* la Science des Médailles, *par leſquelles on peut prouver & expliquer telle ou telle Hiſtoire.*

f) *par* l'Art Héraldique, *qui peut ſervir au même uſage.*

g)